UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01057128 9

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/theatredemdanc01dv

ANTOINE DANCHET

De l'Academie Françoise et de celle des Inscriptions, né à Riom le 7. Septembre 1671. mort à Paris le 20. Fevrier 1748.

THEATRE
DE
M. DANCHET

De l'Academie Françoise et de celle des Inscriptions et Belles Lettres.

TOME I.

374678
23. 1. 40

A PARIS.
Chez { Grangé Libraire au Palais / Robustel / Le Loup } Quay des Augustins.
Avec Approbation et Privilege du Roy
MDC LI.

PQ
1972
D2
1751
t.1

TABLE
DES PIECES

Contenues dans le premier Volume.

PRéface sur la Vie & les Ouvrages de M. Danchet.

Epître dédicatoire à M. Bignon. Page 1
Avertissement sur la piece de Cyrus. 3
CYRUS, *Tragédie en cinq Actes.* 7
Epître à M. Bignon, Prevôt des Marchands. 92
Préface sur les Tyndarides. 94
LES TYNDARIDES, *Tragédie en cinq Actes.* 101
LES HERACLIDES, *Tragédie en cinq Actes.* 179
Epître au Roi. 255
Préface sur Nitetis. 259
NITETIS, *Tragédie en cinq Actes.* 269

Fin de la Table du premier Volume.

DISCOURS
SUR LA VIE
ET LES OUVRAGES
DE M. DANCHET
Servant de Préface.

ON aime à connoître ceux dont les écrits nous amuſent ; on eſt auſſi curieux de ſçavoir quelle a été pendant leur vie & quelle eſt encore la fortune de leurs ouvages : tâchons de remplir ces deux objets.

ANTOINE DANCHET naquit à Riom en Auvergne le ſept Septembre 1671, *d'Antoine Danchet* & de *Lucrece Mandonnet*, Bourgeois de cette Ville, très-honnêtes gens, mais d'une fortune aſſez médiocre.

Ses parens perſuadés que l'éducation eſt le

meilleur patrimoine qu'on puisse laisser à ses enfans, firent leurs efforts pour le faire étudier. Ils le mirent au College des Peres de l'Oratoire, où bientôt il se distingua par son goût & ses heureuses dispositions pour les Lettres. Une brouillerie avec son Regent lui fit naître le dessein de venir à Paris, où il comptoit trouver des secours pour continuer ses études. Il étoit d'un temperament robuste ; il soutint aisément les fatigues d'un voyage qu'adoucit toujours la curiosité, sur-tout lorsqu'elle est conduite par l'esperance.

A son arrivée à Paris, il alla trouver un Religieux qu'il avoit connu dans sa Province. Ce Religieux le plaça dans une maison, où le jeune Danchet fut chargé de conduire quelques enfans dans leurs premieres études ; ce qui le mit lui-même à portée d'achever au College des Jesuites celles qu'il avoit commencées a Riom.

Sa douceur, son application & une exactitude infinie à remplir tous ses devoirs lui gagnerent l'affection des personnes chez qui la Providence l'avoit placé. Les mêmes qualités soutenues de la plus heureuse mémoire & d'une extrême ardeur pour l'étude lui donnerent en peu de tems une superiorité marquée sur ses camarades. Il

étoit en poſſeſſion des premieres places, & remportoit preſque tous les prix.

Le goût qu'il avoit naturellement pour la Poëſie, & le ſuccès de quelques Poëmes latins par leſquels il s'eſſaya, déceloient dès lors le talent qui s'eſt développé depuis.

Sur la lecture d'un de ces Poëmes, le célébre M. *Herſan*; chargé de l'éducation de M. *l'Abbé de Louvois*, voulut voir le jeune *Danchet*, ſoit pour examiner ſi ſon caractére répondoit à tout le bien qu'on lui en diſoit; ſoit pour s'aſſurer s'il étoit véritablement l'Auteur des Vers Latins qu'il avoit vûs. Dès qu'il le connut, il l'aſſocia ſans balancer au petit nombre d'Ecoliers choiſis qu'il raſſembloit de tems en tems auprès de ſon Eleve, pour animer par leur exemple, & par la vuë de leurs progrès le goût naturel que ce jeune Abbé avoit pour les Lettres.

Au milieu des ſoins les plus importans du Miniſtere; M. *le Marquis de Louvois*, eſprit né pour ſuffire à tout; trouvoit le tems d'aſſiſter à ces exercices qui ſe faiſoient le plus ſouvent à *Meudon*, & il recompenſoit en Miniſtre ceux qui s'y diſtinguoient. Dans une de ſes Conférences le jeune *Danchet* ayant recité de ſuite tout *Horace*, reçût une gratification de trente louis d'or.

Il étoit en Rhétorique sous le Pere *Jouvenci* en 1691, & les vers latins sur la prise de Mons qu'il adressa au P. *de la Chaise* l'emporterent au jugement des connoisseurs sur le grand nombre de ceux qui parurent dans le même tems à cette occasion.

A peine son année de Rhétorique fut-elle finie, que le Pere *Jouvenci*, bon juge en fait de talens litteraires, le proposa, malgré sa jeunesse, pour remplir une Chaire de Rhétorique dans la ville de *Chartres*. Ainsi M. *Danchet*, âgé au plus de 21 ans, passa, presque sans intervalle, du rang de disciple à celui de Maître. Il se distingua dans cet emploi par diverses actions publiques, par des morceaux de Poësie Latine, & même par quelques Vers François adressés pour la plus part à M. *Godet Desmarets* Evêque de *Chartres*, à qui le P. *Jouvenci* l'avoit présenté. Cependant il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il devoit chercher un autre Théâtre, & convaincu que les talens ne peuvent être dans tout leur jour, que dans le sein de sa Capitale, il remit sa Chaire & vint à Paris en 1696.

Madame de *Turgis* le choisit alors, pour veiller à l'éducation de ses deux enfans qu'elle vouloit mettre au College *du Plessis*, dont M. *Durieux*

étoit Principal. M. *Danchet* s'attacha à la conduite de ſes jeunes Eleves avec l'attention ſinguliere qu'il eut toute ſa vie pour ce qu'il regardoit comme un devoir. Madame *de Turgis* qui connoiſſoit le prix de ſes ſoins, étant tombée malade en 1699, lui fit promettre qu'il n'abandonneroit point ſes enfans, & lui aſſura par ſon Teſtament une penſion viagere de 200 liv.

Juſques là M. *Danchet* n'avoit fait que de légers eſſais de ſon talent pour la Poëſie Françoiſe. Des vers qu'on lui demanda pour un Ballet repréſenté devant *Monſeigneur*, lui firent connoître ſes forces, & il ſe crut en état de faire un *Opéra*. *Heſione*, ſon premier ouvrage en ce genre, parut en 1700, & eut un très-grand ſuccès. Mais ce ſuccès même allarma la famille de ſes Eleves. Ceux qui depuis la mort de Madame *de Turgis* préſidoient à leur éducation, voulurent par délicateſſe exiger de lui une promeſſe ſolemnelle de ne plus travailler pour le Théatre. Il refuſa de prendre un engagement qu'il ſe ſentoit peu diſpoſé à tenir. Sur ſon refus non-ſeulement on lui ôta ſes Eleves, mais on prétendit encore le priver de ſa penſion viagere. Comme cette penſion, malgré ſa modicité, étoit un témoignage de l'eſtime que Madame *de Turgis* avoit eu pour lui,

& que le pretexte qu'on prenoit pour l'en dépouiller, avoit quelque chose d'offensant, il se vit obligé de défendre ses droits en justice.

La singularité de ce procès excita la curiosité du public & fixa son attention sur M. *Danchet*. C'est ordinairement dans ces occasions d'eclat qu'il est avantageux, sur-tout pour un Poëte, d'avoir plus de mœurs encore que de talens.

Les témoignages que ses amis, c'est-à-dire tous ceux qui le connoissoient, s'empressérent de rendre de son caractére & de sa conduite intéressérent en sa faveur. Le célébre *Dumont*, qui étoit alors l'aigle du Barreau, se chargea de plaider sa cause (*a*), & l'ayant gagnée en 1701. le Poëte paya des fruits de sa veine l'eloquence de l'Orateur, par un Remercimen en vers qui fit honneur à tous les deux.

Les détails où l'on vient d'entrer, en rendant compte d'une jeunesse qui promettoit tout ce que le Poëte a tenu dans sa maturité, paroîtroient peut-être frivoles, si la qualité du sujet ne les rendoit indispensables. On sçait que la vie des gens de Lettres n'est ordinairement remplie

(*a*) Ainsi *Cicéron* prit la défense du Poëte *Archias*, & prononça ce beau plaidoyer, monument également glorieux pour l'Eloquence & pour la Poësie.

que d'évenemens assez simples, & qu'elle a peu d'éclat par elle-même. On ne peut donc former le tissu d'une pareille histoire que des faits littéraires qu'on a ramassés; & s'il ne sont pas tous intereſſans, ils sont utiles pour la jeunesse, à laquelle il faut des exemples, tirés principalement de son âge.

M. *Danchet*, encouragé par le succès de son premier Opera, parut se vouer d'abord à ce genre, & ensuite il se partagea entre le Lyrique & le Tragique. Il courut quelque tems ces deux carrieres a la fois; mais le goût dominant l'emporta toujours, & pour quatre Tragédies Françoises, on a de lui treize ou quatorze Opéras.

Devenu libre, & tout à soi, par l'incident qui lui avoit ôté ses Eleves, il ne s'attacha plus qu'à former & à cultiver des liaisons dont les soins de son premier emploi l'avoit éloigné jusqu'alors, & son caractére lui fit des amis de presque tous ceux qui le connurent. On pourroit en nommer un grand nombre, dignes d'honnorer sa mémoire. Mais il suffira de citer M. *l'Abbé Bignon*, nom si cher aux Lettres, & M. *Bignon*, aujourd'hui Bibliothecaire du Roy. Protecteurs nés de tous les talens, c'est-à-dire des talens réunis aux mœurs, il étoit trop selon leur cœur, pour

échaper à leur connoiſſance & à leurs bienfaits. Auſſi conſerva-t-il pour eux un attachement que rien ne pût jamais affoiblir.

Il perdit ſon pere d'aſſez bonne heure ; mais ſa mere ayant vecû fort long-tems, dès qu'il eut commencé à recueillir quelques fruits de ſes travaux littéraires, il ſe hâta de les partager avec elle, retranchant encore ſur un néceſſaire déja très-borné. Lorſque du produit de ſes piéces de Théâtre il ſe fut aſſuré quelque revenu, il la fit venir à Paris, & lui abandonna une portion de ſa petite fortune. Il auroit crût manquer aux égards qu'il conſerva toute ſa vie pour elle, s'il ne l'eut pas rendue indépendante de lui.

Les ſentimens que la Nature doit inſpirer, quoiqu'elle ne les donne pas toujours, n'étoient pas le ſeul principe de ce qu'il fit en cette occaſion. La ſource en étoit encore un fond de déſintéreſſement & de reſpect pour tous ſes devoirs & pour ſes moindres engagemens dont il ne s'eſt jamais écarté.

On n'en raportera qu'un ſeul exemple. Lorſqu'il étoit auprès de MM. *de Turgis*, une perſonne du premier rang (*a*) ſouhaita de l'attacher

(*a*) Madame de Chatillon mere de M. le Duc de Chatillon, ancien Gouverneur de M. le Dauphin.

à l'éducation de ſon fils unique, qui étoit deſtiné par ſa naiſſance aux plus grandes dignités. Les avantages actuels qui accompagnoient cette place, l'aſſurance d'une penſion aſſez conſiderable, & l'eſperance d'une protection puiſſante ne purent ébranler M. *Danchet*. Il témoigna combien il étoit ſenſible à l'honneur que lui faiſoit une ſemblable propoſition : mais il ajouta qu'il ne pouvoit l'accepter, ſans s'en rendre indigne, puiſqu'il ſe verroit obligé de manquer par des vûës d'interêt à des engagemens antérieurs.

Il entra dans l'*Académie des Inſcriptions* en 1705, & monta dès l'année ſuivante au rang d'Aſſocié. Quoique ſon goût pour la Poëſie Françoiſe, & les ouvrages de Théâtre dont il étoit alors occupé ne lui euſſent pas permis de s'appliquer aux études & aux recherches qui ſont l'objet de cette Compagnie, il fut pendant pluſieurs années très-exact à remplir les devoirs d'Académicien. On le voit par pluſieurs Diſſertations qui ſont partie de ſes ouvrages, & qui ſont autant de tributs Académiques.

Il fut reçu en 1712 à l'*Académie Françoiſe*, à la place de l'Abbé *Tallement*. Ce nouvel engagement plus conforme à ſon génie & à ſes occupations, parût le détacher un peu de l'*Academie des*

Inſcriptions. On le vit en effet plus rarement aux aſſemblées de la derniere, où juſqu'alors il avoit été très-aſſidu. Les charmes de la Poëſie l'entraînoient dans une ſocieté, dont elle eſt autant l'objet que l'éloquence. Mais M. *Danchet* ſe reprochoit à lui-même cette eſpéce d'infidelité. Ce fut pour ſe mettre l'eſprit en répos ſur l'inobſervation de ſon premier engagement, qu'il prit le parti de demander la vétérance au commencement de 1713, & de renoncer à la penſion, quoique ſon ancienneté l'en raprochât tous les jours, & qu'il ne fut pas aſſez riche pour abandonner aucun de ſes droits. Sa vétérance cependant ne lui fit pas entiérement négliger l'*Académie des Inſcriptions.* Il aſſiſtoit le plus ſouvent qu'il pouvoit à ſes aſſemblées; & s'y rendoit toujour avec le même plaiſir, qu'il reſſentit la premiere fois.

Quant à l'*Académie Françoiſe*, il s'y livra tout entier. Les Liaiſons particulieres qu'il y avoit, la nature de ſes talens & de ſon travail, les emplois Academiques dont il etoit ſouvent chargé, tout l'attachoit à cette Compagnie.

Un caractére comme celui de M. *Danchet* n'eſt pas difficile à peindre. Il fut toujours, tel qu'on la vû déja crayonné par quelques traits,

ſimple, uni, ſage, réglé, plein d'égards pour tout le monde, & de reconnoiſſance pour ſes bienfaiteurs; fils tendre & reſpecteux; bon pere & bon ami; ſongeant à ſe ſervir toujours moins utilement pour lui que pour les autres des protections dont il étoit honoré; pour tout dire en un mot, il étoit d'une probité dont on voit peu d'exemples. La candeur de ſon ame étoit ſi bien peinte ſur ſon viſage, qu'elle lui attira quelques fois des railleries qui ne lui font qu'honneur. Sans fiel contre ſes ennemis, il reſiſta conſtament & ſans éffort à la tentation ſi délicate pour un Poëte de ſe vanger par ſes propres armes; il les employa pourtant une ſeule fois, mais d'une façon qui prouve bien qu'il étoit incapable d'en abuſer. Un homme de mérite que de faux rapports avoient indiſpoſé contre lui, l'ayant attaqué dans une ſatire avec autant d'amertume que d'injuſtice, il répondit par une Epigramme qui auroit couvert le ſatirique d'un ridicule ineffacable, ſi elle eut été repanduë. M. *Danchet* lui en fit remettre une copie, en lui déclarant qu'il en étoit l'Auteur. Celui-cy prit ſagement le parti d'aller s'expliquer avec lui. M. *Danchet* le raſſura, en lui diſant que l'unique copie de cette Epigramme lui avoit été remiſe,

qu'il ne l'avoit montrée à perſonne, que ſon deſſein n'avoit point été de lui nuire, mais ſeulement de lui faire ſentir par ſa propre expérience l'injuſtice de ſon procédé, & combien il étoit facile de ſe vanger par ces ſortes de voyes. Les meilleurs amis de M. *Danchet* ont toujours ignoré avec qui cette avanture lui étoit arrivée.

La ſanté dé M. *Danchet*, qui pendant longtems avoit été très-ferme & très-égale, commença de ſe deranger en 1746. Peut-être l'altéra-t-il encore par la continuité & la variété des remedes auxquels il ſe livra; ſorte d'impatience ordinaire à ceux qui, ayant toujours joui d'une ſanté conſtante, n'ont pas contracté avec la douleur une ſorte de familiarité. Un Rhumatiſme qui le tourmentoit depuis deux ans l'accabla enfin tout-à-fait; & il mourut le 20 Fevrier 1748 dans ſa 77 année.

Il avoit épouſé en 1728 *Marie Thereſe de la Barre*, dont il a eu pluſieurs enfans.

Après avoir fait connoître l'Auteur, il faut parler de ſes ouvrages.

Le Théâtre de M. *Danchet* tient le premier rang dans l'ordre de ſes écrits, & ſes Opéras ont ſans doute le même rang dans l'ordre de ſon Théâtre.

On ſçait que le ſuccès du genre lyrique ne dépend plus depuis long-tems du mérite du Poëme. On remarque cependant que les Opéras qui ſe font lire avec quelque ſatisfaction, ſont ceux qu'on revoit le plus volontiers. Tels ſont *Heſione* & *Tancrede*, Poëmes trop connus pour en faire obſerver l'art & les beautés.

On convient généralement, ſi ce n'eſt peut-être ceux qui ont intérêt de ne convenir de rien à cette égard, on convient, dis-je que perſonne n'a plus aproché de *Quinaut* que M. *Danchet*.

La Mothe, dont la déviſe étoit *Juſteſſe & Juſtice*, diſoit hautement qu'après *Quinaut* qui nous a donné les modéles avec les eſſais, & qui par-là eſt hors de rang, il falloit regarder *Danchet*, comme le premier de nos Poëtes Lyriques.

Ce jugement porté par un homme qui couroit la même carriére, & dont on ne peut ſoupçonner le diſcernement, eſt bien déciſif. Mais *La Mothe* étoit un homme extraordinaire : il ſentoit avec plaiſir tout le mérite de ſes rivaux, & il aimoit à le faire ſentir aux autres.

On ne prétend pas ſoutenir que tous les Opéras de M. *Danchet* ſoyent dignes de la ſuperiorité que lui accordoit *La Mothe*. Mais,

ſans entrer dans un détail qui nous engageroit trop avant, il eſt certain que dans ſes Opéras même les plus foibles, on trouve encore des veſtiges d'une aſſez belle imagination nourrie de la lecture des Anciens, & qui nous en retrace ſouvent d'heureuſes images. Il eſt vrai qu'on dédaigne aujourd'hui de puiſer dans de pareilles ſources : mais auſſi nos Lyriques pour la plus-part en ſont bien punis par leur propre vuide, qui les réduit ou à ſe repeter ſans ceſſe, ou à traveſtir inſipidement les idées les plus rebatuës & les ſujets les plus uſés.

Les Tragédies de M. *Danchet* n'ont pas été ſi généralement aplaudies que ſes Opéras. Ces deux eſpéces de productions ont chacune leur ſtile, & par conſequent demandent chacune un tour d'eſprit particulier, enſorte qu'il eſt aſſez difficile qu'un même homme réuſſiſſe également dans les deux genres. Les Tragédies mêmes de *Quinaut* ſont bien ſubordonnées à ſes Opéras.

Cyrus fut le coup d'eſſai de notre Ecrivain, & la Tragédie Latine du P. *La Rue* lui en fournit le ſujet.

La Tragédie des *Tyndarides* qui ſuivit de près eut ſes cenſeurs & ſes partiſans. Les deux autres, entre leſquelles il y eut un intervale con-

ſiderable, eurent les diverſes deſtinées que leur firent le goût du tems, ſujet à des variations continuelles, la cabale, la faveur, & d'autres circonſtances : car tout cela concourt parmi nous ou à la chute ou au ſuccès des compoſitions Théâtrales.

Ceux qui ramaſſent tout en ce genre, depuis long-tems en poſſeſſion des Opéras & des Tragédies de M. *Danchet*, n'avoient plus qu'à deſirer qu'on les réunit, pour en faire un corps à *l'inſtar* des autres Théâtres. Mais il y avoit du même Auteur bien des piéces fugitives en vers & en proſe dont on demandoit une collection, & comment pouvoir recouvrer tous ces petits morceaux épars dans les cabinets de ſes amis! M. *Danchet* avant ſa mort y avoit pourvû. Comme il ſe diſpoſoit à donner lui-même une Edition complete de ſes ouvrages, il avoit raſſemblé dans ce deſſein toutes ſes productions, & cet aſſemblage qu'on donne ici tel qu'il eſt ſorti de ſes mains, n'eſt point ſuſpect du mélange qu'on reproche ſi juſtement à toutes les collections poſthumes.

Les morceaux de Poëſie conſiſtent en Odes, Cantates, Epîtres &c. On trouvera dans cette partie un grand nombre de Pieces, dictées par

la reconnoiſſance & par l'amitié, ou deſtinées à l'amuſement des ſocietés dans leſquelles vivoit l'Auteur. Ce qui fait le prix de ces ſortes d'ouvrages, où l'on ne penſe guères au Public, & où l'on n'écrit que pour ceux dont on eſt intimement connu, c'eſt que le Poëte s'y montre toujours tel qu'il eſt effectivement, & qu'il ſe peint ſans le vouloir, ſouvent même ſans le ſçavoir. Nous nous abſtiendrons de porter aucun jugement ſur ces différens morceaux; nous les laiſſons apprecier au Lecteur.

Les Piéces fugitives en proſe ſont des Diſſertations & des Mémoires faits pour l'*Académie des Inſcriptions*. Le Mémoire ſur *les Fêtes de Cérés*, dont il lut la premiere partie en 1709, eſt reſté imparfait, par les nouvelles occupations que lui donna ſon entrée à *l'Académie Françoiſe*.

Au reſte toutes ces Diſſertations ne roulent que ſur des ſujets agréables & propres à plaire au plus grand nombre des Lecteurs, qui dans ces ſortes de morceaux cherchent autant à être amuſés qu'à s'inſtruire. *La Chaſſe & les Feſtins des Anciens, les Fêtes* ou *Cérémonies de l'Hymen*, voilà la matiére de ces Diſcours qui ne laiſſent rien à déſirer pour la netteté, l'élégance & les graces du ſtile.

A MONSIEUR

BIGNON,

Ci-devant Capitaine aux Gardes, Inſpecteur général de l'Infanterie.

BIGNON, toi dont le ſang à Thémis conſacré
Longtems par ta valeur s'eſt encore illuſtré,
D'un accueil favorable honore cet ouvrage,
Où brille des Perſans la vertu, le courage.
Dans tes plus jeunes ans, tu te montras comme eux
Et de combats avide & de gloire amoureux :
En bravant le trépas, tu fis voir à la France,
Que ce ſang, dont le Ciel t'a fait prendre naiſſance,
Pouvoit donner à Mars d'auſſi vaillans ſoldats,
Qu'il donnoit à Thémis de ſages Magiſtrats.
Déja dans les périls ta valeur admirée
T'ouvroit aux grands honneurs une route aſſurée,
Quand du deſtin cruel la funeſte rigueur
Vint affoiblir ton bras, en irritant ton cœur.
Languiſſant, accablé, prêt à perdre une vie,
Que tu n'aurois voulû donner qu'à ta Patrie,
Tu te vis, malgré toi, contraint de renoncer

Aux honneurs, où la gloire auroit dû te placer
Pour toi quel déſeſpoir, encor dans ton jeune âge
D'avoir ſi peu de force avec tant de courage !
On te vit cependant lutter contre tes maux,
Soutenir dans un Camp de pénibles travaux,
Et, la Guerre à tes yeux offrant toujours des charmes,
Attendre que la paix vint t'arracher les armes.
En ce tems même encor qu'echapée à ſes fers,
La diſcorde en fureur embraſe l'Univers;
Pour briſer des remparts & les réduire en poudre,
Lorſqu'aux mains de ſes Chefs LOUIS *remet ſa foudre,*
Au retour du Printems ſous les Drapeaux de Mars,
Lorſque nos bataillons vont braver les hazards;
Je t'ai vû ſoupirer, j'ai vû couler tes larmes,
De ne pouvoir encore, au milieu des alarmes,
Au péril de tes jours, partager les lauriers,
Que vont dans les combats moiſſonner nos Guerriers;
Souvent de leur départ redoutant le ſpectacle,
Confus qu'à tes ſouhaits le Ciel mette un obſtacle,
Tu fuis, & retiré dans de paiſibles lieux,
Séjour de la vertu, chéri de tes ayeux,
Tu paſſes tous les jours, que la Parque te laiſſe,
Dans les heureux plaiſirs que donne la ſageſſe :
C'eſt-là que quelquefois je jouis du bonheur,
De marcher ſur tes pas, de lire dans ton cœur.
Quelle en eſt la vertu ! pour mieux tracer Harpage,
Cher BIGNON, *c'eſt ſur toi que j'en forme l'image :*
Acheve, tu fais voir ſon zéle & ſes vertus,
Sois encor comme lui, protecteur de Cyrus.

DANCHET.

AVERTISSEMENT.

UN des plus habiles hommes de notre siécle, qui dans sa jeunesse s'est distingué par la beauté de sa Poësie, & qui se fait encore admirer par la force de son éloquence, a composé en Latin, il y a déja plusieurs années, la Tragédie de Cyrus. Le dessein, que j'en ai formé, est fort different de celui que cet Auteur a suivi. Je lui dois cependant, & je fais gloire de l'avouer, la premiere idée de cette Piéce & le caractere d'un de mes principaux Personnages. Si les nouvelles situations de mes scénes m'ont empêché d'en conserver les pensées, j'ai du moins tâché de lui donner en tout les mêmes sentimens de vertu.

Les grands Maîtres, qui ont porté si haut la gloire de notre Théâtre, se sont servi avec succès des Tragédies de Seneque, de Sophocle & d'Euripide, j'ai crû que je pouvois de la même maniere me servir de l'ouvrage Latin d'un Auteur Moderne, que je regarde

comme un modéle en tout ce qu'il écrit. Les traits que j'ai pris de lui, & les avis ſincéres d'amis éclairez, que je me ferai toujours un plaiſir & un honneur de conſulter, n'ont pas peu contribué à m'attirer ces applaudiſſemens, que tout le Public a bien voulu donner à mon ouvrage. Je ſerai trop heureux, ſi l'impreſſion en eſt reçuë auſſi favorablement, que l'ont été les repréſentations.

CYRUS,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

ASTIAGE, *Roi des Médes.*

CYRUS, *élu Roi des Perſans, fils de Mandane & de Cambiſe.*

MANDANE, *fille d'Aſtiage, mere de Cyrus.*

HARPAGE, *Chef des armées, qui a élevé Cyrus.*

PALMIRE, *fille d'Harpage, Amante de Cyrus.*

TAXILE, *Confident de Cyrus.*

ARIBAS, *Confident d'Harpage.*

EMIRE, *Confidente de Palmire.*

SYBARIS, *Chef de la garde d'Aſtiage.*

GARDES.

La Scene eſt dans le camp de Cyrus près de Perſépolis.

CYRUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CYRUS, TAXILE.

CYRUS.

LE combat se prépare, & j'en rends grace aux Dieux.
Ah ! si jusqu'à ce jour le sort injurieux
A sur moi, cher Taxile, exercé sa puissance ;
Et m'a fait tant de fois rougir de ma naissance ;
Du moins par ma valeur je pourrai démentir

La honte de ce ſang, dont il me fit ſortir.
Dans un état obſcur ma jeuneſſe élevée
A de plus nobles ſoins ſemble être réſervée :
Heureux ! ſi mes exploits font à tout l'avenir
Du rang où je ſuis né perdre le ſouvenir.

TAXILE.

Il n'en faut point douter : du moins en apparence
Il n'eſt rien qui ne flate ici votre eſpérance,
Tout vous rit, & d'ailleurs dans quelque obſcurité
Que le Ciel en naiſſant vous ſemble avoir jetté,
Que ne peut la vertu dans un jeune courage ?

CYRUS.

Taxile, dis plutôt que des bontés d'Harpage,
Après ce qu'il a fait, je dois tout eſpérer.
Toi-même en quel état m'as-tu vû reſpirer !
Juſqu'où pour moi depuis ſe porte ſa tendreſſe !
Dans l'art de commander il inſtruit ma jeuneſſe ;
Par lui mon cœur ſe forme aux plus hautes vertus ;
Pour le ſang de ſes Rois que feroit-il de plus ?
D'où lui naît cette ardeur, qui, loin de me confondre,
Ne ſert qu'à m'animer par l'eſpoir d'y répondre ?
Bientôt, par des chemins à ma valeur ouverts,
Je puis juſtifier aux yeux de l'Univers
Cet ami généreux, de qui la main propice
Va du deſtin en moi réparer l'injuſtice.
Depuis près de ſix mois, que ſes ſoins m'ont tiré
Des lieux, où je vivois des mortels ignoré,

Dans le camp des Perſans amené par lui-même ;
Il ſemble y partager l'autorité ſuprême.
Du Méde & du Perſan longtems entr'eux unis
Aujourd'hui quelle rage anime les eſprits !
Tu le ſais : le Perſan, pour délivrer Cambiſe,
Croit à ſa piété la révolte permiſe :
Aſtiage irrité, malgré les plus ſaints nœuds,
Fait gémir dans les fers ce Prince malheureux :
Tout un peuple aſſemblé ſous les ordres d'Harpage
Va périr, ou vanger cet indigne eſclavage :
Ce jour doit décider pour le Méde ou pour nous :
Aſtiage triomphe, ou tombe ſous nos coups.
Moi, qui ne dois avoir d'autre objet que la gloire,
Je ſens qu'un Dieu plus fort m'aſſûre la victoire,
Et les nobles tranſports qu'il excite en mon cœur.....

TAXILE.

Je connois ces tranſports, & vous aimez, Seigneur.

CYRUS.

Moi !

TAXILE.

Vous. J'ai pénétré les ſecrets de votre ame.
En ces lieux dévoré de la plus vive flamme,
Dont le cœur d'un mortel puiſſe jamais brûler,
Le vôtre en ce grand jour cherche à ſe ſignaler.
Incertain juſqu'ici du ſang qui vous fit naître,
Vos feux ſe ſont contraints, & n'ont oſé paroître,
Mais quelqu'effort enfin que vous ayez tenté,
Peuvent-ils à mes yeux n'avoir point éclaté ?
Je les connois.

CYRUS.

Taxile ! ah ! que m'oſes-tu dire ?

TAXILE.

Pourquoi feindre avec moi ? vous adorez Palmire.

CYRUS.

Ciel !

TAXILE.

La fille d'Harpage eſt l'objet de vos vœux.

CYRUS.

Oui, je brûle, il eſt vrai, ſans eſpoir d'être heureux.
Toi ſeul as pénétré ce funeſte myſtere :
Ami, qu'Harpage ignore une ardeur téméraire ;
Je connois tout le prix de ce que je lui doi ;
Ma flâme pour ſa fille eſt un crime pour moi ;
Et je la cacherai dans la nuit éternelle,
Ou mes vertus un jour me rendront digne d'elle.

TAXILE.

N'en doutez point, Seigneur : par de nobles travaux ;
L'amour plus d'une fois a formé des Héros,
Aux plus nobles projets élevant leur courage.....

CYRUS.

Garde bien mon ſecret : on entre..... c'eſt Harpage.

SCENE II.

HARPAGE, CYRUS.

HARPAGE.

ENFIN votre destin va bientôt éclater,
Prince.....

CYRUS.

De quel vain titre osez-vous me flater ?
Seigneur, si quelquefois honorant ma misere,
Vos bontez m'ont permis de vous nommer mon pere ;
Je sçai dans les honneurs dont vous m'avez comblé....

HARPAGE.

Ecoutez-moi. Le camp par mon ordre assemblé
Va de l'astre du jour attester la puissance,
Et vous jurer, Seigneur, entiere obéissance ;
Et je viens.....

CYRUS.

Juste Ciel ! que vois-je ?

HARPAGE se jettant aux genoux de Cyrus.

Laissez-moi
Embrasser le premier les genoux de mon Roi.

CYRUS.

Moi ! votre Roi ! Seigneur, quel est donc ce mystere !

HARPAGE.

Les tems ſont arrivez : je ceſſe de me taire.
Long-tems ſur votre ſort l'Univers incertain
De Cyrus aujourd'hui doit ſavoir le deſtin.
Oui, je vais rendre en vous à la Perſe ſurpriſe
Et le ſang d'Aſtiage, & le fils de Cambiſe.

CYRUS.

Dans quel étonnement venez-vous me jetter ?
Moi, Cyrus !...

HARPAGE.

Achevez, Seigneur, de m'écouter.
Frappé d'un ſonge affreux, le cruel Aſtiage
De ſa chûte par lui ſe forma le préſage,
Il crût que de ſa fille un fils victorieux
Le chaſſeroit un jour du rang de ſes ayeux ;
Et bientôt d'Aſtiage aidant la deſtinée,
Cambiſe à cette fille uni par l'hymenée,
Malheureux inſtrument du ſort qui le pourſuit ;
De cet Hymen en vous vit naître le ſeul fruit.
Votre ayeul au berceau proſcrivit votre enfance ;
Il n'en fit qu'à moi ſeul l'affreuſe confidence,
Il ſe remit à moi du ſoin de votre mort,
Et je me vis ainſi maître de votre ſort.

CYRUS.

Ah ! c'eſt donc vous, Seigneur, à qui je dois la vie ?

HARPAGE.

Les Dieux ne vouloient pas qu'elle vous fut ravie.
Je vous cachai dans l'ombre & dans l'obſcurité ;

Et les Dieux, seuls témoins de ma fidelité,
Pour m'aider à sauver une tête si chere,
M'ont souvent inspiré ce que je devois faire.
Votre ayeul soupçona, sur des bruits incertains,
Que j'avois mal servi ses criminels desseins.
(Pardonnez-moi des pleurs que le sang autorise,)
J'eûs un fils; il le prit pour le fils de Cambise;
Et tandis que mon cœur ne trembloit que pour vous,
Dans un festin affreux qu'aprêta son couroux, . . .
Dans l'ame des mortels, que de fureur inspire
La crainte de se voir arracher un Empire!
Ce cher fils, j'en frissonne & d'horreur & d'effroi,
Par son ordre égorgé fût offert devant moi:
Attentifs aux effets d'un si barbare outrage,
Ses regards curieux observoient mon visage.
Je demeurai muet dans ce cruel moment;
Je lui parûs sans trouble & sans ressentiment;
De mon sang qui crioit j'étouffai le murmure,
Et la rage en mon cœur suspendit la nature.

CYRUS.

Ciel! qu'entens-je?

HARPAGE.

Au trépas moi-même réservé;
Les Dieux vos Protecteurs enfin m'en ont sauvé;
De ces Dieux tous puissans la bonté secourable
M'a tendu dans les fers une main favorable;
J'en suis sorti: par moi les Persans révoltez
Vont être les Vangeurs de tant de cruautez.

J'ai mis devant leurs yeux vôtre enfance proscrite ;
Et de vos jours sauvez la déplorable suite.
Quel zele ! quels transports ! ils brûlent de revoir
L'héritier de leurs Rois & leur dernier espoir.
Troublé de leurs projets, le cruel Astiage
Par des crimes nouveaux croit prévenir l'orage ;
Que dans les fers son Gendre & sa Fille arrêtez
Contre tous nos efforts seront des sûretez ;
Et que la seule peur du coup qui les menace ;
De qui doit les vanger ralentira l'audace.
Mais ses Chefs, ses Soldats en secret mutinez ;
De les voir à sa suite indignement trainez,
Loin de nous résister, se préparent peut-être
A servir nos projets, à vous prendre pour Maître :
Achevez, quelque sang qui puisse être versé,
Ce que les Dieux & moi nous avons commencé.

CYRUS.

Ah ! Seigneur, quel secret venez-vous de m'apprendre !
Si du sang de vos Rois les Dieux m'ont fait descendre,
Pourquoi m'ont-ils voulu rendre par tant d'horreurs
Et la cause & l'objet des plus noires fureurs ?
Ont-ils dû, quand vos soins m'ont conservé la vie,
Souffrir qu'à vôtre Fils elle ait été ravie ?
Quel sort ! sur lui mes yeux à peine sont ouverts ;
Que je vois pour moi seul mon Pere dans les fers ;
De mes jours conservez vous êtes la victime,
Je trouve en mon Ayeul l'ennemi qui m'opprime :
Quel sang dois-je verser ? faut-il donc aujourd'hui

Me rendre, en nous vangeant, criminel comme lui ?
Ah ! que ne ſuis-je encor dans cette nuit obſcure,
Où mon cœur, libre alors d'un ſi triſte murmure ;
Des plus nobles deſirs ſe trouvoit combattu,
Et fondoit tous ſes droits ſur la ſeule vertu.
Mais, que dis-je ? eſt-ce ici que le ſang délibére ?
N'ai-je pas à vanger & Mandane & mon Pere ?
N'ai-je pas à punir de plus noirs attentats ?
Harpage, diſpoſés de mon cœur, de mon bras.
Je dois tout à vos ſoins : que mon obéiſſance
Soit le premier effet de ma reconnoiſſance :
Comblé de vos bienfaits je dois les mériter ;
Quoique vous ordonniés, je cours l'exécuter.

HARPAGE.

Ah ! de ces mouvemens que mon ame eſt charmée !
Bien-tôt tous les Soldats, tous les Chefs de l'Armée,
Par l'hommage éclatant d'une conſtante foi,
Rangez ſous leurs Drapeaux, reconnoîtront leur Roi.

SCENE III.

CYRUS ſeul.

QUoi ! parmi tant d'horreurs, trop rempli de ma flâme,
Aux tranſports les plus doux j'abandonne mon ame ?
La gloire me doit ſeule occuper en ce jour ;
Et je ſens malgré moi, que les ſoins de l'amour,

Préférez dans mon cœur aux devoirs de l'Empire,
Me livrent à l'espoir d'être aimé de Palmire !
Du moins en ce moment mes desirs enflâmez,
Dans mon sein par respect si long-tems renfermez,
Sans crainte à ses regards peuvent enfin paroître.
Il faut la voir : tandis qu'elle ignore peut-être,
Que, par les soins d'Harpage en secret élevé,
Au Trône des Persans les Dieux m'ont réservé ;
Heureux ! sans le secours de la grandeur suprême,
Si je ne dois son cœur qu'à mon amour extrême...
Un favorable sort déja l'offre à mes yeux.

SCENE IV.

CYRUS, PALMIRE, EMIRE.

CYRUS.

VOus avez crû trouver Harpage dans ces lieux, Madame.

PALMIRE.

Il vous cherchoit d'une ardeur empressée.
On ignore quels soins occupent sa pensée ;
Mais on dit qu'à nos Chefs par son ordre assemblez
Des secrets importans vont être révélez :
Vous l'avez vû : l'on croit qu'il a pû vous les dire.
Auriez-vous des raisons pour ne m'en pas instruire ?

CYRUS.

CYRUS.

De ces secrets Harpage a daigné m'informer :
Mais, Madame, ils n'ont rien qui vous doive allarmer.
A vous les découvrir si ma bouche différe,
Un intérêt puissant me force de les taire ;
Dans ce retardement puissiez-vous entrevoir ;
Qu'il est d'autres secrets que vous devez sçavoir !

PALMIRE.

Eh ! quels autres secrets auriez-vous à m'apprendre ?
Parlez.

CYRUS.

De ce moment mon destin va dépendre.

PALMIRE.

Pouvez-vous souhaiter un destin plus heureux ?
De mon Pere pour vous les secours génereux
Vous ouvrent en ces lieux les chemins de la gloire ;
Et de vos premiers jours effacent la mémoire.
Pour vous faire éprouver un sort encor plus doux,
Faut-il joindre mes vœux à ce qu'il fait pour vous ?

CYRUS.

Je connois ses bontés, Madame, & ma naissance :
Et le Ciel m'est témoin de ma reconnoissance.
Harpage a fait pour moi plus que vous ne pensez ;
Vous-même en ma faveur vous vous intéressez.
Mais du soin de ma gloire uniquement touchée,
Croyez-vous que mon ame y soit toute attachée ?
De plus nobles transports l'emportent dans mon cœur,
Madame, & l'amour seul peut combler mon bonheur.

PALMIRE.

Ciel !

CYRUS.

Pour me rendre heureux, Harpage envain conſpire:
Il ne peut rien ſans vous ; l'adorable Palmire,
Malgré ce que pour moi font Harpage & les Dieux,
Peut ſeule m'aſſûrer un deſtin glorieux.

PALMIRE.

Ah ! qu'oſez-vous me dire, & quel eſt ce langage ?
Se peut-il qu'il s'adreſſe à la fille d'Harpage ?
Quel téméraire feu m'avez-vous déclaré !
Qu'à jamais de mon Pere il puiſſe être ignoré.

CYRUS.

Connoiſſez de ce feu toute la violence :
De vôtre rang au mien j'ai ſenti la diſtance ;
Je me ſuis tû long-tems : épris de tant d'atraits ;
J'ai dévoré mon trouble & mes tranſports ſecrets ;
Vains efforts ! aujourd'hui, ſans eſpoir de vous plaire,
Malgré moi, je vous fais un aveu téméraire :
Vous vous en offenſez ; j'avois crû cependant,
Que lorſque des Grandeurs l'amour indépendant
Allumoit dans un cœur une ardeur peu commune,
Il pouvoit tenir lieu de rang & de fortune.
Heureux ! ſi dans l'ardeur, dont je me ſens brûler,
Je vous prouvois un jour qu'il doit tout égaler.
L'orgueil de votre ſang m'en défend l'eſpérance ;
Ah ! de nos ſentimens quelle eſt la différence !
Au Trône des Perſans ſi le Ciel m'eût placé,

Mon cœur, des mêmes feux également preſſé,
Ne ſe prévaudroit point des droits du Diadême,
Et dans Palmire enfin n'aimeroit qu'elle-même.

PALMIRE.

Aurois-je dû m'attendre à de pareils diſcours ?
Mon étonnement ſeul en a permis le cours.
Si vous n'avez pas craint d'irriter ma colere,
Vous deviez reſpecter les bienfaits de mon Pere.
Comblé de ſes faveurs, vous ne vous en ſervez,
Que pour trahir en moi ce que vous lui devez.
D'un trop flateur eſpoir vôtre flâme abuſée
A paroître à mes yeux ſe croit autoriſée.
De l'état le plus vil à peine délivré,
Vous oubliez trop tôt qui vous en a tiré.
Sans égard pour un ſang, que la Perſe révére,
Vous offenſez la Fille, & devez tout au Pere.
L'indigne aveu des feux, dont vous êtes épris,
Me marque moins d'amour encor que de mépris.

CYRUS.

Madame, ...

PALMIRE.

A vos vertus je rends pourtant juſtice :
J'en connois tout le prix ; & le Ciel plus propice
Auroit dû vous former d'un ſang plus glorieux,
Ou faire moins briller ces vertus à nos yeux.
Indignée en ſecret du ſang qu'il nous refuſe,
Moi-même quelquefois je vous plains & l'accuſe.
Allez dans les Combats, par la Gloire appellé,

Profiter des faveurs dont il vous a comblé;
Qu'il rougiſſe, en voyant vôtre noble courage,
De n'avoir point en vous achevé ſon ouvrage.
Que de vos grands exploits l'Univers étonné
Connoiſſe dans quel rang vous deviez être né;
Et, ſachant quel aveu vous venez de me faire,
M'excuſe de l'avoir écouté ſans colere.

CYRUS.

Ah! Madame.....

SCENE V.

CYRUS, PALMIRE, ARIBAS.

ARIBAS.

VENEZ, dans ces heureux momens;
De tout le Camp, Seigneur, recevoir les ſermens.
Déjà, pour nous combattre, Aſtiage s'avance:
Nos Chefs & nos Soldats brûlent d'impatience
De reconnoître en vous leur légitime Roi.

PALMIRE.

Qu'entens-je? juſte Ciel! c'eſt Cyrus que je voi.

CYRUS.

Voilà quel ſoin preſſant occupoit vôtre Pere:
Heureux, quelques momens d'avoir pû vous le taire.
Madame, ſans courroux vous m'avez écouté,
Avant que dans ces lieux mon ſort eût éclaté.
De Cyrus maintenant ſçachez la deſtinée:

C'eſt moi, de qui l'enfance à périr condamnée
Dans le grand cœur d'Harpage a trouvé des ſecours;
Dont ſes propres malheurs n'ont point troublé le cours.
Ce qu'il a fait pour moi vous eſt connu, Madame;
Et ma reconnoiſſance autoriſe ma flâme.
Par lui je vais regner, & me fais une loi
De mettre à vos genoux tout ce que je lui doi.

SCENE VI.

PALMIRE, EMIRE.

PALMIRE.

NE me trompai-je point? quai-je oui, chère Emire?
Dans ce jeune Héros, c'eſt Cyrus qui reſpire!
Je puis faire ſans honte éclater aujourd'hui
Les feux, dont en ſecret mon cœur brûloit pour lui.

EMIRE.

Vous l'aimiez; & toujours, tranquile en apparence,
Vôtre cœur a nourri ſes feux dans le ſilence?

PALMIRE.

Ah! ſous un front ſerein, par de cruels efforts
Lorſque de mon amour je cachois les tranſports;
Quand à l'aveu du ſien ſi contraire à moi-même,
Je n'avois pour raiſon de mon orgueil extrême,
Et d'un diſcours ſuperbe en ſecret démenti;

Que la honte du sang dont je l'ai crû sorti,
Chere Emire, j'apprends que Cambise est son Pere ;
Qu'Harpage, de ses jours long-tems dépositaire,
Du Méde & du Persan éleve en lui l'espoir,
Et remet en ses mains le souverain pouvoir.
Lui-même, à peine encore instruit de sa naissance ;
Il vient à mes genoux déposer sa puissance.
Tandis que dans ces lieux il ne s'est point connu,
De ses tendres ardeurs le secret retenu
Par respect à mes yeux n'a point osé paroître :
Sitôt que d'un Empire il sait qu'il est le maître ;
Lui, que j'ai craint d'aimer, oubliant tout pour moi ;
Ne paroît mon Amant, que lorsqu'il est mon Roi !

EMIRE.

C'est l'amour, qui, formant vos deux cœurs l'un pour l'autre,
A pris soin de conduire & son sort & le vôtre :
C'est pour vous, que d'Harpage employant le secours
Les Dieux de ce Héros ont conservé les jours.

PALMIRE.

Chere Emire, au milieu du tumulte des armes ;
Pour ses jours précieux dois-je être sans allarmes ?
Par l'amour de Cyrus mon bonheur est comblé :
Il me paroît trop grand, pour n'être pas troublé.

EMIRE.

Par de vaines frayeurs vôtre ame est prévenue ;
Madame.....

PALMIRE.

Quels perils ſont offerts à ma vûe !
Eclairci de ſon ſort, ſur le Trône placé,
Cyrus en eſt encor de plus près menacé !
Son Ayeul, de ſon ſang plus que jamais avide
Sçaura ſur qui porter ſa fureur parricide.
Quel cœur de tant d'horreurs ne ſeroit effrayé !
Quel appareil terrible eſt ici déployé !
De deux Camps ennemis l'épouvantable image
Semble annoncer partout l'horreur & le carnage.
Mais quoi ! déja peut-être, Emire, ils ſont aux mains ;
Et mes troubles ſecrets ne peuvent être vains.
Je vois dans le combat Cyrus, que rien n'arrête :
Le fer, de toutes parts, eſt levé ſur ſa tête :
Mon Pere devant lui s'ouvre un peril certain ;
Et chacun l'un de l'autre entraîne le deſtin.....
Allons du Dieu puiſſant, dont la ſplendeur céleſte
N'éclaire qu'à regret un combat ſi funeſte,
Contre un Tyran barbare animer le couroux,
Et par des vœux ardens l'intereſſer pour nous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

HARPAGE, PALMIRE.

HARPAGE.

VOus n'aurez plus, ma Fille, à répandre de larmes;
Et ce grand jour enfin doit finir vos allarmes.
La Perſe eſt triomphante & Cambiſe vangé;
De nos fers à ſon tour Aſtiage eſt chargé.
La Victoire longtems en cent lieux partagée
Du plus juſte parti s'eſt à la fin rangée.
Le Méde tremble & fuit, & le Perſan vainqueur,
Malgré ſes Chefs, ſe ſoûle & de ſang & d'horreur.
Preſſé de toutes parts, le barbare Aſtiage
D'une troupe inſolénte allòit ſentir la rage:
Il n'oppoſoit aux coups, à leurs pieds renverſé,
Que ſon Bouclier ſeul de leurs traits hériſſé.
Cyrus, ſans le connoître, en ce péril extrême,
Guidé par ſes deſtins court le ſauver lui-même,
Le défend, le releve, & par un noble effort
Dégageant ſon Ayeul, il l'arrache à la mort.

PALMIRE.

Quel ſuccès !

HARPAGE.

Il eſt grand; & ma joye eſt parfaite :
D'Aſtiage le Ciel permettant la défaite,
Par ce ſuccès, aux yeux de l'Univers ſurpris,
Vient de juſtifier le parti que j'ai pris.
D'un mouvement honteux j'ai peine à me défendre :
De moi, de mes conſeils tout ſon ſort va dépendre....
Chers Mânes de mon Fils aux bords ſombres plongez,
Aſtiage eſt vaincu : n'êtes vous pas vangez ?
N'exigez point de moi que le cruel périſſe :
Je ſai que je vous dois un ſanglant ſacrifice :
Mais remettez-le aux Dieux ; laiſſez dans ce moment
Ma vertu triompher de mon reſſentiment.

PALMIRE.

Pourquoi rappellez-vous cette funeſte image ?

HARPAGE.

Je tremble que Cyrus, pour punir Aſtiage,
N'oſe enfin.....

PALMIRE.

Vous devez mieux juger de ſon Cœur ;
Cyrus ne ſera point un farouche Vainqueur.

HARPAGE.

Il eſt vrai qu'aujourd'hui ſa valeur éclatante,
Prevenant mes efforts, a paſſé mon attente.
Ses premiers coups, garants de mille autres exploits,

Ont bien justifié, qu'il est du sang des Rois.
Et ce qui me ravit; au milieu de sa gloire,
Je l'ai vû sans orgueil jouir de sa Victoire.

PALMIRE.

Vous formâtes ainsi son cœur à la Vertu:
En ce grand jour, les Dieux ont pour lui combatu.
Ah! puissent leurs faveurs, l'une à l'autre enchaînées,
Toujours avec éclat remplir ses destinées;
Que répondant sans cesse à nos vœux les plus doux...

HARPAGE.

Ma Fille, ce Héros brûle en secret pour vous.

PALMIRE.

Pour moi!

HARPAGE.

J'ai reconnu ses feux dès leur naissance;
Vous ne les devez point à sa reconnoissance;
Avant qu'il se connût vos regards l'ont charmé.

PALMIRE.

Seigneur!

HARPAGE.

Ce n'est pas tout: je sçai qu'il est aimé.

PALMIRE.

Quoi!

HARPAGE.

N'en rougissez point: pour finir son ouvrage,
Le Ciel semble à vos feux accorder son suffrage.
Pour assûrer ma gloire & celle de Cyrus,

Si je fais ſur ſon cœur des efforts ſuperflus,
Il faut de ſon amour lui demander un gage.
Contre nous, contre lui quoiqu'ait fait Aſtiage;
Sauvons ſes jours, ma Fille; & que ſa liberté
Soit le prix de l'ardeur, dont Cyrus eſt flaté.

PALMIRE.

Un ſi foible ſecours ſera peu néceſſaire:
Vos ſoins, vos ſeuls conſeils calmeront ſa colere;
Et je craindrois, Seigneur, d'éprouver aujourd'hui
Le pouvoir que l'Amour m'a pû donner ſur lui.
Non, que de cet amour je cherche à me défendre:
Mon cœur, je l'avoûrai, s'en eſt laiſſé ſurprendre;
Mais ſon feu, dans mon ſein par le ſilence accru,
Aux yeux de mon vainqueur n'a point encor paru.

HARPAGE.

Veuillent les juſtes Dieux, que ſa haine calmée
Par ſa propre vertu ſoit déja déſarmée;
Et qu'il ne ſoit beſoin ni de moi, ni de vous.....
Mais quelqu'un vient; c'eſt lui: ma fille, laiſſez-nous.

SCENE II.

HARPAGE, CYRUS.

HARPAGE.

LEs Médes ſont vaincus, Seigneur; le ciel propice
A votre piété rend aujourd'hui juſtice.

Votre regne commence ; & le premier inſtant
Vient d'en être marqué d'un triomphe éclatant.
Je ne dois plus enfin trembler pour une vie,
Que votre injuſte ayeul a longtems pourſuivie.
Lui-même dans vos fers eſt ſoumis à vos loix ;
Vous avez ſur ſes jours de légitimes droits :
Mais, lorſque les deſtins vous en rendent le maître,
Par quels grands traits Cyrus ſe fera-t'il connoître ?
Soutenez ce beau nom ; & quand de l'Univers,
Attentifs ſur vous ſeul, tous les yeux ſont ouverts ;
Songez qu'il va juger, après votre victoire,
Si vous ſçavez, Seigneur, mériter tant de gloire.

CYRUS.

Je vous dois tout, Seigneur ; & de pareils bienfaits
D'un cœur tel que le mien, ne s'effacent jamais.
Pourriez-vous donc douter de ma reconnoiſſance ?
Votre fils égorgé vous demande vangeance :
Ses manes irritez, dans le fond de mon cœur
D'un couroux ſuſpendû condamnent la lenteur ;
Mais tout prêt de fraper, la nature timide
Vient offrir à mes yeux l'horreur d'un parricide.
Entre un ayeul & vous mes projets balancez.... ;

HARPAGE.

Quoi ! Seigneur, eſt-ce ainſi que vous me connoiſſez ?
D'Aſtiage, il eſt vrai, mon fils fut la victime :
Mais le crime doit-il autoriſer au crime ?
Penſez-vous que je vienne, alteré de ſon ſang,
Moi-même vous preſſer de lui percer le flanc ?

Non ; par mes soins votre ame à la vertu formée
Par mes conseils toujours y sera confirmée :
Si je vous croyois prêt de vous en détourner,
Que ne ferois-je point, pour vous y ramener ?
Que votre ayeul vaincu, dans vos fers respectable,
Ne trouve point en vous un vainqueur redoutable.
En vain mon sang versé me parle contre lui ;
C'est le votre qu'il faut écouter aujourd'hui.
Des ordres inhumains ont proscrit votre enfance ;
On m'a ravi mon fils, ma plus chere esperance.
Faisons, pour l'oublier, un effort glorieux,
Et remettons le soin de la vangeance aux Dieux.
Arbitres souverains des Têtes couronnées,
Ils en doivent eux seuls regler les destinées.
Craignez de leur déplaire, en usurpant leurs droits ;
Dans Astiage enfin respectés tous les Rois.
Soyez sûr qu'en secret son cœur se rend justice ;
Que ses remords lui soient un éternel suplice !
Qu'il vive, & que Cyrus montre à tout l'avenir,
Comment les vrais héros doivent vaincre & punir !

CYRUS.

Astiage à ces soins auroit-il dû s'attendre !
Est-ce donc vous, Seigneur, qui venez le défendre ?
J'ai cru, dans le combat quand les Dieux l'ont sauvé ;
Que pour votre victime ils l'avoient réservé.
Elle est prête ; & c'est vous, dont la sagesse arrête
Le fer, que leur couroux tient levé sur sa tête !
O vertu sans exemple ! ô Prince trop heureux,

De posseder en vous un ami généreux,
Dont l'exemple aux vertus élevant ma jeunesse,
Dans leur plus haut éclat me les montre sans cesse;
Immole à ma grandeur tous ses ressentimens,
Et d'un cœur foible encor regle les mouvemens!

HARPAGE.

Suivez ceux qu'en votre ame inspire la nature:
Votre peuple à genoux par moi vous en conjure.
Oubliez les périls que vous avez courûs:
Un tel oubli convient au grand cœur de Cyrus.
Qu'Astiage, il est tems, paroisse à votre vûe;
Et que la liberté lui soit d'abord rendue.
Il vous craint; il vous hait: forcez-le à vous aimer.
Quel triomphe plus beau peut jamais vous charmer?
Il vous doit son salut, sans savoir qui vous êtes.
Pour lui dans tout le Camp les bouches sont muettes:
Mais pourra-t'il garder ni courroux, ni fureur,
Quand il verra Cyrus dans son liberateur?
A votre seul aspect triomphant de sa haine.....
J'entends du bruit; on entre, & c'est lui qu'on ameine.

SCENE III.

HARPAGE, CYRUS, ASTIAGE, GARDES.

ASTIAGE.

OÙ m'ose-t'on conduire, & qui vois-je en ces lieux?
Ah! c'est le dernier coup dont me frapent les Dieux.

D'un traître, l'instrument de leur haine implacable;
Plus que le poids des fers, la présence m'accable.
Perfide, tu me vois au comble des malheurs,
Et tu jouis du prix de tes lâches fureurs.
Acheve, ouvre mon flanc: prend ton Roi pour victime.

HARPAGE.

Moderez le transport, Seigneur, qui vous anime:
Souffrez qu'à vos genoux.....

ASTIAGE.

Traître, fui loin de moi:
Pour la premiere fois obéis à ton Roi.

HARPAGE.

Vous n'avez point, Seigneur, de sujet plus fidele.

ASTIAGE.

Quoi! pour un fils proscrit ta pitié criminelle....

HARPAGE.

Ne la condamnez point: en connoissant ce fils,
Vous rendrez grace aux Dieux, des soins que j'en ai pris.

SCENE IV.

ASTIAGE, CYRUS.

ASTIAGE.

GÉNÉREUX inconnu, qui m'as sauvé la vie,
Si m'arrachant des mains qui me l'auroient ravie,

Je ne puis te compter parmi mes ennemis.
D'où vient, qu'en te voyant, je me trouble & fremis ?

CYRUS.

Raſſurez-vous, Seigneur : à ma gloire fidele,
Je garderai pour vous toujours le même zele :
Toujours de mon devoir prenant ici la loi,
En vous, malgré vos fers, je reſpecte mon Roi.

ASTIAGE.

Ah ! que ſuivant bien-tôt la fureur qui l'inſpire,
Dans ce cœur généreux Cyrus ſaura détruire
Les nobles ſentimens, ami, que je te vois,
Et peut-être trancher des jours que je te dois.
Ils ſont à toi : veux-tu que Cyrus en décide ?
Acheve, ſauve-moi d'une main parricide :
Que je doive aujourd'hui tout à ta piété.
Tu conſervâs mes jours : rend-moi ma liberté.
Oſe juſqu'à mon camp me ſuivre ou me conduire.
Je t'y fais après moi le premier de l'Empire.
Viens, & prend le parti qui manque à tes vertus.

CYRUS.

Que dites-vous, Seigneur ? connoiſſez-vous Cyrus ?
Ce n'eſt point la fureur qui contre vous l'anime :
Et de ſa piété vous lui faites un crime ;
Cambiſe eſt dans vos fers : armé pour ſon ſecours,
Cyrus ne le ſera jamais contre vos jours.
Si votre liberté, Seigneur, vous eſt ſi chere ;
Elle ſera le prix de celle de ſon pere.

ASTIAGE.

S'il fait, pour l'obtenir, un criminel effort;
Loin de le délivrer, il assure sa mort.
Mes ordres sont donnez : la fortune cruelle
M'aura laissé du moins quelque sujet fidele.

CYRUS.

Ah ! Seigneur, vous voyez mon trouble & mon effroi ;
Que la pitié du sang vous parle enfin pour moi.
Voyez à vos genoux (car c'est trop se contraindre)
Le cruel ennemi que vous avez à craindre,
Voyez Cyrus....

ASTIAGE.

O ciel ! Cyrus à mes genoux !

CYRUS aux genoux d'Astiage.

Humilié, tremblant, il paroît devant vous,
Prêt de vous immoler une odieuse vie,
Dès son premier moment par le sort poursuivie :
Disposez-en, Seigneur ; ordonnez, & ma main
Dans l'instant peu timide à me percer le sein,
A remplir vos souhaits plus fidele qu'Harpage ;
Du sort qui vous trahit réparera l'outrage.
Heureux ! pour vous fléchir, de verser tout le sang ;
Qui, puisé dans le vôtre, a passé dans mon flanc.
Je n'ai point combattu, pour vous ravir l'Empire :
Conservez-le, Seigneur ; le seul bien où j'aspire,
Est d'arracher Mandane & Cambise des fers ;
Et pour leur liberté mes jours vous sont offerts :

Vous les avez proscrits, même avant ma naissance.
D'aujourd'hui seulement j'en ai la connoissance :
Et loin de les vouloir dérober à vos coups,
Je consens à périr....

ASTIAGE.

Ah ! mon fils, levez-vous.

CYRUS.

Votre fils ! ah ! Seigneur, que ce nom me rassure !

ASTIAGE.

Quels troubles dans mon ame excite la nature !
Quoi ! par elle aujourd'hui mes transports étouffez....

CYRUS.

Ce n'est point moi, Seigneur; c'est vous qui triomphez.

ASTIAGE.

Le ciel le veut ; je sens expirer ma colere.
Oui, mon fils, je vous rends Mandane & votre pere.
Vos pleurs ont fait changer & mon cœur & leur sort ;
Mais de vous, à mon tour, j'exige un juste effort.

CYRUS.

Commandez....

ASTIAGE.

Qu'un sujet lâche, perfide, traître,
Ennemi dangereux, qui feint de ne pas l'être....
Mais quoi ! vous vous troublez ?

CYRUS.

Eh ! sur qui dans ces lieux,
Seigneur, peuvent tomber ces titres odieux ?
Ciel !

ASTIAGE.

De ta foi, Cyrus, je te demande un gage.

CYRUS.

Expliquez-vous.

ASTIAGE.

Il faut.....

CYRUS.

Quoi ?

ASTIAGE.

Me livrer Harpage.

CYRUS.

Harpage, juſte ciel ! Harpage ! lui, Seigneur !

ASTIAGE.

Quelle indigne pitié le deffend dans ton cœur ?
Le mien reprend pour toi ſa haine & ſa colere :
Crains-tu de trop payer la liberté d'un pere ?
Entre Harpage & Cambiſe oſes-tu balancer ?
C'eſt à toi de choiſir ; je te laiſſe y penſer.

CYRUS.

Ah ! Seigneur, arrêtez : faut-il donc qu'Aſtiage
Ait dans un plus haut rang moins de vertu qu'Harpage ?
Par vos ordres cruels ſon fils fut égorgé :
Il en perd la mémoire ; il craint d'être vangé :
Et bien loin que pour lui votre cœur s'attendriſſe,
Parce qu'il m'a ſauvé, vous voulez qu'il périſſe.

ASTIAGE.

Et toi, tu le déffens, parce qu'il m'a trahi :
Mais je dois le punir d'avoir mal obéi.

SCENE V.

CYRUS seul.

QUE dois-je faire ? hélas ! je me trouble & m'égare;
Faudra-t'il être ingrat, ou devenir barbare ?
Car enfin je ne vois d'un & d'autre côté,
Que de l'ingratitude ou de la cruauté !
Toi, qui par le supplice & par la récompence
Epouvantes le crime & soutiens l'innocence,
En me donnant un cœur formé pour la vertu,
En quel funeste état, ô ciel, me reduis-tu !

SCENE VI.

CYRUS, HARPAGE.

HARPAGE.

QU'AVEZ-VOUS fait, Seigneur ? du cruel Astiage;
N'avez-vous pû fléchir le farouche courage ?
Egaré, menaçant, il sortoit de ces lieux;
La rage & la fureur éclatoient dans ses yeux;
Sa garde qui le suit, étonnée & craintive,
A l'observer encor devient plus attentive.

Votre aſpect, votre nom aigrit-il ſon courroux?
Auriez-vous donc ſans fruit embraſſé ſes genoux?
Car je n'oſe douter, pour délivrer un pere,
Que vous n'ayez ſans honte employé la priere:
Et je ne puis penſer qu'aigri par ſes refus,
Vous ayez oublié que vous êtes Cyrus,
Son vainqueur, il eſt vrai, mais le fils de ſa fille.

CYRUS.

Ah! quel pere, quel chef d'une auguſte famille!
Troublé de noirs projets, de fureurs animé....
Quoi! de ce méme ſang, les Dieux mont-ils formé?
Non, je renonce aux droits qu'il me donne à l'Empire,
A Mandane, à Cambiſe, au jour que je reſpire.
Ah! de grace, Seigneur, nommez-moi des ayeux,
Que je puiſſe avouer, en regnant après eux;
Car enfin mon devoir, ma vertu, mon courage
Jamais pour mon ayeul n'admettront Aſtiage.
Le cruel! mes reſpects irritent ſes fureurs:
Tygre alteré de ſang, il mépriſe les pleurs.
Quel exemple il me donne! Hé bien, il le faut ſuivre;
Il faut de ſes forfaits qu'un forfait me délivre;
C'eſt ſur ſa cruauté que je dois me régler:
Si le ciel veut du ſang, c'eſt au ſien de couler.

HARPAGE.

Que dites-vous? grands Dieux! quelle fureur vous guide?
Qui peut vous inſpirer ce deſſein parricide?
Trop peu maître de vous, je le vois, mes avis
En lui parlant, Seigneur, ont été mal ſuivis.

Vous avez crû, trop fier des droits de la victoire ;
Que des soumissions terniroient votre gloire ;
Vous n'avez point gémi, soupiré, supplié :
Sous tant d'efforts, Seigneur, son orgueil eût plié.

CYRUS.

J'en ai trop fait, Harpage ; & je me crois coupable
D'avoir pour un barbare, une ame pitoyable :
Dans mes fers.....

HARPAGE.

Dans vos fers il doit vous commander :
Quoiqu'il exige enfin, Cyrus doit l'accorder.

CYRUS.

Moi ! que de ses forfaits je me rende complice !
Ah ! qu'avec lui plutôt tout l'Empire périsse.
Que j'éprouve moi-même, à mes périls rendu,
Le sort, dont vainement vous m'aurez deffendu.

HARPAGE.

Mais ne cherchez-vous pas à vous tromper vous-même ?
Ebloui de l'éclat qu'offre le diadême,
Au front de votre Ayeul le souffrant à regret,
De la soif de regner brûlez-vous en secret ?
Et vous-même irritant la fureur qui l'inspire,
Vous faites-vous un droit, pour lui ravir l'Empire ?
Ah ! Seigneur, si pour vous le sceptre a des appas,
Du Trône des Persans ne jouissez-vous pas ?
Qu'à celui d'un ayeul la vertu vous conduise :
Sauvez d'abord des fers & Mandane & Cambise.
De ce noble projet uniquement flatté....

CYRUS.

Juſte ciel à quel prix on met leur liberté !
Mais, plutôt que de faire un pareil ſacrifice ;
Je le repete encor, qu'Aſtiage périſſe.

HARPAGE.

Quel diſcours ! je ne puis l'entendre ſans effroi :
Et s'il périt, la honte en rejaillit ſur moi.
Ah ! de mes ſoins pour vous rappellez la mémoire :
J'ai conſervé vos jours ; Seigneur, ſauvez ma gloire :
Si la vôtre ſe perd par des coups odieux,
A détruire la mienne ardent, ingénieux,
Tout l'univers croira, que de lâches maximes
Dès l'enfance par moi vous formerent aux crimes.
Ah ! ſongez que pour vous mon fils fut immolé ;
Vous me devez ſon ſang qui pour vous a coulé :
De ce ſang précieux j'exige le ſalaire :
Delivrez Aſtiage, & ſauvez votre pere.
Mais, ſi de votre ayeul les jours ſont en danger ;
Vous me verrez, Seigneur, prêt à le proteger,
Sacrifier ma vie en conſervant la ſienne,
Et ſauver en mourant votre gloire & la mienne.
Pour dérober ſa tête à de funeſtes coups,
Je tenterai pour lui ce que j'ai fait pour vous.

CYRUS.

Ah ! Seigneur, qu'éloigné de le vouloir défendre ;
Si vous ſçaviez.....

HARPAGE.

Quoi donc, & que pourrois-je apprendre ?

CYRUS.

Le barbare.... mais non : qu'à jamais dans mon sein
Le silence renferme un si cruel dessein.
J'atteste du soleil la puissance suprême,
J'en jure par ses feux, je périrai moi-même :
Oui, je perdrai, Seigneur, le jour que je vous doi ;
Plutôt que de souscrire à ce qu'on veut de moi.

SCENE VII.

HARPAGE seul.

QUEL est ce grand effort qu'Astiage demande ?
Seroit-ce encore du sang, qu'il prétend qu'on répande ?
Et n'est-ce qu'à ce prix qu'il consent à la paix ?
Promt à se signaler par de nouveaux forfaits,
Constant persécuteur de sa triste famille,
Voudroit-il immoler ou son gendre ou sa fille ?
Ah ! si de l'un des deux il a juré la mort,
Dois-je donc de Cyrus condamner le transport ?
Par quel effort moi-même, oubliant mon offense,
Osai-je du vainqueur suspendre la vangeance ?
A ses ressentimens il ne faut qu'applaudir....
Harpage, arrête.... au crime iras-tu l'enhardir ?
Les Dieux, qui dans tes mains ont remis sa jeunesse,
Ne te permettent point une indigne foiblesse.

Eſpoir des malheureux que l'on oſe outrager ;
Vain fantôme d'honneur, deſir de ſe vanger,
Funeſte mouvement qu'enfante la colere,
Vous ne devez regner qu'en une ame vulgaire.
Tâchons de déſarmer le courroux de Cyrus ;
Et ſauvons aujourd'hui ſa gloire & ſes vertus.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CYRUS seul.

DE quels troubles cruels mon ame est agitée !
A quel prix aujourd'hui ma gloire est achetée !
Fils & vangeur timide, & malheureux vainqueur,
Que d'intérêts divers opposez dans mon cœur !
Les loix de mon devoir, les droits de la vangeance,
La tendresse du sang & la reconnoissance,
Dans ce cœur incertain combattant tour à tour,
Me volent les instans que je dois à l'amour.
A l'aveu de mes feux l'adorable Palmire
M'a paru partager l'ardeur qu'elle m'inspire :
Quels soupçons de ma foi lui feront concevoir
Ces instans qu'à regret je passe sans la voir ?
Après un trône offert, au milieu de ma gloire,
Je dois lui consacrer ma premiere victoire,
Ne tardons plus. . . .

SCENE II.

CYRUS, TAXILE.

TAXILE.

SEIGNEUR, Palmire en ce moment
M'a paru vous chercher avec empreſſement ;
Mais déja vers ces lieux je la vois qui s'avance.

SCENE III.

CYRUS, PALMIRE, TAXILE.

CYRUS.

QUE ce moment tardoit à mon impatience !
D'un glorieux ſuccès qui l'a trop differé
Que mon cœur amoureux, Madame, a murmuré !
D'un triomphe ſi beau j'ai dû vous rendre hommage,
L'Amour me l'ordonnoit : mais, vainqueur d'Aſtiage,
Avant tout autre ſoin il m'a falu le voir ;
La gloire m'a preſcrit ce funeſte devoir.
Quel entretien cruel ! mais je vous vois, Madame :
Vos yeux vont diſſiper les troubles de mon ame ;

Je leur dois mes vertus, ma gloire, mon bonheur?
Eux seuls à la victoire ont animé mon cœur.

PALMIRE.

Vous la devez aux Dieux, à mon pere, à vous-même:
Et moi je dois, Seigneur, à leur bonté suprême,
Quand vous vous exposiez aux plus terribles coups,
Tous les soins qu'ils ont pris de mon pere & de vous:
Ce sont eux qui toujours protégeant l'innocence,
Par les secours d'Harpage ont sauvé votre enfance.
Eux-même, de Cyrus couronnant la vertu,
Le rendent digne enfin des soins qu'ils en ont eu.
Oui, ces premiers lauriers qui couvrent votre tête,
De l'univers entier promettent la conquête;
Et présagent ce rang, cet immense pouvoir,
Qu'un songe à votre Ayeul fit jadis entrevoir.

CYRUS.

Mandane, avec transport j'en accepte l'augure:
Et, quand de leurs bontés votre bouche m'assure,
Qu'ils m'accordent encor, ces favorables Dieux,
De vous associer à ce rang glorieux.
Digne en effet du trône, où vous n'êtes pas née,
A regner par l'himen ils vous ont destinée.
Heureux! si c'est le mien qui doit vous couronner;
Aux plus charmans transports j'ose m'abandonner.
Qu'un seul de vos regards permette que j'espere,
Et je cours obtenir l'aveu de votre pere.

PALMIRE.

Pour un hymen, quel tems choisissez-vous, Seigneur?

Cambiſe.... Que lui ſert que vous ſoyez vainqueur ?
Lorſque Mandane & lui gémiſſent dans les chaînes,
Trop ſenſible à l'amour vous oubliez leurs peines :
Aux yeux de votre Ayeul retenu dans vos fers,
Les apprêts d'un hymen ſeront-ils donc offerts ?
En quels lieux ! dans un camp tout fumant de carnage.
Non, Seigneur, de ſes fers délivrez Aſtiage :
Domptez ſon cœur farouche à force de bienfaits ;
Qu'il vous rende Cambiſe & Mandane & la paix.
Que, pour en aſſurer à jamais la durée,
Aux autels du Soleil cette paix ſoit jurée.
Satisfaites dabord à ces grands intérêts,
Et de l'hymen enſuite ordonnez les apprêts.

CYRUS.

Ah ! ſi juſqu'à la paix cet hymen ſe differe... ;
Hélas ! ſi vous ſçaviez, Madame, pour la faire ;
Quel effort Aſtiage oſe exiger de moi.

PALMIRE.

Quoi donc ? que les Perſans ſoient remis ſous la loi ?
Ah ! s'ils veulent, Seigneur, le reprendre pour maître ;
Ne vous ſuffit-il pas de mériter de l'être ?

CYRUS.

Il ne ſe borne pas au trône qu'on lui rend :
Madame, & le cruel veut un effort plus grand.

PALMIRE.

Ciel !

CYRUS.

Entre vous & lui croit-il que je prononce ?

PALMIRE.

Qu'entens-je ?

CYRUS.

A votre cœur il veut que je renonce ;
Que je m'en rende indigne, & qu'un lâche deſſein. . . .
Ah ! barbare, quels coups tu portes dans mon ſein !
Et quoi ! dans le berceau quand tu proſcris ma tête,
C'eſt le moindre des maux que ta rage m'apprête ?
Allons, Madame, allons : que l'hymen aujourd'hui
Nous uniſſe & commence à me vanger de lui.

PALMIRE.

Quel hymen ! ô grands Dieux ! ô comble de miſere !

CYRUS.

Qui vous retient ?

PALMIRE.

Seigneur, mon ſort dépend d'un pere :
Son auſtere vertu ne ſe dément jamais.
Que ne fera-t'il point pour aſſurer la paix ?

CYRUS.

Mon amour, mes reſpects vaincront ſa réſiſtance :
Je vais à ſes genoux tomber en aſſurance,
Si je ne trouve point d'obſtacle en votre cœur.
Il vient.

PALMIRE.

Parlez, priez, fléchiſſez le, Seigneur :
Et certain d'une ardeur tendre, pure & fidelle,
Accordez, s'il ſe peut, mon devoir avec elle.

SCENE I-V.

HARPAGE, CYRUS.

CYRUS.

SEIGNEUR... Mais je vous dois des noms encor plus doux ;
Mon cœur reconnoiſſant reſpecte un pere en vous.
Echapé des efforts d'une main meurtriere,
Si je vis, c'eſt à vous que je dois la lumiere :
C'eſt par vous que mes jours ont été conſeryez :
Au prix de votre ſang vous les avez ſauvez.
Il vous en coute un fils : ſouffrez que je répare
Les criminels tranſports d'une haine barbare.
Par reſpect, par devoir, à vos ordres ſoumis,
Conſentez que Cyrus vous tienne lieu de fils ;
Et dans ce même jour qui m'aſſure un Empire,
Qu'au pied de nos autels l'Hymen l'offre à Palmire,
Je rends grace au deſtin, qui, pour combler mes vœux,
Me rend reconnoiſſant, en me rendant heureux.

HARPAGE.

Je ne m'oppoſe point à la reconnoiſſance,
Que vous donnez aux ſoins que j'eus de votre enfance :
Et je ſens à mon tour tout ce que je vous dois ;
Vous confondez mon ſang dans le ſang de mes Rois.
C'eſt trop payer celui qu'un Ayeul fit répandre ;
Mais, pour être ce fils que vous voulez me rendre,

Que la gloire toujours reglant tous vos desirs.

CYRUS.

L'ai-je donc oubliée ?

HARPAGE.

Oui, vos feux, vos soupirs ;
Cet amour, cet hymen, ces projets que vous faites
Conviennent-ils, Seigneur, à l'état où vous êtes ?
De quels frivoles soins vous vous embarassez !
Les Médes abbatus, bien moins que dispersés,
Dans votre foible cœur sachant ce qui se passe,
Peut-être en ce moment réveillent leur audace,
Et sont prêts à venir, par des coups imprévûs,
Vanger ici l'affront d'avoir été vaincus.
Ma fille à votre sort ne sauroit être unie ;
Que de ces tristes lieux la discorde bannie
Du Méde & du Persan n'ait comblé les souhaits.
Point de bonheur pour vous ; point d'hymen sans la paix.

CYRUS.

Nous l'obtiendrons, Seigneur : aux genoux d'Astiage
J'irai tenter encor de fléchir son courage ;
A l'accorder enfin s'il osoit balancer,
J'acheverois de vaincre, afin de l'y forcer.
Mais non, par mes respects sa fureur desarmée
Contre vous, contre moi sera moins animée,
Si, par les nœuds sacrez où je vais m'engager,
L'hymen me donne en vous un pere à proteger.
Ne me refusez pas le seul bien où j'aspire :
Point d'accord, point de paix sans l'hymen de Palmire.

HARPAGE.

HARPAGE.

Quand Cyrus, comme Roi, vient me la demander,
Puis-je donc à ſes vœux ne la pas accorder?
Je les irriterois par trop de réſiſtence,
Et je crains.....

CYRUS.

Pardonnez, Seigneur, leur violence.

HARPAGE.

Je cede, & je ne dois, que par de doux efforts,
D'un âge impétueux moderer les tranſports.
Je cherche à réunir votre auguſte famille;
Songez, qu'à ce ſeul prix je vous donne ma fille,
Que le trône n'a rien qui nous puiſſe éblouir.
Je vais la diſpoſer, Seigneur, à m'obéir.

SCENE V.

CYRUS, TAXILE.

CYRUS.

L'HYMEN va donc m'unir à l'objet que j'adore!
Conçois-tu mon bonheur? qu'y manque-t'il encore?
Vous ne l'ignorez pas: achevez-le, Grands Dieux.
Ramenez & Cambiſe & Mandane en ces lieux;
Secondez les efforts que je m'apprête à faire;
Puiſſai-je d'un Ayeul déſarmer la colere,
Et derobant Harpage à ſon reſſentiment,
Etre ami, fils heureux, & glorieux amant.

SCENE VI.

CYRUS, TAXILE, ARIBAS.

ARIBAS.

DE ſoldats ennemis une femme eſcortée,
Vient d'être en ce moment dans ces lieux arrêtée.
Elle nous a paru du plus illuſtre ſang ;
Mais on n'a pû ſavoir ni ſon nom, ni ſon rang.
Sans combat, ſon eſcorte avec elle amenée,
S'eſt toujours, par ſon ordre, au ſilence obſtinée ;
Elle demande Harpage, & je vais ... la voici.

CYRUS.

Qu'on le cherche : Aribas, allez ; qu'il vienne ici.

SCENE VII.

MANDANE, CYRUS, GARDES.

MANDANE.

HARPAGE ... eſt-ce en ces lieux, que je le dois attendre ?
L'a-t'on fait avertir ?

CYRUS.

Madame, il va s'y rendre.
Mais ne puis-je ſavoir qui vous fait aujourd'hui
Dans le camp des Perſans implorer ſon appui ?
Peut-il ſeul en ce camp vous offrir un azile ;
Et tout autre ſecours vous eſt-il inutile ?
Il peut tout, il eſt vrai.

MANDANE.

Par ſon heureux ſecours ;
Je croi de mes malheurs voir terminer le cours.
A quel autre, en effet, faut-il que je m'adreſſe ?
C'eſt lui, qui de Cyrus éleva la jeuneſſe ;
C'eſt lui, dont la vertu, le zele généreux
Avec bonté ſe prete au ſort des malheureux.

CYRUS.

Dans nos tentes, Madame, étonnée & craintive,
Si tout votre malheur n'eſt que d'être captive,
Ne craignez plus : bientôt il vous ſera permis. . . . .

MANDANE.

Je ne ſuis point, Seigneur, parmi mes ennemis.
Ce camp victorieux n'a rien qui m'épouvante ;
Et le ciel ſe prépare à remplir mon attente.
Je reconnois pour moi ſa ſuprême bonté,
Puiſqu'il m'a juſqu'ici conduite en ſureté.

CYRUS.

Quels ſont donc les malheurs, dont vous pouvez vous plaindre ?

MANDANE.

J'en reſſens ; il en eſt encor que je dois craindre ;
A mon eſprit tremblant inceſſamment offerts,
Il en eſt de plus grands, que ceux que j'ai ſoufferts.

CYRUS.

Eh ! quelle ame pour vous ne ſeroit point ſenſible ?
Je ne ſçai tout à coup quel penchant invincible
Me trouble & me ſaiſit... de douleurs penetré,
Par les vôtres mon cœur, Madame, eſt déchiré.
Je ſens des mouvemens.....

MANDANE.

Puiſſe ma juſte plainte
Dans le cœur de Cyrus porter la même atteinte !

CYRUS.

Dans le cœur de Cyrus ? eh ! que peut-il pour vous ?
Cyrus lui-même, en butte aux plus funeſtes coups,
Du ſort qui vous pourſuit peut-il vanger l'outrage ?
Comment.....

MANDANE.

C'eſt un ſecret, qu'il apprendra d'Harpage.

CYRUS.

Quoi ! ne l'oſez-vous donc confier à ma foi ?
Parlez ; & que Cyrus en ſoit inſtruit par moi.
Il ne me cache rien ; & de ſa confiance
Comme Harpage honoré, je ſçai tout ce qu'il penſe.
Si par ſon ſecours ſeul vos maux peuvent finir,
Quoique vous demandiez, comptez de l'obtenir.

MANDANE.

Pour les calmer d'abord, faites que je le voie :
C'eſt mon plus doux eſpoir, ma plus parfaite joie.
D'en jouir empreſſée, envain de toutes parts
J'ai porté dans le camp d'impatiens regards.
Je ne le connois point, & n'ai rien vû paroître
De l'appareil pompeux, qui me l'eût fait connoître ;
Jeune & vainqueur, chéri de ſes peuples heureux,
Il doit avec éclat en recevoir les vœux.

CYRUS.

Ah ! Madame, Cyrus, au milieu de ſa gloire,
Accablé de douleurs gémit de ſa victoire ;
Au trône des Perſans avant qu'il fût monté,
D'aucun trouble cruel il n'étoit agité :
A quels maux aujourd'hui le deſtin le condamne !
Quand dans les fers encore & Cambiſe & Mandane
Lui reprochent peut-être en ce triſte moment,
Pour les en délivrer, d'agir trop lentement ;
Quand lui-même confus de n'avoir pû le faire. . . .

MANDANE.

Cyrus eſt donc ſenſible aux malheurs de ſa mere ?
Cambiſe. . . . .

CYRUS.

Que ces noms, par des troubles puiſſans,
Quand vous les prononcez, agitent tous mes ſens !
Qui peut donc me jetter dans ce déſordre extreme ?

MANDANE.

Le mien . . . vous frémissez ! je m'égare moi-même ! . . .
Des larmes de mes yeux s'échappent malgré moi. . . .
Ah ! je n'en doute plus ; c'est Cyrus que je voi.
Ce précieux instant doit finir ta misere,
Trop heureuse Mandane ! ô mon fils ! . . . .

CYRUS.

O ma mere !
Vous, Mandane ? . . . à qui dois-je un entretien si doux ?
Quel favorable Dieu me rapproche de vous ?

MANDANE.

A sortir de mes fers quelques Chefs m'ont aidée,
Ils ont trompé les yeux par qui j'étois gardée ;
Je viens mettre, en tremblant, pour sauver mon époux,
Une fille, une mere entre Astiage & vous.
Si contre tout son sang la fureur qui l'anime
Au sortir de mes flancs vous choisit pour victime ;
Desespéré qu'Harpage eût conservé vos jours,
Si de ceux de son fils il a tranché le cours ;
Si moi-même pour vous, craintive, desolée,
J'ai trop longtems gémi dans les fers accablée :
Si votre pere encore, y restant après moi,
Dans votre ame agitée inspire un juste effroi.
Oubliez les périls, qu'a couru votre enfance :
Seigneur, du fils d'Harpage oubliez la vangeance ;
Oubliez mes malheurs : ils sont presque finis ;
Je vous retrouve enfin ; je vous revois, mon fils !

Mais gardez d'oublier que, pour ſauver un pere ;
Il vous faut d'un Ayeul déſarmer la colere.
Par vos reſſentimens n'allez point l'irriter ;
Par d'indignes fureurs n'allez point l'imiter ;
Craignez de vous livrer à de lâches maximes :
C'eſt l'auteur de mes jours, mon fils : à quelques crimes
Qu'une vaine terreur l'ait fait s'abandonner,
Ne vous en ſouvenez que pour lui pardonner.

CYRUS.

Ah, Madame !

MANDANE.

A mes pleurs que votre cœur ſe rende :
Mandane à vos genoux, Seigneur, vous le demande,
Par tous les droits du ſang, par ce ſacré devoir,
Dont les cœurs les plus durs reſſentent le pouvoir.

CYRUS.

A ce devoir, Madame, Aſtiage inſenſible
Met à nos plus doux vœux un obſtacle invincible :
Vous le vaincrez peut-être ; offrez-vous à ſes yeux.

A ſa ſuite.

Gardes, que l'on amene Aſtiage en ces lieux.

A Mandane.

La tendreſſe du ſang, mes pleurs, rien ne le touche :
Sa défaite le rend plus fier & plus farouche.
Contre un ſang malheureux quelle eſt ſa cruauté !
Pour le fléchir, ô ciel ! que n'ai-je point tenté ?
Puiſſe-t'il pour calmer nos cruelles allarmes,
Reſſentir comme moi le pouvoir de vos larmes !

Par elles attendri, puisse-t'il renoncer
A ce sang précieux, qu'il veut encor verser.

MANDANE.

Quel sang ?

CYRUS.

Vous en serez instruite par lui-même.

Il vient.

SCENE VIII.

ASTIAGE, CYRUS, MANDANE.

ASTIAGE.

QUE vois-je ? ô ciel ! quelle surprise extrême ?
Quoi ! Mandane... est-ce ainsi que je suis obéi ?
Ah ! Prince infortuné, les Mèdes t'ont trahi !

MANDANE.

Non, je ne suis ici libre qu'en apparence :
Ne vous irritez point, Seigneur, de ma présence :
Je ne veux me servir de cette liberté,
Que pour vous arracher à la captivité.
C'est là l'unique espoir, qui m'offre à votre vûe :
S'il est détruit, bien-tôt à mes chaînes rendue
Je rejoins un époux, qui, garand de ma foi,
Demeuré dans vos fers, vous y répond de moi.

ASTIAGE.

Ah ! je reſpire enfin : Cambiſe en ma puiſſance
Me laiſſe donc encor maître de ma vangeance.
Si le fils & la mere échappent à mes coups,
Qu'ils tremblent pour les jours d'un pere & d'un époux.

MANDANE.

Et la mere & le fils vous demandent ſa grace :
Qu'au fond de votre cœur la pitié trouve place,
Seigneur : que dans ce cœur le courroux expiré,
Rende cet heureux jour à jamais conſacré.

ASTIAGE.

Cet heureux jour ! comment le peut-il jamais être ?
Vaincu, j'ai ſuccombé ſous les efforts d'un traître.

CYRUS.

S !

ASTIAGE.

Ton bras, Cyrus, a combatu pour moi :
Je te dois la lumiere ; à regret je la voi.
Oui, je cherche à périr : trahi par la fortune,
Trainerois-je avec honte une vie importune ?
Je dois, avec éclat éteignant ſon flambeau,
Entrainer avec moi dans l'horreur du tombeau
Ou l'auteur de tes jours, ou le ſujet rebelle
Qui, pour les conſerver, oſa m'être infidele.

MANDANE.

Grands Dieux !

ASTIAGE.

As-tu choiſi, qui des deux perira ?
Dans l'éternelle nuit qui des deux me ſuivra ?

Mais, que dis-je ? me ſuivre ! avant que je périſſe ;
Il faut de l'un des deux me faire un ſacrifice.

CYRUS.

Non ; ils vivront, Seigneur, vous vivrez : malgré vous
Les favorables Dieux nous réüniront tous.

ASTIAGE.

Tu t'en flattes en vain ; touché de ma miſere,
Un des tiens s'eſt offert à ſervir ma colere :
Il porte dans mon camp mes ordres abſolus.
Si tu ne fixes point tes vœux irréſolus ;
Si pour vanger l'affront, que m'a fait la victoire,
Tu n'immoles Harpage à ma haine, à ma gloire ;
Si bien-tôt le ſoleil, qui va finir ſon cours,
D'un perfide ſujet ne voit trancher les jours ;
Dès demain, quelque ſoit le ſort que je m'apprête ;
De Cambiſe en ton camp l'on m'apporte la tête.

CYRUS.

Mon Pere !

MANDANE.

Mon époux !

CYRUS.

Quel ſang faut-il verſer ?

ASTIAGE.

Ah ! je ſçai les raiſons, qui te font balancer.

CYRUS.

Qui les ignore ? hélas ! devez-vous vous défendre,
Puiſque vous les ſçavez, Seigneur, de vous y rendre ?
L'un m'a donné le jour ; l'autre me l'a ſauvé.
A quelle épreuve, ô Dieux, m'avez-vous réſervé ?

ASTIAGE.

Tu pares tes refus de ta reconnoiſſance,
Perfide ! & l'amour ſeul retarde ma vangeance.
Tu rougis ! un ſang vil te donne ici la loi ;
Ton indigne foibleſſe a paſſé juſqu'à moi :
C'eſt pour la couronner, qu'on t'éleve à l'Empire.

CYRUS.

Non, Seigneur, ce n'eſt point votre rang, où j'aſpire.
J'aime, il eſt vrai ; Palmire eſt l'objet de mes vœux ;
Conſentez que l'hymen nous uniſſe tous deux,
Loin des grandeurs, mes jours coulant dans l'innocence,
Je remets les Perſans ſous votre obéiſſance.
Pour l'auteur de mes jours, pour leur libérateur,
Que je puiſſe obtenir grace dans votre cœur.

ASTIAGE.

Tu me fais de ta flamme un aveu téméraire :
La fille irrite encor ma haine pour le pere ;
Prononce, hâte-toi : c'eſt trop déliberer ;
Et je perds ma vangeance, à la voir differer.

CYRUS.

Ah ! Seigneur, ah ! Madame !

MANDANE.

Ah ! mon fils : dans une ame
Peut-il regner, ô ciel ! tant de fureur ?

CYRUS.

Madame,
Suivez-le ; & si vos pleurs ne peuvent l'attendrir,
Quelles divinités pourront nous secourir ?

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HARPAGE, ARIBAS.

HARPAGE.

NE m'avois-tu pas dit qu'une femme empreſſée....

ARIBAS.

Seigneur, avec Cyrus ici je l'ai laiſſée :
Il m'a chargé lui-même... elle s'offre à nos yeux.

HARPAGE.

La mere de Cyrus !

SCENE II.

HARPAGE, MANDANE, ARIBAS.

HARPAGE.

VOus, Madame, en ces lieux !
Dans le camp des Perſans, quel bonheur vous ameine ?

MANDANE.

Je me flattois en vain d'y voir finir ma peine.
O fatale victoire ! ô jour trop malheureux !

HARPAGE.

Peut-il ne vous pas mettre au comble de vos vœux ?
Il semble que pour vous, Madame, tout conspire :
Votre fils est vainqueur ; votre pere respire ;
Ici, pour les unir, le ciel guide vos pas ;
Vous êtes libre enfin ;

MANDANE.

Cambise ne l'est pas.
Peut-être touche-t'il à son heure derniere :
Peut-être en ce moment une main meurtriere....
Barbares, arrêtez, & suspendez vos coups :
J'ai toujours partagé le sort de mon époux.
Nous périrons tous deux, & nos ombres plaintives
Ensemble descendront aux infernales rives.

HARPAGE.

Qu'entens-je ? juste ciel ! Madame, quels discours ?
Cambise... vous pleurez, vous tremblez pour ses jours !
Quelles sont vos frayeurs ? ici votre présence
Me faisoit de la paix concevoir l'espérance.
Vous avez vû Cyrus : quoi ! vos communs efforts
N'ont-ils pû d'Astiage arreter les transports ?

MANDANE.

Ils rendent sa fureur encor plus redoutable.
Point de paix : quel obstacle ! ... il est insurmontable.

Si Mandane au trépas ne te peut arracher,
Avec toi, cher époux, on l'y verra marcher.
Qu'une escorte fidele à l'instant me conduise
Dans le camp d'Astiage, où j'ai laissé Cambise.
Aux périls dont par lui nos jours sont menacés,
Palmire & vous, Seigneur, êtes intéressés.

HARPAGE.

Qu'aurois-je à craindre encor pour moi, pour ma famille ?
Expliquez-vous.

MANDANE.

Cyrus adore votre fille.
Astiage le sait : il déteste ses feux.
Si mon fils veut la paix, il ne peut être heureux :
Et quoique sur son cœur l'amour ait pris d'empire,
Il faut que pour jamais il renonce à Palmire.

HARPAGE.

Eh ! Madame, croit-on, qu'ébloui des grandeurs,
Moi-même de Cyrus j'ai nourri les ardeurs ?
Il aime ; je le sais ; & ma fille est sensible ;
Mais il faut les frapper du coup le plus terrible.
Que ce jour, aux dépens de leurs vœux les plus doux,
Les sépare à jamais, pour vous réunir tous.

MANDANE.

Pour nous réünir tous, Seigneur, il faut répandre
Un sang... l'osai-je dire, & devez-vous l'entendre ?
Non, Seigneur ; de la paix pour serrer le lien,
Qu'on verse tout celui de Cambise & le mien.

HARPAGE.

Ciel ! quel eſt donc ce ſang, qu'il faut que l'on répande ?
Madame, eſt-ce le mien qu'Aſtiage demande ?

MANDANE.

Seigneur.....

HARPAGE.

Parlez, Madame.

MANDANE.

Hélas !

HARPAGE.

Vous frémiſſez !
Expliquez-vous, de grace.

MANDANE.

En vain vous m'en preſſez:
Auprès de mon époux conduite en diligence,
Je vais.....

HARPAGE.

C'eſt donc à moi d'expliquer ce ſilence:
Ce ſecret qu'à Cyrus, ſoigneux de le cacher,
Mes prieres tantôt s'efforçoient d'arracher :
Le ſerment qu'il m'a fait m'eſt garant de ſon zele.
A la reconnoiſſance, à l'amitié fidele
De ma tête proſcrite il ſe rend le ſoutien ;
Il remplit ſon devoir, & je ferai le mien.
Si la paix.....

SCENE III.

SIBARIS, MANDANE, HARPAGE.

SIBARIS à Harpage.

ASTIAGE en ces lieux va se rendre ;
Et son ordre, Seigneur, vous prescrit de l'attendre.

SCENE IV.

HARPAGE, MANDANE.

HARPAGE.

QUE veut-il ? craint-il donc qu'on me laisse ignorer
Quel est l'indigne sort qu'il m'ose préparer ?
Vient-il de ses desseins, dans sa fureur extrême,
Pour la mieux assouvir, m'instruire par lui-même ?
Pense-t'il que mon cœur soit capable d'effroi,
Et que la mort étonne un homme tel que moi ?
Je réponds de vos jours & de ceux de Cambise ;
Et Palmire bientôt entre vos mains remise ;
Par mon ordre absolû renonçant à ses feux,
Garantira la foi d'un pere malheureux.

MANDANE.

Votre vertu, Seigneur, en eſt le plus sûr gage :
Puiſſe-t'elle calmer la haine d'Aſtiage !
Content de cet effort, qu'il reſpecte des jours,
Où des nôtres les Dieux ont attaché le cours.

SCENE V.

HARPAGE ſeul.

CIEL ! quelle eſt de mes maux la déplorable ſuite ?
A quel excès d'horreur ma vertu l'a conduite ?
Elle exige mon ſang : ô ma fille ! ô Cyrus !
Par qui, s'il eſt verſé, ſerez-vous ſecourûs ?
Délivré par ma mort d'un trop long eſclavage,
Qu'un jour Cambiſe au moins vous tienne lieu d'Harpage ;
Qu'oubliant pour jamais le ſoin de me venger
Les Perſans ſoient toujours prêts à vous protéger.
Aſtiage s'approche, & mon trouble s'augmente :
De quel front le barbare à mes yeux ſe préſente !
J'ai conſervé ſon fils ; il immola le mien ;
Il demande mon ſang ; je ſuis maître du ſien :
Qu'il périſſe ... ou plutôt devenons ſa victime :
Mon trépas va combler & ma gloire & ſon crime.

SCENE VI.

ASTIAGE, HARPAGE, GARDES.

ASTIAGE.

HARPAGE, car ici tout reconnoît ta loi,
Commande à ces soldats qu'ils s'écartent de moi;
J'ai voulu te parler. Tu te troubles, perfide :
Et ton Roi dans les fers t'étonne & t'intimide ;
Quand il regnoit encore, ardent à le trahir ;
Ingrat, tu n'as pas craint de lui désobéïr.
Tu n'as pas craint.....

HARPAGE.

Helas ! Seigneur, de cette offense ;
Que votre haine a pris une affreuse vangeance !
Mon fils.....

ASTIAGE.

En l'immolant, j'ai moins fait contre toi ;
Qu'en élevant Cyrus tu ne fis contre moi.
A quel honteux revers ta trahison m'expose !
Il vit ; je suis vaincu : toi seul en est la cause.
Dévoré dès longtems de la soif de regner,
La seule ambition te l'a fait épargner.
Tu te flatois dès lors qu'en lui donnant ta fille
L'hymen mettroit un jour le trône en ta famille.

De ta fauſſe pitié le principe odieux
Aujourd'hui, malgré toi, ſe dévoile à mes yeux.
Pour remplir cet eſpoir, dont ton ame eſt ſaiſie,
Ton adreſſe & tes ſoins ont conſervé l'Aſie.
Avide uſurpateur du pouvoir ſouverain,
Tu crois déja tenir mon ſceptre dans ta main.

HARPAGE.

Quel ſoupçon ! moi, Seigneur, que j'aye oſé prétendre,
En ſauvant votre fils. . . . .

ASTIAGE.

Acheve de m'entendre.
Et ſi l'ambition t'a rendu ſon appui,
Je condamnerai moins ce que tu fis pour lui.
De cette paſſion la noble violence
Toujours dans les grands cœurs emporta la balance :
Elle conſacre tout, quand le ſort ſuit ſes vœux ;
Et même les forfaits, ſitôt qu'ils ſont heureux.
Oſe juſtifier ce qu'elle m'a fait faire :
Oſe ſervir la tienne en ſervant ma colere. . . . .

HARPAGE.

Juſte ciel ! quel projet oſez-vous méditer ?
Seigneur, épargnez-moi l'horreur de l'écouter.
Après que de Cyrus j'ai conſervé l'enfance. . . .

ASTIAGE.

Il étoit innocent, quand tu pris ſa défenſe.
Sa victoire aujourd'hui vient de juſtifier
Que tu devois dès lors me le ſacrifier.

Le ciel dans l'avenir me fit prévoir ſon crime,
Et rendoit contre lui ma fureur légitime.
Toi-même tu pouvois, ſans te rendre odieux,
Executer l'arrêt, que me dictoient les Dieux.
Tu m'as déſobéi : répare ton offenſe ;
Seconde les tranſports de ma juſte vangeance.
Quels que ſoient les honneurs dont t'ait flaté Cyrus,
Pour ta fille, pour toi, je puis faire encor plus.
A ce prix du Perſan je t'aſſure l'Empire ;
Et dès ce même jour je couronne Palmire.

HARPAGE.

D'un cœur ſi conſtamment fidele à ſon devoir
Quels indignes ſoupçons oſe t'on concevoir ?
De mon fils égorgé l'épouvantable image,
Moins que ce noir projet, irrite mon courage :
De l'éclat des grandeurs on penſe m'éblouir ;
Je ſai les mériter, & n'en veux point jouir.
Quoi ! de Cyrus encor vous pourſuivez la vie ?
La vôtre, ſans ſon bras, vous eût été ravie.
Qu'il ignore à jamais vos nouveaux attentats :
De toute ſa vertu je ne répondrois pas.

ASTIAGE.

Qu'il les ſache : il me faut ou ſa tête, ou la tienne.
Je la demanderai : crains que je ne l'obtienne.

HARPAGE.

Si vous voulez la mienne, il la faut accorder :
Mais enfin c'eſt à moi qu'on doit la demander.

Sans mériter les noms d'ingrat & de perfide ;
Cyrus ne peut ſervir la fureur qui vous guide :
Oui, je ſai que déja par de juſtes refus
Il rend contre mes jours vos projets ſuperflus :
Et pour les terminer, quoiqu'on puiſſe entreprendre ;
Ils ſont en ſureté, ſi je veux les défendre.
Mais, Seigneur, puiſqu'ils ſont un obſtacle à la paix,
Unique & digne objet de mes plus chers ſouhaits,
Avant la fin du jour rempliſſant votre attente,
Je rejoindrai d'un fils l'ombre pâle & ſanglante :
Juſques dans votre camp affrontant le trépas,
Je m'immolerai même aux yeux de vos ſoldats ;
Si, par votre ordre exprès affranchi de ſes chaînes,
Cambiſe au même inſtant voit la fin de ſes peines.
Seigneur, daignez tracer l'ordre de votre main ;
Et ſurtout que Cyrus ignore mon deſſein.
Ma fille vient. Hélas ! elle doit être inſtruite,
A quel point de Cyrus la flamme vous irrite.
Souffrez que je lui parle, il lui faut annoncer
Que pour jamais, Seigneur, elle y doit renoncer.

ASTIAGE à part.

Dans l'ame d'un ſujet quel courage ! quel zele !
Que de vertus ! pourquoi me fût-il infidele ?

SCENE VII.

HARPAGE, PALMIRE.

PALMIRE.

QUEL favorable bruit répandu dans ces lieux
Augmente encor l'eſpoir d'un camp victorieux !
On dit, que de ſes fers Mandane délivrée
Par ſa préſence ici rend la paix aſſurée.
Du ſuccès, qui remplit nos ſouhaits les plus doux,
Quelle gloire aujourd'hui va rejaillir ſur vous !
Mais que vois-je ? Seigneur, quelle ſombre triſteſſe !
Quand pour notre bonheur tout conſpire & s'empreſſe,
Vos yeux en me voyant prêts à verſer des pleurs
Semblent me préſager les plus cruels malheurs !

HARPAGE.

Echapée au deſtin de ma triſte famille,
Vous êtes mon eſpoir, embraſſez-moi, ma fille :
De ce deſtin cruel la barbare rigueur
Se fait, plus que jamais, reſſentir dans mon cœur.
J'en dois, ſans murmurer, ſouffrir la violence :
Vous-même à mon exemple armez-vous de conſtance.
Heureux ! à ce Héros d'avoir donné mes ſoins :
Mes yeux de ſa victoire ont été les témoins ;
Il regne : que la paix couronne mon ouvrage,
Ma fille, & qu'avec vous cet honneur ſe partage :

Mais, il faut pour cela qu'un effort généreux
Aux siecles à venir nous consacre tous deux.
Parlez : de cet effort vous sentez-vous capable ?

PALMIRE.

Vous en doutez, Seigneur, & ce doute m'accable.
Formez vous des projets, que je puisse trahir ?
Commandez, votre fille est prête d'obéïr.
Mon cœur foible, animé par votre grand courage,
S'il faut verser mon sang.....

HARPAGE.

J'exige davantage.
Il faut.....

PALMIRE.

Expliquez-vous.

HARPAGE.

Pour assurer la paix,
Que Palmire à Cyrus renonce pour jamais.

PALMIRE.

Pour jamais ! à Cyrus ! eh ! quel sort nous sépare ?
Qui peut nous imposer une loi si barbare ?
Cyrus est sur le trône ; il m'aime ; il est vainqueur.
Quoi ! ne peut-il du moins disposer de son cœur ?
Au bonheur de mes jours qui des deux est contraire ?
Parlez, est-ce l'Amant, Seigneur ? est-ce le Pere ?
A-t'il trahi nos feux ? les désapprouvez-vous ?
Qui peut.....

HARPAGE.

Jamais Cyrus ne ſera votre époux.
Renoncez à l'eſpoir d'un ſi doux hyménée :
Ma gloire le preſcrit ; ma parole eſt donnée.
Cambiſe dans les fers trop long tems arreté
De votre obéiſſance attend ſa liberté :
Pour la paix, c'eſt le prix qu'Aſtiage demande.
Ma fille, attendrez-vous que je vous le commande ?

PALMIRE.

J'obéïrai, Seigneur : mais, de ce triſte effort
Avec notre ennemi Cyrus eſt-il d'accord ?
Sans trouble & ſans regret, que Palmire périſſe,
Si de tant de rigueurs ſon Amant eſt complice.

HARPAGE.

Non, ma fille : Cyrus, j'oſe ici l'atteſter,
Eſt tel que nous pouvons tous deux le ſouhaitter.
Ami reconnoiſſant, Amant tendre & fidele,
Il a pour vous, pour moi, même ardeur, même zele ;
Et par lui mes ſecrets ſont encore ignorez.

PALMIRE.

Ah ! quels ſont les tourmens que vous lui préparez ?

HARPAGE.

Je le ſai : mais j'attens de votre complaiſance,
Qu'en tous lieux vous fuirez ſes regards, ſa préſence.
De vous y dérober Mandane prendra ſoin ;
De votre obéiſſance elle ſera témoin ;

Elle me l'a promis : en ſes mains confiée
Votre conduite en tout ſera juſtifiée.
Allez, & déſormais que ſes ſages avis
Soient toujours de Palmire aveuglément ſuivis.

PALMIRE.

Moi ! vous quitter ? l'effort qu'on m'ordonne de faire
Demande le ſecours, la préſence d'un pere.
Je ne vous quitte point : contre l'amour vainqueur ;
Vous ſeul pouvez deffendre & ſoutenir mon cœur.

HARPAGE.

Ma fille, à mes deſirs ceſſez d'être rebelle :
Mandane vous attend, rendez-vous auprès d'elle.
Quelques ſoins importans m'arrachent de ces lieux.....
Ah ! cachez-moi les pleurs qui coulent de vos yeux.
à part.
Eloignons-nous : je ſens chanceler ma conſtance.

SCENE VIII.

PALMIRE, EMIRE.

PALMIRE.

IL fuit... de ſes douleurs quelle eſt la violence ?
De larmes, malgré lui, ſes yeux ſe ſont couverts...
Ciel ! dois-je craindre encor de plus cruels revers ?

Mais quel malheur plus grand peut affliger Palmire,
Quand mon pere lui-même ordonne que j'expire?
N'a-t'il donc approuvé mon innocente ardeur,
Que pour porter un coup plus terrible à mon cœur?

EMIRE.

Madame, pour un tems ſuſpendez vos allarmes:
Que Cyrus ſoit inſtruit du ſujet de vos larmes.
Ce héros vous adore.....

PALMIRE.

Emire, eh! penſes-tu
Que l'amour dans mon cœur ſurmonte la vertu?
Non, de cette vertu j'entens la voix preſſante:
Il faut mourir, Emire, & mourir innocente.
Pour ſuſpendre mon ſort prendrois-je quelques ſoins?
Je deviendrois coupable & n'en mourrois pas moins.
Que dis-je? chaque inſtant, qu'en ces lieux je differe,
Me rendra criminelle aux regards de mon pere:
Evitons de Cyrus la vûe & l'entretien,
C'eſt lui... quel trouble, ô ciel! peut être égal au mien?
Ah! fuyons.....

SCENE IX.

PALMIRE, CYRUS, EMIRE.

CYRUS.

QUEL desordre ! apprenez-moi, Madame,
D'où naît le trouble affreux, qui regne dans votre ame.
Vous voulez m'éviter ; vous me cachez vos pleurs. . . . .

PALMIRE.

Ne vous allarmez point de mes vives douleurs.
A moi seule, Seigneur, ce jour sera funeste :
Seule j'épuiserai la colere céleste.
Adieu : vous connoîtrez avant la fin du jour,
Combien Palmire étoit sensible à votre amour.

CYRUS.

Vous me fuyez ?

PALMIRE.

Un ordre absolu m'y condamne :
Et déja je devrois être auprès de Mandane.

SCENE X.

CYRUS seul.

QUEL accueil ! quel transport vient agiter mes sens ?
Que présage à mon cœur l'horreur que je ressens ?

Palmire ! elle gémit ... ciel ! quel ordre ſévere
La force à me quitter ... à voler vers ma mere ?
J'aime & je ſuis aimé : tout m'obéit ici :
De ſon ſort & du mien il faut être éclairci.
Courons.....

SCENE XI.

CYRUS, TAXILE.

TAXILE.

DANS votre camp vous allez voir Cambiſe :
Seigneur, c'eſt un eſpoir qu'Aſtiage autoriſe,
Votre pere aujourd'hui va vous être rendu ;
Le bruit, qui dès tantôt s'en étoit répandu,
Et qui dans tous les cœurs jette un plaiſir extrême,
Vient d'être confirmé par Mandane elle-même.

CYRUS.

De mon cruel Ayeul le courroux déſarmé.....
Ciel ! en ſi peu de tems qui peut l'avoir calmé ?
Ah ! je penetre enfin ce funeſte miſtere :
On m'enleve Palmire en me rendant un pere.
Nous ſommes elle & moi victimes de la paix :
Penſe-t'on qu'à ce prix j'y conſente jamais ?
Aſtiage, Mandane, Harpage même, Harpage,
Lui, que guide toujours une vertu ſauvage,

Pour combattre mes feux tout conſpire à la fois.
Ah ! de mon devoir ſeul j'ai trop ſuivi les loix :
On attaque mon cœur par l'endroit le plus tendre :
Dans ce cœur, à ſon tour, l'amour ſe fait entendre.
J'ai tout fait comme fils ; il faut en ce moment,
Sans bleſſer mon devoir, faire tout comme amant.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PALMIRE, EMIRE.

PALMIRE.

AU camp des ennemis Harpage va se rendre!
Quel dessein l'y conduit? à quoi dois-je m'attendre?
De noirs pressentimens mon cœur épouvanté,
Ne peut vaincre l'horreur dont il est agité.
Mon pere ... un Roi cruel a demandé sa tête.....
Pour lui, pour moi, quel sort ce triste jour apprête?
Quoi! se livrant lui-même à de barbares loix
Va-t'il .... l'aurois-je vû pour la derniere fois?
O déplorable fille! Amante infortunée!
A quel excès de maux les Dieux t'ont condamnée!
Sui moi.....

EMIRE.

Que cherchez-vous? Madame, quel transport!...

PALMIRE.

Je ne dois plus chercher, Emire, que la mort.
Eh! quel autre secours peut finir ma misere?

Pour mieux fuir un amant, je vais rejoindre un pere;
Allons, éloignons-nous de ces funestes lieux :
Cyrus à chaque instant peut s'offrir à mes yeux.
Faut-il dans les perils, où mon pere s'engage,
Entre un amant & lui que mon cœur se partage ?

EMIRE.

Pourquoi vous allarmer sur un bruit incertain ?
Chacun d'Harpage encore ignore le dessein.

PALMIRE.

Quel qu'il soit ; en ces lieux je ne suis point tranquille ;
Et Mandane pour moi n'est point un sûr azile.
On m'arrache un amant, & l'on m'ôte aujourd'hui
Jusqu'aux tristes plaisirs de m'en plaindre avec lui.
Je touchois à l'instant, qu'un heureux hymenée
Alloit à ce héros unir ma destinée.
De son Empire offert l'éclatante splendeur
M'enorgueillissoit moins que l'offre de son cœur.
Puisque de cet hymen la douceur m'est ravie,
Que ma flamme aujourd'hui s'éteigne avec ma vie.
Sûre du sort d'un pere & pour lui sans effroi,
Quand j'aurai sçû ... l'on vient ; c'est Cyrus que je voi !

SCENE II.

PALMIRE, EMIRE, CYRUS.

CYRUS en sortant.

A Mes regards envain on prétend la soustraire :
Par elle-même instruit qu'elle est près de ma mere
Si je ne la revois, redoutez mon courroux ;
Craignez tout d'un amant.....

à Palmire.

Ah ! Madame, c'est vous !
Enfin je sai quel ordre à perir me condamne :
J'en viens d'être à l'instant informé par Mandane.
Votre pere au berceau n'a-t'il sauvé mes jours,
Que pour en faire ainsi finir le triste cours ?
A cet ordre cruel croit-il que je survive ?
Et moi, dois-je penser que Palmire le suive ?

PALMIRE.

Oui : sans crime, Seigneur, je ne puis plus vous voir ;
Mon amour doit ceder à la loi du devoir.
Vous ne l'ignorez point : hélas ! votre présence
D'un feu qu'il faut éteindre accroît la violence.
Un charme trop puissant balance tour à tour
Et l'ordre de mon pere, & celui de l'amour.
Au nom de cet amour, auteur de ma foiblesse,
Daignez m'aider vous-même à vaincre ma tendresse ;

Et, témoin des efforts d'un cœur trop combattu,
Vous même en ces combats soûtenez ma vertu.
De ce cœur malheureux, que le sort tirannise,
Secondez aujourd'hui la derniere entreprise :
Elle est digne de vous ; elle est digne de moi.

CYRUS.

Ah ! qu'allez-vous, Madame, exiger de ma foi ?

PALMIRE.

Je n'ai contre l'amour de secours que la fuite :
Au camp des ennemis que par vos soins conduite,
De l'auteur de mes jours j'aille apprendre le sort,
Et peut-être, Seigneur, l'arracher à la mort.

CYRUS.

Ah ! Madame, pour lui cessez d'être allarmée :
A marcher sur ses pas ma garde accoutumée
Préviendra des desseins jusqu'à moi parvenus ;
Aussi-tôt que formez, ils m'ont été connus :
Je répons de ses jours : une tête si chere
Ne sera point le prix de celle de mon pere.

PALMIRE.

Il n'est point parti ! ciel ! il faut qu'auprès de lui
Contre vous, contre moi je cherche un sûr appui.

CYRUS.

Arrêtez : quoi ! Madame.....

SCENE III.

TAXILE, CYRUS, PALMIRE, EMIRE.

TAXILE.

EN ce moment Harpage ;
De vos gardes suivi, marche au camp d'Astiage.

PALMIRE.

Ciel !

TAXILE.

Instruits dès longtems à recevoir ses loix ;
Ils n'ont pû refuser d'obéir à sa voix :
Le trépas avec lui n'a rien qui les étonne ;
Quoiqu'il cherche à périr, aucun ne l'abandonne :
Quelques Chefs avec moi les ont longtems suivis ;
Mais Harpage a toujours rejetté nos avis :
Insensible à nos pleurs, & sourd à nos prieres ;
Il s'éloigne, & du Mede il gagne les barrieres ;
Et moi je viens, Seigneur, pour conserver ses jours ;
S'il en est tems encor, presser votre secours.

PALMIRE.

O mon Pere.... Seigneur !

CYRUS.

Avec toute l'armée
D'un zele égal au mien juſtement animée,
Des perils qu'il affronte il faut le dégager :
J'y cours, & n'aurai point, Madame, à le vanger.

SCENE IV.

CYRUS, PALMIRE, TAXILE, EMIRE, MANDANE.

CYRUS à Mandane.

MADAME, au cher objet, qu'en vos mains je confie,
Les Dieux ont attaché le bonheur de ma vie.
J'en fais ma gloire : on veut m'y faire renoncer,
Et m'enlevant Harpage, on cherche à m'y forcer.
Mais je ſçaurai détruire un projet ſanguinaire ;
Je vous laiſſe la fille, & cours ſauver le pere.
Répondez-moi des jours, d'où dépendent les miens ;
Ou ceux de mon Ayeul me répondront des ſiens.

MANDANE.

Ah ! Seigneur, ah ! mon fils, quel tranſport vous anime ?
Les Dieux à votre bras épargneront un crime ;

Et, malgré tant d'horreurs, mon cœur s'oſe flatter
Que leurs bontés ſur nous ſont prêtes d'éclater.
J'ignore à quel ſuccès nous devons nous attendre ;
Mais les Médes en foule ici viennent ſe rendre :
Sans ordre dans la plaine on les voit s'avancer.
D'un changement ſi prompt que devons-nous penſer ?

CYRUS.

Qu'entens-je ?

PALMIRE.

Juſte ciel ! ſeroit-ce votre ouvrage ?

SCENE V.

CYRUS, PALMIRE, TAXILE, EMIRE, MANDANE, ARIBAS.

CYRUS.

Est-ce vous, Aribas ? quel eſt le ſort d'Harpage ?

ARIBAS.

Vous l'allez voir : pour vous il n'eſt plus d'ennemis ;
D'eux mêmes à vos loix les Médes ſont ſoumis.

CYRUS.

Que dites vous ? parlez : ô ciel ! le puis-je croire ?

ARIBAS.

Aucun ſang n'a payé cette grande victoire.
Ardent à s'immoler, pour aſſurer la paix,
Harpage s'indignoit qu'on troublât ſes projets ;
Il parle à votre garde ; il l'engage à le ſuivre ;
A ſes tranſports moi-même à regret je me livre.
Taxile, comme moi, forcé d'y conſentir,
Nous quitte par mon ordre, & vient vous avertir :
Nous arrivons : le Méde en nous voyant s'étonne :
Une foule de Chefs accourt, nous environne ;
Harpage au même inſtant, ſans trouble & ſans effroi,
Montre à leurs yeux & l'ordre & le ſeing de leur Roi ;
Ils en ſont indignez ; il les preſſe lui-même
D'obéïr promptement à cet ordre ſuprême.
Quels effets la vertu produit dans tous les cœurs !
D'un Tyran trop cruel déteſtant les fureurs,
Les Chefs & les Soldats, prêts à verſer des larmes,
Tombent aux pieds d'Harpage, & lui rendent les armes ;
Et tous enfin, Seigneur, d'une commune voix
Demandent à vous voir, à vivre ſous vos loix.
Cette foule, tantôt au carnage animée,
A nos regards ſurpris n'offre plus une armée :
C'eſt un peuple docile & prêt à célébrer
La gloire, que lui-même il vous vient d'aſſurer.

CYRUS.

Je reconnois des Dieux la main toute-puiſſante.

MANDANE.

Que de gloire & d'honneur leur faveur vous préſente !
Mais on ne m'inſtruit point du ſort de mon époux.

ARIBAS.

Madame, il va bientôt paroître devant vous.
Il eſt libre, & d'abord les premiers ſoins d'Harpage
Ont été de le voir, & de lui rendre hommage.
Lui-même de ces ſoins il vient vous informer....

SCENE VI.

HARPAGE, MANDANE, CYRUS, PALMIRE, EMIRE, ARIBAS, TAXILE.

CYRUS à Harpage.

MON pere !.... comment puis-je autrement vous nommer,
Après l'heureux ſuccès d'une noble entrepriſe ?....

HARPAGE.

Ah ! Seigneur, réſervez ce doux nom pour Cambiſe.
Vous l'allez voir : les Chefs à ſa garde commis
Demandent qu'en vos bras il ſoit par eux remis.
La foule des ſoldats autour de lui s'empreſſe ;
Par tout brille à ſes yeux la commune allegreſſe.
Ne redoutons plus rien, nos malheurs ſont finis ;
Du Méde & du Perſan les cœurs ſont réunis :
Ils cedent aux tranſports d'une amitié fidelle,
Et jurent aux Autels une paix éternelle.

SCENE DERNIERE.

ASTIAGE, CYRUS, HARPAGE, MANDANE, PALMIRE, EMIRE, TAXILE, ARIBAS.

ASTIAGE.

PERFIDES, c'eſt trop peu de me manquer de foi ;
Percez mon cœur aux yeux de votre nouveau Roi :
Animez par Harpage, & ſéduits par Cambiſe,
Au plus grand des forfaits leur exemple autoriſe.
Mais, que dis-je ! en l'état où le deſtin m'a mis,
Lorſqu'enfans & ſujets ſont tous mes ennemis,
Vaincu, chargé de fers je dérobe à leur rage
Et la gloire du Thrône, & le ſang d'Aſtiage.
Aucun d'eux ne ſçauroit diſpoſer de mon ſort ;
Et je ſuis libre au moins dans le choix de ma mort.

CYRUS.

Vivez, Seigneur, vivez.

ASTIAGE.

Moi ! que je puiſſe vivre ;
Lorſqu'aux plus grands revers la fortune me livre ?
J'ai vécu : c'en eſt fait, mon ſort eſt accompli,
Et de mon ſonge affreux le préſage eſt rempli.
Par ce ſonge effrayé, j'ai proſcrit ton enfance :
Ce perfide ſujet trompa mon eſperance :

Les Dieux l'avoient ainſi de tous tems arrêté :
Le decret du deſtin ne peut être évité.
J'en ſuis trop convaincu : je l'éprouve moi-même ;
Je cede, en frémiſſant, à mon malheur extrême ;
Mais tant que j'aurois crû pouvoir le ſurmonter,
Eſt-il rien que jamais j'euſſe craint de tenter ?
Sans trouble, ſans remords, courant de crime en crime,
A mon ambition tout parut légitime.
A ta clarté, Soleil, je renonce aujourd'hui,
Mon Trône tombe, il faut que je tombe avec lui.

à Harpage.

Tes vœux ſont ſatisfaits : joui de ton ouvrage,
Perfide !

HARPAGE.

Non, Seigneur, connoiſſez mieux Harpage:
Connoiſſez mieux le fils, que j'ai ſçu vous ſauver :
Et jugez ſi les Dieux ont dû le conſerver.

à Cyrus.

A votre piété j'ai rendu votre pere,
Vous triomphez. . . . .

CYRUS à Harpage.

Je ſçai ce qui me reſte à faire.

HARPAGE.

Tout un peuple aſſemblé vous demande pour Roi.

CYRUS à Harpage.

Ami, ne craignez rien ; je vous répons de moi.

Je ne tromperai point vos soins, ni votre attente:
Cambise est libre enfin, & Mandane est contente.
Vous ne rougirez point d'avoir sauvé Cyrus :
Instruit par vos conseils, il suivra vos vertus.

à Astiage.

Trop heureux qu'en ce jour votre haine finisse;
Seigneur, que ce jour seul le Méde m'obéisse.
Reprenez dès demain Trône, Sceptre, Grandeurs :
Et qu'une heureuse paix regne dans tous les cœurs.
Allons.... Que vois-je ? ô ciel ! vous changez de visage....

MANDANE.

O mon Pere !

ASTIAGE.

Cyrus, j'admire ton courage.
Je rougis des vertus que tu fais éclater :
Celles même d'Harpage ont de quoi m'irriter.
Je ne m'attendois pas à cet effort sublime :
Il ajoute à ma rage ; il augmente mon crime.
Quand j'ai sçu contre moi le Méde révolté,
Cyrus nommé son Roi, Cambise en liberté,
J'ai choisi mon suplice ; & par une mort prompte
De dépendre de vous j'ai prévenu la honte :
Le plus mortel poison, assurant mon dessein,
Par les soins d'un esclave a passé dans mon sein.
Il enflamme mon sang, & court de veine en veine ;
Il va finir mon sort, sans éteindre ma haine.....
Honteux... de n'avoir eû ... que de vaines fureurs.....
J'emporte aux sombres bords ... le désespoir ... je meurs.

MANDANE.

Hélas !

PALMIRE.

O ſort cruel !

CYRUS.

Juſtes Dieux ! Il expire !
A quel prix je poſſede & le Trône & Palmire.

Fin du cinquiéme Acte.

EPITRE

A MONSIEUR

BIGNON,

A PREVÔT DES MARCHANDS.

BIGNON, lorſque ma Muſe, enhardie au Parnaſſe;
A la ſcene tragique éleva ſon audace,
Dans Harpage & Cyrus, dont elle avoit fait choix;
D'un peuple belliqueux, je tracai les exploits;
J'eus beſoin de ſecours; & dans l'un de tes freres
Un exemple accompli des vertus militaires,
Conſulté chaque jour en formant mon tableau,
Me fourniſſoit des traits qui le rendoient plus beau.
Aujourd'hui ranimant les héros de la Grece,
De deux freres fameux je décris la tendreſſe,
Et tout ce que produit dans des cœurs vertueux
L'amitié dont le ſang forme les premiers nœuds;
Quatre freres unis d'une amitié fidele,
Dans ta famille encor me ſervent de modele:
Par les mêmes deſirs & par les mêmes ſoins
Mieux que les nœuds du ſang la vertu vous a joints;

En rivaux généreux, soumis à son empire,
Vous brulez à l'envi de l'ardeur qu'elle inspire;
Et l'honneur de servir sa patrie & son Roi,
Dans vos emplois divers est votre unique loi.
Sans jamais remporter, ni ceder la victoire,
Vous ne vous disputez que cette seule gloire.
C'est sur vous qu'en mes vers je trace mes portraits;
Et de quelle vertu n'y vois-je point les traits!
Que votre illustre Ayeul, l'appui de l'innocence
Dont Thémis admira l'équité, l'éloquence,
Si les manes, encor sous la tombe enfermez,
Du destin des mortels peuvent être informez
Dans le sein du repos goûte un bonheur suprême,
Lorsqu'en chacun de vous il se revoit lui-même.
Poursuivez, digne sang de vos nobles Ayeux:
C'est ainsi que Castor s'éleve au rang des Dieux;
C'est par cette vertu, cette union fidele,
Qu'il trouve avec son frere une gloire immortelle;
Et nous laisse, en fuyant les horreurs du tombeau,
Des tendresses du sang l'exemple le plus beau.

PRÉFACE.

LE sujet de cette Tragédie n'avoit point encore été mis sur le Théâtre ni par les Grecs ni par les Latins ; & je suis le seul des modernes qui me suis déterminé à le traiter. J'étois surpris de trouver partout sur la scene les deux sœurs de mes Héros, Héléne & Clytemnestre, qui ont rempli l'Asie & la Grece des plus grandes horreurs ; l'une, par ses volages amours ; & l'autre par ses cruautés : tandis que les Poëtes Tragiques laissoient dans l'oubli Castor & Pollux, que l'antiquité a réverés jusqu'à leur dresser des autels, & à leur offrir des vœux.

Peut être aussi tous ces Poëtes Tragiques ont-ils pensé ce que je pense moi-même, qu'il est bien plus aisé de plaire aux hommes, en leur retraçant les effets prodigieux des passions les plus violentes, qu'en leur faisant voir les efforts d'une vertu sublime. Mais c'est par cette même raison que je me suis senti animé. J'ai voulu tenter une fois le public, & voir si ce n'étoit pas une fausse prévention des Auteurs, qui croyent

que pour réussir, il ne faut jamais étaler sur le Théâtre, que les égaremens du cœur humain.

Ceux qui ont fait plus d'honneur à la Tragédie, ont crû que son objet étoit de purger les passions. Il n'est pour cela que deux moyens ; il faut peindre le vice avec des couleurs qui nous le fassent hair ; ou bien montrer aux yeux des spectateurs des exemples de vertu qui les engagent à l'aimer. Un Auteur qui prend le premier parti, est presque toujours sûr du succès de son ouvrage, pour peu qu'il le traite avec art. Il entraîne les suffrages des auditeurs vertueux, qui ne regardent dans les personnages d'une Tragédie les mouvemens de l'ambition, de la haine, de l'amour & de la jalousie, que pour en concevoir de la compassion & de la terreur. Il plait encor plus aux auditeurs abandonnez aux passions, qui sans examiner le dessein du Poëte, retrouvent avec plaisir dans les fictions du Théâtre, ce qu'ils ressentent eux mêmes, & cherchent à s'autoriser dans leurs penchans. Il n'en est pas de même d'un Auteur qui traite un sujet vertueux. Il n'a d'abord pour soi qu'une partie des spectateurs ; les autres qui croyent presqu'impossibles les choses dont ils ne se sentent pas capables, se révoltent, & il n'y a que ceux en qui le désordre

des sens est calmé, dont l'esprit approuve les instructions.

C'est ce qui est arrivé dans les premieres représentations de ma Tragédie. On a crû que les efforts que font mes Héros, étoient au dessus du naturel; mais enfin j'ai trouvé peu de personnes qui n'ayent rendu justice aux sentimens que j'ai taché d'exprimer; & si le cœur a été moins ému, il semble que l'esprit ait été plus frapé.

Les critiques contre ma Piece ont roulé sur ce que l'amitié est plus forte que l'amour : je n'ai pas prétendu autre chose, en traitant le sujet que j'avois choisi. En effet, pouvois-je peindre avec d'autres traits les deux fils de Tyndare, que l'antiquité nous a donnez pour l'exemple le plus parfait de la vertu & de l'amitié fraternelle ? Ils connoissoient tous les périls où l'amour peut entraîner ; ils avoient dans leur enfance vû Atrée abandonné aux plus cruels transports de la jalousie, égorger les enfans de son frere Thyeste, & en faire un horrible festin à leur pere. Dans un âge plus avancé, ils avoient suivi Jason dans la Colchide, & avoient été témoins des cruautés de Médée, qui pour cacher sa fuite avec un étranger qu'elle aimoit, avoit coupé son frere en

morceaux

morceaux. Ils l'avoient vû enſuite à la Cour de Créon, maſſacrer ſes propres enfans, ſacrifiez à la jalouſie que lui cauſoit Créüſe. Ils avoient vû & déploré les égaremens amoureux d'Hercule, ſous qui ils avoient fait l'aprentiſſage de la guerre; & ils venoient tout nouvellement de punir Theſée qui avoit oſé ravir Helene, & ternir toute la gloire de ſes exploits par cet enlevement. Outre tous ces ſujets qu'ils avoient d'éviter l'amour, où de le combattre comme l'écueil le plus dangereux à la vertu des héros, je les conduis dans une Cour, où deux freres amoureux de la même Princeſſe donnent un exemple affreux de ce que peut la jalouſie. Idas tue Lincée. Mes deux héros entreprennent de punir ce parricide; mais ils ſe trouvent l'un & l'autre dans le même danger où ſe ſont trouvez les fils de Leucipe; ils aiment Elaïre. Je me ſuis contenté d'exprimer la force de leur amour, par la douleur qu'ils ont de le ſacrifier à leur devoir. C'eſt ce que Pollux dit lui-même dans cette ſcene, où ayant appris que ſon frere l'a prévenu & a fait l'aveu de ſa paſſion, il prend le généreux deſſein de cacher la ſienne.

La peine qu'il reſſent, eſt tout ce que peut exiger d'un amant une femme qui a des ſentimens nobles, &

qui veut eſtimer ce qu'elle aime ; elle ne demande pas qu'il ſacrifie ſon devoir à ſa paſſion, mais qu'il éprouve une douleur violente, lorſqu'il eſt obligé de laiſſer gémir l'amour. C'eſt auſſi le caractere que j'ai donné à Elaïre : après que Pollux lui a déclaré ſon amour, il lui fait voir toutes les raiſons qu'il a de ne point trop s'y abandonner ; & la Princeſſe, loin de s'en offenſer, prend occaſion delà, de lui apprendre qu'elle l'aime.

Si l'on veut bien faire attention à ces ſentimens & aux circonſtances, où j'ai placé les perſonnages que je peins, j'eſpere que l'on me rendra encore plus de juſtice après la lecture de ma Tragédie. Au reſte, je ne l'ai point écrite pour ceux, qui croyent qu'il faut ſacrifier à une paſſion amoureuſe pere, frere, parens & tous les interêts de la gloire & de la vertu.

LES TYNDARIDES, TRAGÉDIE.

ACTEURS.

CASTOR, *Fils de Tyndare, Roi de Lacédemone.*

POLLUX, *Fils de Jupiter, crû fils de Tyndare.*

IDAS, *Frere de Lincée, de la race de Persée.*

ELAIRE, *Fille de Deucype, Roi de Chipre.*

IPHITE, *Gouverneur des fils de Tyndare.*

EURIPE, *Confident d'Idas.*

ERICE, *Confident d'Elaïre.*

ARASTE, *ancien domestique de Deucype.*

La Scene est à Paphos, dans le Palais des Rois de Chipre.

LES TYNDARIDES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAS, EURIPE.

EURIPE.

OUS êtes obéi, Seigneur; & vos vaisseaux
Avant la fin du jour, prêts à fendre les eaux,
Pourront, loin de vos yeux, remener dans la Grece
Ces guerriers, dont ici la présence vous blesse.
Mais, depuis le moment que je vous ai quitté,
De quel trouble nouveau semblez-vous agité?

Je vois dans vos regards éclater la colere:
Daignerez-vous, Seigneur, m'éclaircir ce myſtere?

IDAS.

Euripe, c'en eſt fait: ce bras, ce fer vangeur
De mon dernier rival vient de percer le cœur:
Il expire.

EURIPE.

Un rival! Que ce diſcours m'étonne!
Qui vous pouvoit encor diſputer la Couronne?
Je ſçai que, ſans égard pour le plus noble ſang,
Dans Chypre la valeur s'éleve au premier rang.
Le peuple, de qui ſeul dépend le choix d'un maître,
Veut que par le courage on mérite de l'être.
A quiconque y prétend, il impoſe la loi,
De vaincre ſes rivaux, avant que d'être Roi.
Quand Deucype fut mort, les charmes d'un Empire,
Et ſur tout les beautés de la jeune Elaïre,
De qui le nouveau Roi doit devenir l'époux,
Animerent l'eſpoir de vingt rivaux jaloux:
Mais ils n'ont pû, Seigneur, vous faire réſiſtance;
Vous avez dans leur ſang éteint leur eſpérance.
Quel autre....

IDAS.

De mon ſort tout ſembloit m'aſſurer:
Je ne prévoyois plus de combats à livrer:
J'eſperois qu'Elaïre, au vainqueur deſtinée,
Pourroit s'unir à moi par les nœuds d'hymenée;
Lorſque j'ai découvert, en entrant dans ces lieux,
De tous mes ennemis le plus audacieux.

Epris de même ardeur pour la beauté que j'aime ;
En secret, comme moi, jaloux du rang suprême ;
Le cruel attendoit, pour me le disputer,
Qu'il ne me restât plus qu'un pas pour y monter.

EURIPE.

Quoi ! l'un de ces guerriers, que les vents & l'orage
Ont, depuis quelques jours, jettez sur ce rivage.
Un des fils de Tyndare auroit-il prétendu
Vous disputer, Seigneur, un prix qui vous est dû ?
Le titre glorieux de compagnons d'Alcide,
Et par eux la Toison ravie à la Colchide
Les auroient-ils flattez du trop crédule espoir,
De vous ravir ici le suprême pouvoir ?

IDAS.

Non ; ils n'ont point formé cet espoir inutile :
Ce seroit un effort pour eux plus difficile,
Que d'aller à Colchos, sur les pas de Jason,
Par les soins de Médée, enlever la Toison :
Mais ce n'est point ici l'amour qui les amene.
Thesée a dans la Grece osé ravir Helene :
Ces Princes, pour vanger l'outrage de leur sœur,
Avoient près de ces bords suivi son ravisseur.
Après avoir des flots éprouvé la furie,
Ils seront trop contens de revoir leur patrie.
Ces vaisseaux, que tes soins leur ont fait préparer,
Aujourd'hui pour jamais doivent m'en délivrer.
L'ennemi, que je viens de prendre pour victime,
Me fût cher ... mais enfin j'ai dû punir son crime :

Et le nœud, qu'entre nous le ciel avoit formé,
L'a rendu plus coupable, & moi plus animé.

EURIPE.

Ah! Seigneur, quels soupçons s'offrent à ma pensée!
Je frémis : quel est donc ce rival?

IDAS.

C'est Lincée.

EURIPE.

Votre frere?....

IDAS.

Lui-même; & sa témérité
Reçoit enfin le prix, qu'elle avoit mérité.
J'entrois dans ce Palais; & plein d'impatience
J'allois de ma valeur chercher la récompense.
» Arrête, m'a-t'il dit, & connois mon amour :
» Tu ne peux l'étouffer, qu'en m'arrachant le jour.
» J'adore la Princesse; & tant que je respire,
» Ne crois pas obtenir ni sa main, ni l'Empire.
Euripe, que devins-je en ce moment fatal!
Je trouve dans un frere un odieux rival!
Quels mouvemens confus! que d'affreuses pensées!
Mon sang s'est arrêté dans mes veines glacées :
Je vois d'abord un frere, & saisi de terreur
D'un parricide affreux j'envisage l'horreur;
Mais bientôt, pour forcer la nature au silence,
L'ambition, l'amour, tous deux d'intelligence,
M'offrent un ennemi, qui cherche à m'arracher
Les seuls biens, où mes vœux se pouvoient attacher.

Je ne me ſouviens plus alors, qu'il eſt mon frere:
Je ne vois plus en lui qu'un rival téméraire:
Je combats, je l'immole, & bornant mes travaux,
Je l'envoie aux Enfers rejoindre mes rivaux.

EURIPE.

Ah! Seigneur, dans quel ſang votre main s'eſt plongée!

IDAS.

Je monte ſur le trône, & ma flamme eſt vangée.
Euripe, comme moi ne peux-tu concevoir
Juſqu'où l'ambition ſçait porter ſon pouvoir?
A ſes bouillans tranſports l'amour joint ſes flâmes,
Quels que ſoient les projets qu'elle enfante en nos ames;
Sans honte, ſans remords on peut les approuver,
Et leur unique excuſe eſt de les achever.
Quand ils ont leur effet, ils ſont tous légitimes;
Ce n'eſt qu'aux malheureux que l'on en fait des crimes;
Et dans les cœurs enfin qu'agitent ſes accès,
Le crime & la vertu dépendent du ſuccès.

EURIPE.

Mais, Seigneur, aujourd'hui couvert du ſang d'un frere,
Aux yeux de la Princeſſe eſperez-vous de plaire?
Je connois mal ſon cœur; ou promt à s'irriter....

IDAS.

C'eſt le ſeul ennemi que je ne puis dompter.
L'ingrate voit tou ours mes ſoins avec contrainte,
Mes exploits ſans plaiſir, & mes périls ſans crainte.
Lorſque, pour l'obtenir, je prodiguois mes jours,

M'a-t'elle d'un regard accordé le ſecours ?
Et dans tous les travaux où ſa beauté m'engage ;
Par quelques vœux au moins ſoutenu mon courage ?
Rien ne m'allarme plus ; enfin je vais regner :
Et ce n'eſt point pour elle un rang à dédaigner.
A la mort de ſon pere elle en eſt deſcendue ;
Sa place par moi ſeul lui peut être rendue :
Mais le Trône, où ma main la peut faire monter,
Offert par mon amour, ne ſert qu'à l'irriter.
Pour la derniere fois je veux ici l'entendre ;
Euripe : cependant cours, & tache d'apprendre ;
Lorſque par mes efforts mon frere perd le jour,
Quels ſont les ſentimens du peuple & de la Cour.
Elle vient : laiſſe-moi.

SCENE II.

IDAS, ELAIRE.

IDAS.

VOus me fuyez, Madame :
Quel trouble à mon aſpect s'éleve dans votre ame ?

ELAIRE.

Peux-tu le demander ? ton frere dans ces lieux,
Par tes mains égorgé, vient de fraper mes yeux.
Son ſang, qui coule encor, ſemble pour ton ſupplice

Des Dieux lents à punir accuſer l'injuſtice :
Par ce ſpectacle affreux tout le peuple attiré
De pitié, comme moi, m'a paru pénétré :
Il voit avec effroi les effets de ta rage.
Quel objet ! à jamais j'en garderai l'image :
Dans l'horreur, que mon ame en vient de concevoir,
Il ne me manquoit plus, que celle de te voir.

IDAS.

Madame, ce tranſport a lieu de me ſurprendre.
O ciel ! à ce diſcours aurois-je dû m'attendre ?
Mon frere, je le puis avouer devant vous,
Vient de perdre la vie, immolé par mes coups.
Que le peuple, irrité de l'ardeur qui m'inſpire,
Oſe malgré mes droits me conteſter l'empire.
Mais, Madame, eſt-ce à vous de venir m'accabler ;
Vous, qui m'avez enfin contraint de l'immoler ?

ELAIRE.

Qui ? moi ? barbare !

IDAS.

Vous, qui portez dans mon ame
Les violens tranſports d'une invincible flamme,
Qui, ſur moi de vos yeux exerçant le pouvoir,
Me rendez inſenſible au plus ſacré devoir.
Mon frere vous aimoit : forcé par ma tendreſſe,
J'arme contre ſes jours une main vangereſſe :
Je vous aime : ennemi, frere, tout m'eſt égal :
Il ſuffit, pour perir, que l'on ſoit mon rival.

ELAIRE.

D'un ſi funeſte amour, va chercher qui te loue:
Si mes yeux l'ont cauſé, mon cœur le déſavoue.
Mais que dis-je ? l'amour n'eſt qu'un prétexte vain ;
Sous qui l'ambition a caché ton deſſein :
Et, lorſque tu lui fais tant d'affreux ſacrifices,
Mes yeux de tes fureurs ne ſont point les complices.

IDAS.

Ah ! ſi le Trône ſeul avoit pû me toucher,
Madame, en ces climats le viendrois-je chercher ?
Sans éprouver du ſort le caprice ordinaire,
Et briguer ſur ces bords un pouvoir ſanguinaire,
Deſcendû de Perſée & du pûr ſang des Dieux
Je pouvois commmander, où regnoient mes ayeux.
Mais trop épris d'amour, je n'ai voulu d'Empire,
Que celui, que devoit partager Elaïre.
Par combien de périls mon courage éprouvé
M'a-t'il à ce haut rang par degrez élevé ?
Je n'ai plus de Rivaux ; mon regne ſe prépare ;
J'attends que dans ce jour le peuple ſe déclare,
Et je vais le preſſer .....

ELAIRE.

Qu'il te prenne pour Roi.
S'il approuve ta rage, il eſt digne de toi.
Pour moi, cruel, pour moi, dont l'ame moins timide
Ne ſçait point, pour regner, flater le parricide,
Je préfére aujourd'hui les horreurs du tombeau
A l'Hymen, dont tu crois allumer le flambeau.

Mais non ; les juſtes Dieux permettent que j'eſpére :
Ils doivent un Vangeur aux mânes de ton frere.
Par des vœux, contre toi, je vais les irriter :
Et leur courroux n'eſt lent, que pour mieux éclater.
Du Trône, où tu prétens, tu n'es pas encor maître ;
Et peut-être à nos yeux ce jour fera paroître
Un Illuſtre Héros, dont l'effort glorieux
Vangera la vertu, moi, ton frere, & les Dieux.

IDAS.

Madame, ...

ELAIRE.

S'il eſt vrai que ton ame aſſervie
Attache à mon Hymen le bonheur de ta vie ;
Je dois m'en applaudir, puiſqu'au fond de ton cœur
Je puis dès ce moment t'apréter un Vangeur.
Si tu m'aimes, je veux que l'Amour te puniſſe :
Je veux par mes mépris commencer ton ſupplice.

IDAS.

O Ciel ! en ce moment quels funeſtes ſoupçons
De vos reſſentimens me font voir les raiſons !
Mon frere étoit aimé .....

ELAIRE.

Si je ſuis indignée,
Que dans ton propre ſang ta main ſe ſoit baignée ;
Ne crois pas que l'amour m'intéreſſe pour lui,
Et cauſe le courroux qui m'enflâme aujourd'hui.
Par un plus beau tranſport je déteſte le crime ;
Et je hais l'aſſaſſin, ſans aimer la victime.

IDAS.

Madame, je le vois ; loin de vous attendrir ;
Ma vue & mes discours ne font que vous aigrir.
Je vous laisse ; songez qu'il n'est point d'entreprise ;
Qu'un amour, qu'on outrage, à la fin n'autorise :
Et que, si votre cœur differe à se donner,
Avant la fin du jour j'aurai droit d'ordonner.
Madame, songez-y.

SCENE III.

ELAIRE, ERICE.

ELAIRE.

VA, cruel ; prie, ordonne ?
Tes efforts n'auront rien qui me touche, ou m'étonne.
Sans cesse abandonnée aux plus vives douleurs,
Erice, tu me vois au comble des malheurs.

ERICE.

D'où naît ce désespoir ; & que pouvez-vous craindre ?
Le peuple vous chérit ; & loin de vous contraindre,
Contre l'amour d'Idas prêt à vous protéger,
D'un Hymen odieux sçaura vous dégager.

ELAYRE.

Si je déteste Idas, Erice, cette haine
Ne fait pas de mon cœur la plus cruelle peine :

Une flâme ſecrete, un amour malheureux,
Des maux que je reſſens, eſt le plus rigoureux.

ERICE.

Madame, c'eſt en vain que vous vouliez le taire;
Mes yeux avoient déja pénétré ce myſtere.
Quand Pollux & Caſtor parûrent à la Cour,
Dans votre cœur charmé je vis naître l'amour.
J'ignore, de ce cœur qui des deux eſt le maître;
Mais l'un ou l'autre enfin, ils méritent de l'être.
Tout céde à leur valeur, & même de leur ſort
Si quelques Grecs m'ont fait un fidéle rapport,
L'un eſt du ſang des Rois, & l'autre a pris naiſſance
Du Dieu, dont l'univers révere la puiſſance.
Des charmes de Léda Jupiter fut épris;
Et dans ces deux Héros il reconnoît un fils.
Leur naiſſance, leurs jours ſont autant de miracles;
Même un évenement, promis par les Oracles,
En doit élever un dans le rang glorieux,
Reſervé par le ſort aux ſeuls enfans des Dieux.
Une égale vertu, dans leurs cœurs répandue,
A tenu juſqu'ici la Grece ſuſpendue,
Qui, les jugeant tous deux dignes d'être immortels;
Ne ſçait à qui ſont dûs ſes vœux & ſes Autels.

ELAIRE.

Erice, eſt-il beſoin que la Grèce déclare
Le fils de Jupiter & le fils de Tyndare?
D'un amour trop puiſſant en ſecret poſſédé,
En faveur de Pollux mon cœur a décidé.

C'eſt lui ; n'en doute point : cette flâme ſecrete
Eſt pour moi de ſon ſort le fidéle interprete.
Ce cœur, contre l'amour ſi longtems obſtiné,
Au fils de Jupiter paroiſſoit deſtiné.
Il arrive en ces lieux : d'un mouvement trop tendre ;
Auſſi-tôt qu'il paroît, je ne puis me défendre :
Pour ſoumettre mon ame à ſon fatal pouvoir,
Songe dans quel moment l'amour me le fit voir.
Erice, des vaiſſeaux renverſez par l'orage,
Etaloient à nos bords les horreurs d'un naufrage :
Par la juſte pitié, qu'on doit aux malheureux,
Le peuple dans le port plaignoit leur ſort affreux :
Mais il ne pouvoit rien dans ce péril extréme,
Que réclamer des Dieux la puiſſance ſupréme.
Dans les airs enflamez le Tonnerre grondoit,
Et l'onde en mugiſſant au loin lui répondoit.
A travers les éclairs, qui perçoient les ténébres,
Mes yeux furent frappez de mille objets funébres ;
Je vois de tous côtés ſoldats & matelots
Sur de triſtes débris luttans avec les flots.
Pollux, échappé ſeul au courroux de Neptune ;
De ſes Grecs ſur le bord déploroit l'infortune ;
Et, pour les arracher à la fureur des eaux,
Il s'expoſoit lui-même à des périls nouveaux.
Dans un malheur ſi grand, cette noble conſtance,
Son air majeſtueux, garand de ſa naiſſance,
Par le deſir d'apprendre & d'adoucir ſon ſort,
Des murs de ce Palais m'attira ſur le port.

Je le vois, pénetré des plus tendres allarmes,
Parcourir tous nos bords, les yeux baignez de larmes.
Il demande son frere, & ne le voyant pas,
Réduit au déſeſpoir, il cherchoit le trépas.
Déja contre ſon ſein il tournoit ſon épée;
J'y vole; par mes ſoins ſa douleur eſt trompée:
Mais rien ne peut calmer ſes tranſports furieux,
Qu'au moment que Caſtor ſe préſente à ſes yeux.
Dans ſes embraſſemens, Dieux! quelle fût ſa joie!
O mon frere, eſt-ce toi que le ciel me renvoie!
Par quel bonheur, dit-il, en conſervant tes jours,
Des miens en ce moment prolorge-t'il le cours?
Te le dirai-je, Erice? Une union ſi belle,
Cet exemple accompli d'amitié fraternelle
De nouveaux feux encore acheva d'enflamer
Cette ame, qui déja commençoit à l'aimer.
Je crûs, que ſi l'amour contraignoit à ſe rendre
Un cœur à l'amitié ſi fidele & ſi tendre,
Ce ſeroit pour le mien le ſort le plus heureux;
De recevoir un jour l'hommage de ſes vœux:
Mais, aux traits de l'amour ce Héros invincible,
A la ſeule amitié peut ſe montrer ſenſible:
J'admirois ce panchant; aujourd'hui je m'en plains:
Ce qui fait mon eſpoir, eſt tout ce que je crains.

ERICE.

Quoi! vous le ſoupçonnez de cette indifférence?
Vos yeux, pour le toucher, ſeroient-ils ſans puiſſance?

Il vous doit tout, Madame ; & l'amour dans un cœur
Par la reconnoissance est aisément vainqueur.

ELAYRE.

Ah ! quel soulagement veux-tu que je reçoive ?
Quel espoir dans mes maux veux-tu que je conçoive ?
Si ce Héros m'aimoit, ciel ! pour me le prouver,
Songes-tu, quels périls il lui faudroit braver ?
Et s'il ne m'aime pas, victime infortunée,
A tout ce que je hais, je me vois destinée.
Erice, ce n'est plus qu'en terminant mes jours,
Que de tant de malheurs je puis finir le cours.
Je le dois : prévenons les fureurs d'un barbare ;
N'attendons pas.....

SCENE IV.

ELAIRE, ERICE, ARASTE.

ARASTE.

MADAME, un des fils de Tyndare
Avec empressement vous cherche dans ces lieux,
Et bien-tôt, sur mes pas, va paroître à vos yeux.

ELAIRE.

Un des fils de Tyndare ! enfin, ma chere Erice,
Je voi, de mes soupçons qu'elle étoit l'injustice :
Pollux cherche à me voir. En combattant pour moi,
Il veut.... On vient, ô ciel ! c'est Castor que je vois.

SCENE V.

CASTOR, ELAIRE.

CASTOR.

MADAME, pardonnez au trouble qui m'amene.
J'ai vû (cruel effet d'une rage inhumaine,
Que la foudre déja devroit avoir vangé !)
Un Prince malheureux par ſon frere égorgé.
Je ſçai de vos regards la ſuprême puiſſance :
Mais l'amour porte-t'il à tant de violence ?
Que les foibles mortels ſeroient infortunez,
Si, lorſqu'à ſon penchant ils ſont abandonnez,
Il falloit, pour prouver l'ardeur qui les anime,
Violer leurs devoirs, & ſe noircir d'un crime !
Non, l'amour n'admet point ces funeſtes tranſports ;
Il doit prouver ſes feux par de nobles efforts.
Idas a mérité d'être réduit en poudre,
Après tant de fureur, s'il échappe à la foudre.
Les mortels, indignés d'un forfait odieux,
Se doivent acquitter de l'office des Dieux.
Le barbare.....

ELAIRE.

Seigneur, que prétendez-vous faire ?

CASTOR.

Qu'entends-je ? Mon deſſein pourroit-il vous déplaire ?

Madame, au nom des Dieux, daignez en ces momens
M'apprendre, pour Idas quels sont vos sentimens :
Avec quelque bonté verriez-vous un coupable ?

ELAIRE.

Moi, Seigneur ? je le vois comme un monstre effroyable :
Quel supplice pour lui peut être trop affreux ?

CASTOR.

Ah ! Madame, je suis au comble de mes vœux.

ELAIRE.

Quoi donc ! que voulez-vous ?

CASTOR.

Le punir d'une injure,
Qu'en égorgeant son frere, il fait à la nature.
Madame, pour le mien jusqu'où va mon amour !
Pour pouvoir à sa vie ajoûter un seul jour,
Content & glorieux de montrer ma tendresse,
Je lui sacrifierois ceux que le ciel me laisse :
Sa douleur est ma peine ; & je n'ai de plaisirs,
Que ceux que la fortune accorde à ses desirs.
Par un parfait retour, ses chagrins & sa joie
Sont les maux ou les biens, que le destin m'envoie.
Par ces rapports, nos cœurs, l'un à l'autre assortis,
Jamais jusqu'à ce jour ne se sont démentis.
Nous prétendons tous deux de l'amour fraternelle
Tracer à l'univers une image éternelle.
Mais que penseroit-il, s'il étoit informé,
Que dans ces lieux Idas, de fureurs animé,

A renverſé des loix que la nature inſpire,
Qu'elle fait reſpecter de tout ce qui reſpire ;
Et que mon frere & moi, témoins de tant d'horreurs,
N'avons rien entrepris, pour punir ſes fureurs.
Non, Madame, mon bras, armé par la vangeance,
Des droits de l'amitié doit prendre la défenſe.

ELAIRE.

J'aime contre un Tyran ce tranſport généreux :
J'ai vû ſon attentat ; & je borne mes vœux
A voir bientôt punir ſa fureur criminelle ;
Mais de votre amitié la conſtance & le zéle
M'intéreſſent, Seigneur, pour Pollux & pour vous ;
Et je crains les effets de ce noble courroux.
Songez, dans quel péril ce deſſein vous engage.

CASTOR.

Songez, que l'amitié ſeconde mon courage...
D'autres raiſons encor me doivent animer.....
Mais ce n'eſt pas le tems de vous en informer.
Il faut punir Idas : c'eſt après ma victoire,
Que je dois à vos pieds en dépoſer la gloire :
J'y cours.

SCENE VI.

ELAIRE, ERICE,

ELAIRE.

IL va combattre, & de ce grand projet
L'amitié, m'a-t'il dit, n'eſt point le ſeul objet.
D'autres raiſons encor le lui font entreprendre....
Sa bouche en a trop dit, pour ne le pas entendre;
Je le vois trop; il m'aime. Erice, vien, ſuis moi;
Tâchons de détourner les maux, que je prévois.

Fin du ſecond Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

POLLUX, IPHITE.

POLLUX.

IPHITE, trop longtems j'ai gardé le silence :
Non, je ne sçaurois plus me faire violence.
Je dois voir la Princesse ; il lui faut réveler
Un amour, qu'en mon sein je ne puis plus céler.

IPHITE.

Qu'entends-je ! vous l'aimez ?

POLLUX.

Quand je quittai la Gréce ;
De Thésée amoureux mépriſant la foibleſſe,
J'avois juré de fuir de dangereuſes loix,
Qui ſouvent des Héros ont terni les exploits.
Je voyois à regret le ſort du grand Alcide ;
J'en voulois imiter le courage intrépide :
Et, ſi je ne pouvois égaler ſa valeur,
J'eſpérois, mais envain, de mieux garder mon cœur.

Ce que fit ſur le ſien Oraphale, Déjanire,
Je l'éprouve, à l'aſpect de la jeune Elaïre.
Cher Iphite, à l'amour pouvois-je reſiſter ?
L'orage ſur ces bords venoit de me jetter ;
Triſte jouet des flots & des vents en furie,
Sans vaiſſeaux, ſans eſpoir de revoir ma patrie,
(Et de frayeur encor tu m'en vois pénétré,
De mon frere à jamais me croyant ſéparé)
J'allois finir le cours de mon ſort déplorable,
Lorſque je vis paroître un objet adorable.
Saiſi d'étonnement je crûs dans mes malheurs,
Voir une Déité ſenſible à mes douleurs.
Sa préſence me fut un fortuné préſage :
Je retrouvai mon frere échappé du naufrage.
Je m'applaudis alors de ſon divin ſecours,
Je crûs lui tout devoir, & mon frere, & mes jours :
Sous le voile apparent de la reconnoiſſance,
L'amour ainſi ſur moi commença ſa puiſſance.
J'appris que des Rivaux, charmez de ſa beauté,
Diſputoient pour un prix, dont j'étois enchanté.
Un mouvement jaloux me fit enfin connoître,
Que de mon foible cœur je n'étois plus le maître :
Quoi ! dis-je, en ſoupirant, les tréſors de Colchos
Ont forcé tous les Grecs de traverſer les flots,
Et de braver la mort dans un climat barbare,
Lorſqu'en ces lieux un bien plus précieux, plus rare
Un bien, dont, ſans rougir, les Dieux ſeroient épris,
Pouvoit de leurs exploits être le digne prix.

Dès l'instant, je formai la généreuse envie,
Ou de le mériter, ou de perdre la vie.
Mon frere est dans ces lieux ; j'ai toujours dans mon sein
Renfermé mon amour, & caché mon dessein :
Mais avant qu'Elaïre aprenne ce mystére,
L'amitié me prescrit, d'en informer mon frere.
Libre de ce devoir, tu me verras voler,
Où pour un prix si beau je dois me signaler :
Trop heureux, si ma main, contre un Rival armée,
Par la Princesse encor se trouvoit animée !

IPHITE.

Quels malheurs cet amour va traîner après soi !

POLLUX.

Iphite, quel péril peux-tu craindre pour moi ?
Idas s'est à nos yeux souillé d'un parricide :
Pour l'en punir, je céde au transport qui me guide.
L'amour & la vertu sollicitent mon cœur :
Cesse de m'offenser par ta vaine frayeur.
Animé d'un regard de l'objet qui me charme....

IPHITE.

Ah ! que dans ce moment un soin cruel m'allarme.

POLLUX.

Quel est donc cet effroi ? n'en puis-je être éclairci ?

IPHITE.

Votre frere, Seigneur, vient vous chercher ici.

SCENE II.

CASTOR, POLLUX.

CASTOR.

MON frere, l'amitié, qui nous joint l'un & l'autre,
Veut que toujours mon cœur ſoit ouvert pour le votre ;
Et je me ſens troublé d'un ſecret repentir,
D'avoir pris un deſſein, ſans vous en avertir.
Je me flatte pourtant, qu'il ne peut vous déplaire,
Puiſqu'il doit ſignaler une amitié ſi chere.
Oui, ſes droits ſur mon ame ont pris tant de pouvoir,
Que je croirois, mon frere, en trahir le devoir,
Si du cruel Idas j'avois pu voir le crime ;
Sans en faire éclater un courroux légitime.
Avant que le ſoleil, dont la clarté nous luit ;
Précipitant ſon cours, ait fait place à la nuit,
J'en atteſte les Dieux, un frere ſi barbare
Aura ſuivi Lincée aux rives du Tenare ;
Ou moi-même aux enfers percé de mille coups.

POLLUX.

Ah ! mon frere, arrêtez : quel deſſein formez-vous ?
Dans ce péril affreux je verrois votre vie ?
Que la mienne cent fois me ſoit plutôt ravie.
Vous ſçavez, qu'un de nous, formé du ſang des Dieux,
Doit un jour partager leur deſtin glorieux.

L'oracle l'a prédit : mais mon inquiétude
Eſt d'en voir ſur nous deux tomber l'incertitude.
Si les Dieux à périr vous avoient condamné,
Mon frere, à quel regrets ſerois-je deſtiné ?
Ce rang qu'on nous promet, cette gloire immortelle,
Seroit de mes douleurs une ſource éternelle.
Sans vous, point de bonheur ; point de gloire à ce prix :
Au nom des tendres nœuds, dont nous ſommes unis,
Puiſqu'à punir Idas le devoir nous engage,
Souffrez qu'en ce péril je ſuive mon courage :
Et ſi quelque malheur nous étoit réſervé,
Que par moi ſeul enfin il puiſſe être éprouvé.

CASTOR.

Quoi ! mon ame pour vous eſt-elle moins craintive ?
Si le ſort vous trahit, faut-il donc que je vive ?
Dans le dernier péril que nous avons courû,
Pour moi votre amitié, mon frere, a trop parû.
Elle alloit vous plonger dans la nuit infernale :
Conſentez qu'à ſon tour la mienne ſe ſignale ;
Et que je juſtifie enfin aux yeux de tous
Les nobles ſentimens d'un frere tel que vous.

POLLUX.

Hé bien : qu'à mes deſirs, mon frere, elle ſe rende :
C'eſt de cette amitié la marque la plus grande.
Vous avez vû l'effroi, que vous m'avez cauſé :
Voudriez-vous encor m'y l'aiſſer expoſé ?
Libre de la douleur, que j'ai déja ſoufferte,
J'aime mieux expirer, que pleurer votre perte :

J'aime mieux à la mort moi-même aller m'offrir ;
Et la craindre pour vous, c'eſt pour moi la ſouffrir.

CASTOR.

Ah ! ne m'en preſſez plus : une raiſon trop forte
M'empêche d'approuver l'ardeur qui vous tranſporte :
Et puiſqu'il faut enfin vous découvrir mon cœur,
Je fais de ce combat dépendre mon bonheur.
Je ne le cele plus : j'adore la Princeſſe ;
Ainſi qu'à l'amitié je cede la tendreſſe.

POLLUX.

O ciel !

CASTOR.

Ah ! je le vois ; vous déplorez mon ſort :
J'aurois contre l'amour dû faire plus d'effort.
Témoin d'une vertu, que j'ai mal imitée,
Par un charme flateur mon ame eſt enchantée.
L'oracle s'éclaircit, & c'eſt à vous enfin,
A qui les Dieux un jour ont promis leur deſtin.
Oui, trop digne en effet de cet honneur ſuprême,
Vous avez ſçû toujours triompher de vous même.
Jamais, de vains deſirs votre cœur combattu,
N'a reconnû d'attraits que ceux de la vertu.
Mais d'un foible mortel pardonnez la tendreſſe ;
J'ai déja ſur mes feux preſſenti la Princeſſe :
Epargnez-moi, mon frere ; & ne combattez pas
Un penchant, dont mon cœur reſſent trop les appas.
Triſte effet de l'amour ! un mortel, qui lui cede,
Craint, en ſouffrant ſes maux, d'en trouver le remede.

J'ai peur qu'en ce moment vos auſteres diſcours
D'inutiles conſeils ne m'offrent le ſecours.
En l'état où je ſuis, je ne pourrois les ſuivre :
Mon ame à ſon deſſein avec tranſport ſe livre.
Je vais m'offrir au peuple, & dès ce même jour,
En puniſſant Idas, couronner mon amour.

Il ſort.

SCENE III.

POLLUX ſeul.

QUEL coup de foudre, ô ciel ! quel chagrin me dévore !
J'idolatre Elaïre, & mon frere l'adore !
Quoi, dans le même inſtant que je viens le chercher,
Pour l'informer du feu que je ne puis cacher,
Je découvre.... Quel coup plus affreux pour une ame !
Dans un frere ſi cher un rival de ma flâme !....
Un rival ! A ce nom, quels troubles trop puiſſans
Confondent mon eſprit, agitent tous mes ſens !
Qui cauſe les tranſports dont mon ame eſt ſaiſie ?
Eſt-ce donc la douleur, eſt-ce la jalouſie ?
Non, je n'en connois point le poiſon dangereux.
Je me plains ſeulement d'un ſort ſi rigoureux.
Tout ſentiment jaloux pour moi devient un crime :
Et ma ſeule douleur peut être légitime.
Impitoyable amour, falloit-il que tes traits
D'un cœur qui te fuyoit vinſſent bannir la paix ?

Vois ici les horreurs, que tu viens de répandre :
Je ſçai trop les périls, pour ne pas m'en deffendre.
C'eſt toi, qui, de Médée allumant ta fureur,
As dans toute la Grece inſpiré la terreur.
C'eſt par toi, que les fils du malheureux Tantale
Ont fait frémir Argos de leur haine fatale :
Pour ne pas éclairer leurs tranſports furieux,
Le flambeau qui nous luit, s'eſt voilé dans les cieux.
Dieu cruel, ne crois pas que ton pouvoir funeſte
Retrouve en moi le cœur d'Atrée ou de Thyeſte.
Tu fais, pour m'ébranler, un inutile effort :
Quelque ſoit ton pouvoir, mon devoir eſt plus fort.
Mon frere le premier a rompu le ſilence ;
Puis qu'il m'a prévenu, faiſons nous violence.
Le devoir, l'amitié m'en impoſe la loi :
S'il eût connu mes feux, il l'eût fait comme moi.
N'y penſons plus.... il faut oublier Elaïre.....
Que dis je ? l'oublier ! je me trouble & ſoupire.
Trop avant dans mon cœur ſes attraits ſont tracez,
Et par mon ſeul trépas peuvent être effacez.
Je ne puis l'oublier : je puis du moins me taire,
Et faire de mes feux un éternel myſtere.
Evitons-là ; trop prompt à me déſobéir
L'amour par mes ſoupirs oſeroit me trahir.
Fuyons-en le danger ; mais on vient... Dieux ! c'eſt elle !
J'implore ton ſecours, amitié fraternelle :
Vien me prêter ta voix : que dans cet entretien
Je ne connoiſſe plus de pouvoir que le tien.

SCENE IV.

POLLUX, ELAIRE.

ELAIRE.

SEIGNEUR, c'eſt à vous ſeul qu'aujourd'hui je m'adreſſe,
Pour un ſoin qui me touche & qui vous intéreſſe :
Et j'oſe me flater, qu'un cœur ſi généreux
Ne refuſera point une grace à mes vœux.

POLLUX.

Auriez-vous pû douter de mon obéiſſance ?
Madame, jugez mieux de ma reconnoiſſance.
L'éternel ſouvenir de ce que je vous doi,
Quoique vous demandiez, vous aſſure de moi.

ELAIRE.

Depuis le jour fatal, qui me ravit mon pere,
Seigneur, par une loi cruelle & ſanguinaire,
Combien dans cette Cour de rivaux aſſemblez,
A leur ambition ſe ſont-ils immolez ?
Car je ne puis penſer que par mes foibles charmes
L'amour dans leur courroux leur ait prêté des armes ;
Auſſi je l'avouerai, leurs vains empreſſemens
Ne m'ont point inſpiré de tendres ſentimens.
Je les ai vû toujours avec indifference,
Porter à la grandeur leur plus chere eſpérance :

Et je me figurois comme un cruel malheur,
Que le sort me rendit le prix de leur valeur.
Mais, au cruel Idas aujourd'hui destinée,
Avec plus de frayeur je vois cet hymenée:
Et cependant, Seigneur, je ne puis consentir;
Que votre frere ici cherche à m'en garantir.
Servez-vous du pouvoir que l'amitié vous donne;
Seigneur, calmez l'ardeur où son cœur s'abandonne;
Et par un prompt effort, en assurant ses jours,
Des plus vives douleurs épargnez-moi le cours.

POLLUX.

Madame, ce discours tient mon ame incertaine;
Est-ce un effet d'amour? est-ce un effet de haine?...
Mais par ces vains soupçons puis-je être combattu?
Pour se faire haïr, il a trop de vertu.
Il vous aime; je sçai les secrets de son ame:
Je sçai qu'il vous a fait un aveu de sa flamme;
Et si vous l'approuvez, peut-on vous reprocher,
Que par lui votre cœur se soit laissé toucher?
Madame, l'amitié, qui pour lui m'interesse,
N'est point du même sang l'ordinaire tendresse:
La vertu de ce Prince en a formé les nœuds.
Quand d'un sang different nous serions nez tous deux;
Instruit de ses vertus, même ardeur, même zele,
Animeroit pour lui cette amitié fidele.
Par la gloire, aux combats dès l'enfance appellé,
Dans les plus grands périls son bras s'est signalé.
Des Héros, dont la Grece adore la mémoire,
Sans avoir les deffauts, il a toute la gloire.

De

Des mortels opprimez généreux protecteur,
Des superbes tyrans ardent persécuteur,
Et pour la vertu seule exerçant son courage,
Il retrace des Dieux une fidelle image,
Et sçait se distinguer par de si nobles coups. . . . :
Que tout autre qu'un frere en deviendroit jaloux.

ELAIRE.

Je connois ses vertus : déja la renommée,
Jusques dans cette Cour m'en avoit informée ;
Et lorsque l'univers frappé de ses exploits
N'a pour les célébrer qu'une commune voix,
Je ne lui puis, Seigneur, refuser mon estime.

POLLUX.

Madame, est-ce répondre à l'amour qui l'anime ?
Vous lui donnez, pour prix d'adorer vos appas,
Ce que ses ennemis ne lui refusent pas.
Qui se laisse enflammer, à son tour cherche à plaire ;
L'estime sans l'amour ne peut le satisfaire.
Grands Dieux ! si ce Héros que vos yeux ont charmé ;
En vous portant ses vœux, ne sçauroit être aimé ;
Que son malheureux sort est un fatal présage
A quiconque osera vous offrir son hommage.
Hé ! qui pourra jamais ce que n'aura point fait
Avec tant de vertus un amour si parfait ?

ELAIRE.

Je l'estime & je crains. . . . Ne pouvez-vous entendre,
D'où me viennent ces soins que vous me voyez prendre ?

POLLUX.

Madame, vous l'aimez !

ELAIRE.

N'attendez pas, Seigneur,
Que je révele ici les ſecrets de mon cœur.
Quoiqu'il en ſoit, j'attends de votre complaiſance,
Que mes vœux près de vous auront quelque puiſſance,
Et que de votre frere arrêtant les projets,
Vous daignerez bientôt répondre à mes ſouhaits.

POLLUX.

Lorſque d'un doux eſpoir ſon ame poſſedée
D'obtenir votre main forme l'heureuſe idée ;
Vous voulez que ma bouche aille lui déclarer,
Qu'il faut malgré ſes feux, qu'il ceſſe d'eſperer !
Hélas ! pour lui porter un arrêt ſi ſévere,
Madame, n'avez-vous à choiſir que ſon frere ?
Je me mets en ſa place, & conçois ſans effort,
A ce cruel récit, la rigueur de ſon ſort.
Je n'y puis conſentir : ſi vous voulez ma vie,
Madame, commandez, vous ſerez obéie :
Mais ne me forcez pas au coupable deſſein,
De porter à mon frere un poignard dans le ſein.
De vos ſoins pour mes jours je chéris la mémoire,
J'aime à les rappeller, j'en ferai toujours gloire :
Je ſens même, je ſens votre abſolu pouvoir
Dans mon cœur en ſecret balancer mon devoir.
Lorſque vous ordonnez, je ſouffre à me défendre.

J'ai déja trop risqué, Madame, à vous entendre.
A jamais l'amitié viendroit me reprocher,
Ce qu'ici vos discours me pourroient arracher.
Eloignons-nous.

SCENE V.

ELAIRE, ERICE.

ELAIRE.

TU vois à quoi je suis réduite ;
Un reste d'espérance encor m'avoit séduite.
J'ai cru quand je l'aimois, qu'épris du même feu ;
Il craignoit seulement de m'en faire l'aveu.
Hélas ! pour l'arracher, dans mon ardeur extrême ;
Erice, j'étois prête à me trahir moi-même.
La fierté, le devoir me laissoient sans secours ;
Et l'amour commençoit à dicter mes discours.
Mais son indifference a servi ma foiblesse :
Et trop bien excitée à cacher ma tendresse,
Avois-je souhaité cet entretien fatal,
Pour l'entendre toujours me louer son rival ?
J'admire sa vertu ; mais qu'elle m'est cruelle !
Enfin pour m'affranchir d'une peine mortelle,
C'est à moi désormais que je dois recourir.

ERICE.

Son frere contre Idas cherche à vous ſecourir.
Il peut finir vos maux : que cet eſpoir vous flatte ;
Attendez qu'un combat.....

ELAIRE.

Moi, ſouffrir qu'il combatte,
Et qu'après des travaux pour moi ſeul entrepris,
Il ſçache que ma main n'en peut être le prix?
Si je ne puis l'aimer, Erice, je l'eſtime :
Et tromper ſon eſpoir, me paroîtroit un crime.
Prend ſoin de l'avertir : il faut lui déclarer,
En s'expoſant pour moi, ce qu'il doit eſperer.

SCENE VI.

ELAIRE, ERICE, ARASTE.

ARASTE.

VENEZ contre l'effort d'une injuſte puiſſance
Des deux fils de Tyndare embraſſer la deffenſe,
Madame ;

ELAIRE.

Que dis-tu? d'où te naît cet effroi?

ARASTE.

Idas, en cette Cour, parle, commande en Roi.

Lui-même dans le port, de tous ceux de sa suite ;
Pour servir ses desseins, il assemble l'élite ;
Madame, pour leur rang sans respect, sans égard,
Il va de ces héros ordonner le départ :
Ses vaisseaux, qu'en ce jour il veut que l'on prépare,
Doivent les remener à la Cour de Tyndare.
Le peuple qui les aime, en secret irrité,
N'oseroit mettre obstacle à cette autorité.
Unissez vos efforts, hâtez vous de paroître.

ERICE.

Idas du Trône encor, Madame, n'est point maître ;
Consentez que Castor lui dispute ce rang.

ELAIRE.

Je ne puis l'exposer à répandre son sang.
Je te l'ai déja dit, cesse de le prétendre :
Mais sur les cœurs du peuple allons tout entreprendre.
Retraçons-lui d'Idas le crime & la fureur,
Et d'un cruel Tyran donnons-lui de l'horreur.

ERICE.

Si cependant Idas, malgré toute sa rage,
Du peuple en sa faveur, fait pancher le suffrage,
Madame, pourrez-vous céder à votre sort ?

ELAIRE.

J'ai pour m'en délivrer le secours de la mort.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IDAS, POLLUX.

IDAS.

SEIGNEUR, l'éclat d'un sang que la Grece révere,
Me doit intereſſer pour vous, pour votre frere :
Je plaignis vos malheurs quand les vents & les eaux
Conjurez contre vous, briſerent vos vaiſſeaux ;
Je ne pouvois alors en réparer l'outrage,
Et juſqu'en vos Etats vous ouvrir un paſſage :
Il me reſtoit encor des rivaux à dompter ;
Mais ſur le Trône enfin je ſuis prêt de monter.
Qui peut vous retenir ? lorſque tout ſe prépare
Pour vous rendre à la Grece, à l'amour de Tyndare ?
Quel eſt donc le deſſein qui vous fait aujourd'hui
Avec trop de fierté rejetter mon appui ?
De qui veut adoucir le ſort qui vous opprime,
Ce mépris devoit-il récompenſer l'eſtime ?

POLLUX.

Je ne m'attendois pas à cet empreſſement :
Seigneur, & je le vois avec étonnement.

Mais s'il faut qu'avec vous ſans détour je m'explique,
J'y découvre les traits de votre politique :
Lorſque vous nous offrez ces ſecours imprévus,
Eſt-ce notre intérêt qui vous touche le plus ?
Vous voulez réparer le ſort qui nous outrage,
Et juſqu'en nos Etats nous ouvrir un paſſage :
Votre cœur avec nous doit mieux ſe découvrir ;
Il veut nous écarter, non pas nous ſecourir,
Et d'une eſtime vaine empruntant l'apparence,
Sous le nom de ſervice il nous cache une offenſe.

IDAS.

A ces ménagemens qui pourroit m'engager ?
Je puis dans cette Cour vous laiſſer ſans danger.
Lorſque par quelque obſtacle on s'efforce à me nuire ;
Par des moyens plus ſurs j'ai l'art de le détruire,
Vous le ſçavez.

POLLUX.

Je ſçai que les nœuds les plus ſaints
N'ont mis qu'un vain obſtacle à vos cruels deſſeins.
Prétendez-vous ici que je vous applaudiſſe,
D'avoir fait à vos feux un affreux ſacrifice ?
Non, ſi juſques à vous nos noms ſont parvenus ;
Par d'autres ſentimens nous vous ſommes connus.
Mon zéle pour mon frere eſt ma plus grande gloire,
C'eſt ainſi que je veux conſacrer ma mémoire ;
Mais cet attachement, cette ardeur à l'aimer
Ne vous a pas, Seigneur, contraint de m'eſtimer.

IDAS.

Seigneur, je vous entens; si j'ai puni mon frere;
Dans mes ressentimens j'ai crû devoir le faire.
J'eus mes raisons: enfin songez que je suis Roi,
Et que je n'en dois plus rendre compte qu'à moi.
Profitez des momens que ma bonté vous laisse;
Partez, que mes vaisseaux vous rendent à la Grece;
J'y veux bien consentir; mais que l'astre du jour,
Ne vous retrouve plus, Seigneur, dans cette Cour.

POLLUX.

A quel titre aujourd'hui m'y parlez-vous en maître?

IDAS.

Ma valeur, mes exploits m'ont mis en droit de l'être:
La mort de mes Rivaux.

POLLUX.

C'est trop tôt vous flater:
Ceux qui restent encor sont plus à redoutet.

SCENE II.

IDAS *seul.*

CEux qui restent encor! Ah! quel orgueil l'inspire?
Voudroit-il à mes feux enlever Elaïre?
Insolent, c'est envain que tu l'as espéré:
Mon bonheur, d'un seul jour, en sera différé:
Mais ce retardement te coûtera la vie.

SCENE III.

IDAS, EURIPE.

EURIPE.

SEIGNEUR, le ſort encor s'oppoſe à votre envie,
Pour renverſer l'eſpoir qui vous ſembloit permis,
Il vient de ſuſciter de nouveaux ennemis.

IDAS.

Euripe, je le ſçai : un des fils de Tyndare
A troubler mon bonheur aujourd'hui ſe prépare.
Les Dieux devoient toujours oppoſer à mes coups
Des Rivaux, comme lui, dignes de mon courroux.
Ce Guerrier orgueilleux d'avoir vaincu Théſée,
Oſe ici ſe promettre une conquête aiſée :
Mais ſon nom, ſes travaux ne m'épouvante pas,
En cherchant à combattre, il cherche le trépas....
D'un trouble cependant mon cœur reſſent l'atteinte :
Euripe, ne crains pas, en me parlant ſans feinte,
D'irriter la fureur dont je ſuis animé,
Il aime la Princeſſe, en ſeroit-il aimé ?

EURIPE.

C'eſt encor un ſecret ; mais, dans ſon entrepriſe,
N'en doutez point, Seigneur : elle le favoriſe.
Par elle contre vous le peuple eſt revolté ;
Il venoit ſe ſoumettre à votre autorité:

Vous élever au Trône, & sous d'heureux auspices ;
Offrir aux immortels de pompeux sacrifices.
Déja marchoit des Dieux le Ministre sacré,
La victime, l'autel, tout étoit préparé.
La Princesse a paru. » Quelle fureur vous guide?
» Choisissez-vous pour Roi, dit-elle, un parricide ?
» Craignez, en l'élevant au pouvoir Souverain,
» De trouver un Tyran dans un frere inhumain.
» Différez ces apprêts, prevenez votre perte :
» La Lice aux combatans doit être encor ouverte.
» Il est dans cette Cour des Héros glorieux,
» En qui brille le sang & des Rois & des Dieux ;
» D'un joug si dangereux pour sauver cet Empire ;
» Il semble que le Ciel prend soin de les conduire.
Du peuple contre vous irritant les fureurs :
Ainsi pour ces Guerriers elle entraîne les cœurs.
Par mille cris confus leur allégresse éclate,
Tous veulent qu'avec vous l'un de ces Grecs combatte.

IDAS.

L'inhumaine!.... en faut-il chercher d'autres témoins ?
L'amour, pour mon Rival, lui fait prendre ces soins!
Pour ceux que j'ai vaincus, jamais ma jalousie,
N'égala les transports dont mon ame est saisie ;
Je les méprisois tous : mais, je sens qu'aujourd'hui
C'est un Rival heureux qu'il faut combattre en lui....
Mais, la cruelle ici vient joüir de mon trouble :
Contre elle & son Amant ma colere redouble.

SCENE IV.

ELAIRE, IDAS,

IDAS.

MADAME, c'eſt donc peu qu'un injuſte mépris,
Récompenſe l'ardeur dont je me ſens épris,
Si, pour rendre aujourd'hui ma perte plus certaine;
Tous vos ſujets pour moi n'imitent votre haine?
J'apprens de toutes parts que vous vous empreſſez,
A leur faire haïr, ce que vous haïſſez.

ELAIRE.

Oui, Tyran, il eſt vrai; l'Auteur de ma naiſſance,
Plus en Pere, qu'en Roi, les tint ſous ſa puiſſance:
Tandis qu'il a vécu, tandis qu'il a regné,
Quel zéle, quel amour leur a-t-il témoigné?
Au reſte de ſon ſang ce zéle héréditaire,
Veut que je ſois toujours ce que leur fut mon Pere.
Contente s'il le faut, de m'immoler pour eux;
Je ne fais mon bonheur que de les voir heureux.
Si les Dieux Ennemis couronnoient ton audace,
Je ne prévois que trop le ſort qui les menace.
Et qu'eſpéreroient-ils d'un Monarque inhumain,
Qui du ſang de ſon frere oſa ſouiller ſa main?

IDAS.

Il ſemble que mon frere eſt le ſeul qui vous touche ;
Que ſa perte vous rend ſi fiére & ſi farouche.
Hé bien, j'ai fait le crime ; il faut le réparer :
Et pour ce grand deſſein, je cours tout préparer.
Je vais calmer ſon ombre : un ſanglant ſacrifice
Offert ſur ſon tombeau, peut la rendre propice
Déſarmer ſa colere, & juſques chez les morts,
Appaiſer ſon murmure, & finir mes remords :
Mais approuverez-vous le choix de la victime?
Conſentez vous ?

ELAIRE.

Quel ſang peut expier ton crime ?

IDAS.

Le ſang de mon Rival que vous me préférez ;
Ingrate, & qu'à mes yeux bientôt vous pleurerez.
Ne diſſimulez point.

ELAIRE.

Si cet amour t'offenſe,
J'aurois trop à ſouffrir en gardant le ſilence.
Oüi, j'aime l'un des Grecs ; pour mieux te tourmenter ;
Entre ces deux Héros je te laiſſe douter.

IDAS.

Inhumaine, pour moi ce n'eſt plus un myſtére ;
Trop rempli de ſes feux ſon cœur n'a pû ſe taire.
Lui-même, en me bravant, vient de les reveler ;
Et c'eſt Pollux enfin que je dois immoler.

ELAIRE.

Pollux !....

IDAS.

Vous frémissez ?

ELAIRE.

Qui pourroit m'y contraindre ?
Si c'est lui qui combat, c'est à toi de tout craindre.
Tremble, les Dieux sur toi font gronder leur courroux,
Et ce n'est point en vain que j'implore leurs coups.
Ils ne laisseront pas ta fureur impunie.
Il y va de leur gloire; elle en seroit ternie :
La terre cesseroit de leur sacrifier;
Il faut ton châtiment, pour les justifier.
Ils ont choisi le bras d'un héros intrépide,
Qui dans tous ses projets prend la vertu pour guide.
Déja de l'attentat d'un lâche ravisseur,
Par des faits immortels il a vangé sa sœur.
Il a puni Thésée : après cette victoire,
La mort d'un parricide achévera sa gloire.
Le meurtre qu'à nos yeux a produit ta fureur,
Est un de ces forfaits, dont il a plus d'horreur.
Si je l'aime, déja ce premier avantage
Devroit être pour toi d'un sinistre présage.

IDAS.

Il faut donc de son sort presser l'instant heureux,
Et je vous laisse ici former pour lui des vœux :
Espérez.... Cependant ce qu'a fait mon courage,
Pourroit être pour vous d'un sinistre présage.

SCENE V.

ELAIRE, ERICE.

ELAIRE.

AH ! quelle eſt ma douleur ! que m'a-t'il annoncé ?
Pour me frapper, quel nom ſa bouche a prononcé !
Mon cœur en a frémi : pour renfermer ma crainte,
Hélas, que j'ai ſouffert une rude contrainte !
Plus j'affectois d'orgueil, pour cacher ma terreur,
Plus mon ame troublée en reſſentoit l'horreur ;
Mais quoi ? ce qu'il m'a dit, faut-il que je le penſe ?
Et Pollux de l'amour connoît-il la puiſſance ?
Erice, des Amans voi les bizarres vœux !
Tantôt je ſouhaitois qu'il partageât mes feux :
Mais que dis-je ? j'oſois l'accuſer d'injuſtice ;
Je blâmois ſa froideur ; j'en faiſois mon ſupplice.
A préſent je le fais de ce fatal amour,
Qui peut-être pour moi lui coûtera le jour.
Mais non, j'aime encor mieux n'en être point aimée ;
Que cauſer le malheur dont je ſuis allarmée :
Qu'il renonce à l'amour qui lui parle pour moi. ...
Ciel ! au rapport d'Idas tu peux ajouter foi ?
Elaïre tu prens d'inutiles allarmes :
Qu'oſe-tu préſumer du pouvoir de tes charmes !
Hélas ! s'il étoit vrai, tantôt par des ſoupirs,
Ne m'auroit-il pas fait connoître ſes deſirs ?

Pourquoi me le cacher ; quand l'amour touche une ame,
Choisit-on son Rival pour confier sa flamme ?
Ah ! je le vois, Idas qui vient de le trouver,
Dans un fier entretien se sera vû braver :
Dans le premier transport d'une aveugle colere,
Il impute à l'Amant, tout ce qu'a fait le frere ;
Et nous nous séduisons l'un & l'autre en ce jour,
Lui par sa jalousie, & moi par mon amour.

ERICE.

A quels troubles nouveaux vôtre ame encor se livre.

ELAIRE.

Non sans les éclaircir, je ne sçaurois plus vivre.
Mais as-tu vû son frere, & pourrai-je en ces lieux ?

ERICE.

Madame, le voici qui paroît à vos yeux.

SCENE VI.

ELAIRE, CASTOR.

CASTOR.

AU gré de mes desirs, Madame, tout conspire :
Rien ne différe plus un combat où j'aspire.
Et, sans votre ordre exprès, qui me rappelle ici,
Déja de mon destin je serois éclairci.

Ne me trompai-je point ? lorſque par leur ſuffrage ;
Vos ſujets empreſſés excitent mon courage ;
Et que dans un combat, qui leur paroît douteux,
Ils me daignent du moins raſſurer par des vœux ;
Voudriez-vous encor, pour me rendre invincible,
Me donner des ſecours à qui tout eſt poſſible,
Et par un ſeul regard ? . . . .

ELAIRE.

J'ai ſouhaité vous voir :
Avant votre péril je m'en fais un devoir ;
Seigneur, juſqu'à ce jour vôtre bras indomptable
A l'orgueil des Tyrans s'eſt montré redoutable.
Lorſque le ciel jaloux enléve à l'univers,
Le glorieux vainqueur de cent monſtres divers,
Pour ſecourir encor l'innocence timide,
En vous, en votre frere il fait revivre Alcide ;
Par de fameux exploits l'un & l'autre aujourd'hui,
Ainſi que ce Héros, vous en êtes l'appui.
Dans l'horreur des combats, votre valeur ſuprême
N'a cherché la vertu, que pour la vertu même.
Protéger l'innocence, & punir les forfaits,
Etoit le digne prix qui flatoit vos ſouhaits.
Eſt-ce le même ſoin, Seigneur, qui vous anime ?
N'armez-vous votre bras, que pour vanger le crime ?
N'eſt-il point d'autre eſpoir qui touche votre cœur ?

CASTOR.

Madame, un prix trop doux eſt promis au vainqueur.
Nous ſommes loin encor de la gloire d'Alcide :
Mais, une même ardeur ſur ſes traces nous guide ;

Et je vois que le ciel, qui nous rend ſes Rivaux ;
Cherche à nous éprouver par les mêmes travaux.
A ternir ſes exploits, par une noble flâme,
L'amour pour Déjanire avoit touché ſon ame :
Elle fut comme vous l'objet de mille vœux ;
La valeur du Héros rendit l'Amant heureux.
Et ſur Acheloüs remportant la victoire,
Il trouva dans l'amour la ſource de ſa gloire.
Souffrez que je l'imite, & qu'à vos ſeuls appas
Je doive dans ces lieux les ſuccès de mon bras.
Si vous y conſentez, eſt-il rien qui m'arrête ?
Quoi que puiſſe coûter cette illuſtre conquête,
J'en brave les périls : & pour m'y faire jour,
Si mon bras eſt moins fort, mon cœur a plus d'amour.

ELAIRE.

Seigneur, que dites-vous ?

CASTOR.

Eh ! quoi, belle Princeſſe ;
Souffrez-vous à regret l'aveu de ma tendreſſe ?
Car enfin, de vos yeux connoiſſant le pouvoir,
Ce que vous m'inſpirez, vous l'avez dû prévoir ;
Et cet amour n'a rien, qui doive vous ſurprendre,
Que la témérité de venir vous l'apprendre :
Mais, pour vous le cacher, j'ai fait ce que j'ai pû ;
Par le ſilence encor mon amour s'eſt accrû ;
Son pouvoir affermi ne me laiſſe plus maître,
De le diſſimuler aux yeux qui l'ont fait naître :
Echappé des écueils d'une mer en courroux,
Je ne pûs réſiſter à des périls trop doux.

Je vous vis, je brûlai de la plus vive flamme,
Que puisse un digne objet allumer dans une ame :
Et, sans étonnement, je vis, pour vos appas,
Des mortels empressez de courir au trépas:
Et, loin de condamner leurs transports légitimes,
Je porte envie au sort de ces nobles victimes :
Vous daignez de vos yeux m'accorder le secours :
Je les vois, c'est assez ; je puis vaincre, j'y cours.

ELAIRE.

Arrêtez.

CASTOR.

Ciel !

ELAIRE.

Perdez une funeste envie ;
Seigneur, n'exposez point une si belle vie :
Cessez à ce péril de vous abandonner ;
Vous demandez un prix, qui n'est plus à donner.

CASTOR.

Ah ! Madame !

ELAIRE.

Je vois, que ce coup vous accable ;
Mais, en vous épargnant, je serois plus coupable.
Dois-je exposer vos jours par le trompeur espoir
D'un bonheur qui n'est plus, Seigneur, en mon pouvoir ?
Avant que le destin vous offrit à ma vûe,
D'une secrete ardeur mon ame prévenue....
Oüi, Seigneur, je l'avoue, & c'est vous estimer,
Que ne rien voir en vous, qui m'en doive allarmer.
Lorsque par mon aveu vous sçaurez ce mistére,
Je crains vôtre douleur, & non votre colere ;

Et, bien loin d'écouter des transports furieux;
Votre vertu, Seigneur.....

CASTOR.

Qu'entens-je? justes Dieux!
Aurois-je dû prévoir cette affreuse disgrace?
Madame, désormais que faut-il que je fasse?
Lorsque pour un combat j'ose me préparer,
Choisissez-vous ce tems pour me désesperer?
Mais, sans vous fatiguer d'une plainte importune,
Quel est l'heureux Amant qui fait mon infortune?
Nommez-moi mon Rival; qu'il me donne la mort;
Que par pitié du moins il termine mon sort.
J'irai lui présenter ce cœur qui vous adore,
Prêt à verser un sang, qu'un feu cruel devore.

ELAIRE.

Ne craignez point, Seigneur, qu'il rougisse sa main;
D'un sang.....

CASTOR.

Pour m'immoler, est-il trop inhumain?
Pour joindre à son triomphe une nouvelle joie,
Madame, le cruel veut donc que je le voie;
Et que chargé de fers, à son char destiné,
Je rende, par mes maux, son sort plus fortuné?
Si j'étois moins épris, mon ardeur mépriſée
Seroit à le punir assez autorisée;
Mais, mon amour pour vous, soûmis, respectueux
Suspend les mouvemens d'un trouble impétueux;
Il vous respecte encor dans l'objet de ma haine;
Et, quand je dois frapper, me retient & m'enchaine.

ELAIRE.

Non, je ne craindrai point, que vos transports jaloux
Jusques à ce Rival osent porter vos coups :
Votre vertu, Seigneur, m'en donne l'assurance :
Quoique la jalousie éxerce de puissance,
Votre cœur jusques-là n'oseroit se trahir ;
Ce n'est point.... un Rival... que vous puissiez haïr.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

CASTOR *seul.*

AH ! sur moi les destins épuisent leur colere.
Je ne puis le haïr ! un Rival ! c'est mon frere !
Mon frere ! qu'ai-je dit ? dois-je m'en allarmer ?
Ne suis-je pas coupable, en osant le nommer ?
J'en dois rougir : cessons de lui faire une injure ;
Il n'est point mon Rival ; sa vertu me rassure :
Je sçaurois son secret ; & lors qu'il m'a parlé,
Incapable de feindre, il me l'eût révélé.
De ses transports jaloux mon ame possédée,
Sur un autre que lui doit tourner son idée....
Où le chercher, après ce que je viens d'oüir ?
Ce n'est point.... un Rival... que je puisse haïr !
Ah ! chaque mot m'accable, & mon trouble est extrême.
Malheureux, je ne puis en douter ; c'est lui-même.
Dieux ! dans les sentimens dont je suis combattu,
Vous voyez le péril, soûtenez ma vertu.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CASTOR, IPHITE.

CASTOR.

QUE je ſuis accablé d'une douleur mortelle !
Cher Iphite, il eſt temps de me montrer ton zéle.
En vain dans ce palais je cours de toutes parts :
Il ſemble que mon frere évite mes regards !
Des raiſons, qui m'ont fait ſouhaiter ſa préſence,
Je ne ſçaurois encor te faire confidence.
Va le chercher : dis lui que je l'attends ici ;
D'un ſecret important je veux être éclairci.
Va, ne differe point ; mon amitié t'en preſſe.
(*Iphite ſort.*)

SCENE II.

CASTOR *seul.*

JE sens que chaque instant augmente ma tristesse.
Mon frere.... ó nom trop cher jusqu'ici respecté !
Quel est le coup affreux, que vous m'avez porté ?
Non, je ne me plains point, que votre cœur soupire,
Pour les mêmes attraits dont je ressens l'empire ;
Que de la même ardeur il se laisse enflammer ;
Les traits qui m'ont vaincu pouvoient vous désarmer.
Mais que votre amitié m'en ait fait un mistére,
Frere cruel, voilà ce qui me désespere.
La Princesse que j'aime, insensible à mes feux,
M'interdit aujourd'hui tout espoir d'être heureux.
Cet arrêt n'étoit pas un assez grand supplice ?
Il falloit éprouver encor vôtre injustice !
Rebuté de l'amour, de malheurs accablé,
Vôtre amitié constante, hélas ! m'eût consolé....
Grands Dieux ! cette amitié si saintement jurée,
Et de tout l'univers si longtems révérée,
Se parant des dehors d'une feinte vertu,
Me préparoit le coup dont je suis abbatu !
Mon frere me trahit.... non, je ne le puis croire :
Non, s'il ne m'aime point, il aime au moins sa gloire.
Un si grand changement n'est point l'effet d'un jour...
Hé quoi ! ne sçait-on pas le pouvoir de l'amour ?

Mais, pour le condamner, je dois du moins l'entendre...
Je dois.... Il ne vient point: que je souffre à l'attendre!
Par le secret remord de l'infidélité,
Peut-être en ce moment il se sent arrêté....
Il n'ose à mes regards... mais c'est lui qui s'avance:
Je sens de mon courroux calmer la violence;
Et je le vois encore après ce coup fatal,
Avec les yeux d'un frere, & non pas d'un Rival.

SCENE III.

CASTOR, POLLUX, IPHITE.

CASTOR.

SEIGNEUR.....

POLLUX.

D'où naît mon frere, un trouble qui m'étonne?
Quel titre injurieux vôtre bouche me donne?
Ce nom, toujours suivi de crainte & de respect,
Vos sévéres regards, tout me paroit suspect.

CASTOR.

Hé bien! vous le voulez; il faut vous satisfaire;
Et je me sers encor de ce doux nom de frere.
Mais, ce nom nous prescrit d'inviolables loix:
Comme moi, pussiez-vous en respecter les droits.

POLLUX.

Oſez-vous me frapper par un endroit ſi tendre ?
Quel reproche, cruel, me faites-vous entendre ?

CASTOR.

J'en connois la rigueur, je le fais à regret...
Mais, déja votre cœur ne vous l'a-t-il point fait ?

POLLUX.

Je vois encor le jour. Nôtre amitié trahie,
Ou par vous, ou par moi, m'auroit coûté la vie.
Ciel, qui de mon ardeur connois la pureté,
Ce traitement affreux, l'ai-je donc mérité ?
En troublant de nos cœurs l'heureuſe intelligence ;
De quel crime commis veux-tu tirer vengeance ?
Tes coups les plus à craindre éclatent contre moi ;
Ciel tu forces mon frere à ſoupçonner ma foi.

CASTOR.

Ah ! ce que l'amitié pardonneroit à d'autres,
Mon frere, doit bleſſer des cœurs comme les nôtres :
Et nous ſommes unis par un nœud ſi parfait,
Qu'une faute légere eſt pour nous un forfait :
De cet heureux accord d'une amitié ſi pure,
Vous pouviez me donner une marque plus ſûre.

POLLUX.

Non, vous ne ſçavez pas ce que j'ai fait pour vous.
Mais je dois le cacher, vous en ſeriez jaloux ;
Quiconque ſçait aimer ſans en chercher de gloire,
De tout ce qu'il a fait, doit perdre la mémoire :

Et le secret plaisir de remplir son devoir,
Est le prix le plus doux qu'il en veut recevoir.
Voilà ce que pour vous mon amitié m'inspire.

CASTOR.

Mais, mon frere, tout céde au pouvoir d'Elaïre ;
Vous connoissez mes feux.

POLLUX.

O ciel !

CASTOR.

Ne feignez pas.
Vos yeux, sans l'adorer, ont-ils vû tant d'appas :

POLLUX.

Que me demandez-vous ?

CASTOR.

Ah ! je lis dans votre ame :
Ce silence trahit votre secrete flamme.

POLLUX.

Oüi, je brûle, il est vrai : vous m'avez arraché
Le secret de mes feux, que je vous ai caché :
Il faut vous en montrer toute la violence.

CASTOR.

Ah ! cruel ! & pourquoi dans un profond silence
Ce funeste secret jusqu'ici renfermé . . .

POLLUX.

Pour vous le découvrir, je vous ai trop aimé.

CASTOR.

Qu'entens-je ? juſtes Dieux ! une amitié ſincére
Peut-elle entre deux cœurs pardonner ce miſtére ?

POLLUX.

Ecoutez-moi ; mes feux vous avoient prévenu ;
Cet adorable objet vous étoit inconnu ;
Votre péril encor me cauſoit mille allarmes ;
Lorſqu'errant près des flots, je vis briller ſes charmes.
(Pardonnez cet aveu) ſon aſpect dans mon cœur,
Par un trouble nouveau, ſuſpendit ma douleur.
Que ne peut point l'amour ! j'ai longtems voulu feindre :
Et c'eſt le crime ſeul, dont vous pouvez vous plaindre.
Mon amitié d'abord devoit vous révéler,
Que ce divin objet me forçoit de brûler :
Mais, c'eſt toujours l'effet d'un feu qui vient de naître ;
Quelque juſte qu'il ſoit, de n'oſer point paroître.
Tantôt enfin, honteux d'avoir pû le cacher,
Pour vous le découvrir, je venois vous chercher.
Je vous ai rencontré ; jugez de ma ſurpriſe :
Des mêmes feux que moi j'ai vû votre ame épriſe.
En ſecret déchiré par de funeſtes coups,
Et toutefois, hélas ! ſans me plaindre de vous,
D'un mortel déſeſpoir j'ai reſſenti l'atteinte ;
Mais au fond de mon cœur ma douleur s'eſt contrainte ;
Je l'ai dû.

CASTOR.

Ciel !

POLLUX.

J'ai craint de vous faire ſouffrir
Des maux, dont j'étois prêt moi-même de mourir.

J'en ſçavois la rigueur ; mon amitié fidelle
Tremblоit de vous porter cette atteinte mortelle.

CASTOR.

O mon frere !

POLLUX.

Mais vous, avez-vous pû penſer,
Qu'un Rival tél que moi voulût vous traverſer ?
Je ne vous dirai point, qu'oubliant la Princeſſe,
J'entreprenne au,ourd'hui d'immoler ma tendreſſe.
Mon frere, je ferois des efforts impuiſſans ;
Laiſſez moi revenir du trouble de mes ſens :
En combattant l'amour, on irrite ſa flamme :
Le tems par la raiſon peut le bannir d'une ame :
Laiſſez-m'en le ſecours, mais calmez votre effroi ;
L'amour mé parle en vain, je vous répons de moi.
Vous devenez heureux : quelques maux que j'endure,
Je ne permettrai point que mon cœur en murmure :
Mon devoir plus puiſſant combattra mes deſirs ;
En ſecret, je ſçaurai dévorer mes ſoupirs :
J'ai caché mon ardeur ; la Princeſſe l'ignore ;
Et vous-même aujourd'hui l'ignoreriez encore,
Si d'injuſtes ſoupçons que je ne puis ſouffrir,
Ne m'avoient point forcé de vous la découvrir.

CASTOR.

Mon frere, à ces diſcours, qui doivent me confondre ;
Je connois mon erreur, & ne ſçai que repondre :
C'eſt pour mon cœur troublé le comble des ennuis ;
Je vous ai crû coupable, & c'eſt moi qui le ſuis.

J'ai crû : car je vous dois avouer mon offenſe,
Que la Princeſſe & vous, tous deux d'intelligence,
Eblouiſſant mes yeux par de feintes couleurs,
Oſiez me préparer le plus grand des malheurs.
Loin que de mes tourmens vous vous rendiez complice,
Vous voulez de vos feux me faire un ſacrifice.
Comment puis-je jamais réparer à vos yeux,
De mes ſoupçons jaloux l'éclat injurieux ?
Il en eſt un moyen : c'eſt trop longtems me taire :
Trop long-tems à mon tour je vous fais un miſtére,
Dont moi-même en ces lieux je viens d'être informé.

POLLUX.

Quoi ?

CASTOR.

Vous aimez, mon frere, & vous êtes aimé.

POLLUX.

Gardez votre ſecret ; je ne veux point l'apprendre :
Cruel, que dites vous ? qu'oſez-vous entreprendre ?
Mon cœur trop foiblement eſt-il donc combattu ?
Prétendez-vous encor attaquer ma vertu ?
Eſt-ce peu d'immoler l'ardeur qui me poſſéde ?
Faut-il voir tout le prix des biens que je vous céde ?
Non, je ne le crois point : que deviendroit mon ſort ?
Je ne les pourrois plus céder que par ma mort :
Je le ferois pourtant ; & le jour qui m'éclaire,
Me fut toujours moins cher que le bonheur d'un frere ;
Quoi que puiſſe des Dieux ordonner le courroux,
Je ne dois à jamais être heureux que par vous.
Adieu.

SCENE IV.

CASTOR, IPHITE.

CASTOR.

QUELLE vertu ! la mienne s'en étonne ;
Je ne puis qu'admirer l'exemple qu'il me donne.
Iphite, il eſt aimé ! lorſqu'il peut être heureux,
Il renferme ... que dis-je ? il immole ſes feux !
Et moi je le ſoupçonne. & le croyant coupable ;
D'un reproche outrageant, mon amitié l'accable !
D'une fatale ardeur ne ſuivant que la loi,
Je lui donne des noms, qui ne ſont dûs qu'à moi !
D'un malheureux amour eſclave trop timide,
Je crains de m'élever où ſa vertu me guide !
Loin de ſacrifier cet amour ſans eſpoir,
Ses fers ſont à mon cœur plus chers que mon devoir !
Les briſer, eſt pour moi le comble des diſgraces !
Ah ! que je ſuis encor éloigné de tes traces.
Mon frere, ſi l'amour te contraint de brûler,
Ton cœur plus fort que lui trouve à ſe ſignaler ;
Libre de mes ſoupçons, exemt de ma foibleſſe,
Quand l'amitié le veut, quand la vertu t'en preſſe ;
Quelque ſoit cet amour, tout prêt à l'étouffer,
Tu ne reſſens ſes feux que pour en triompher....

Ah ! je rougis enfin : par un effort insigne,
D'un frere tel que toi je dois me rendre digne.
Malgré tous les transports d'une noble chaleur,
Je n'ai pû dans la guerre égaler ta valeur ;
Je prétends aujourd'hui, jaloux de la victoire,
De l'amitié du moins te disputer la gloire.
Iphite, ...

IPHITE.

Seigneur.....

CASTOR.

Ciel ! ô mortel désespoir !
Mon cœur frémit encor des loix de mon devoir.
C'en est trop, de l'amour je connois l'imposture :
C'est un penchant fatal que donne la nature :
Dès l'enfance un Héros devroit s'accoûtumer,
A se former un cœur incapable d'aimer.
Iphite, ton secours m'est ici nécessaire ;
Seconde mon dessein ; va, cours trouver mon frere....
Hélas ! c'est mon Rival ! mais tu vois sa vertu.
En vain par son amour son cœur est combattu ;
Il condamne sa flamme à ne jamais paroître ;
Et pour me rendre heureux, il refuse de l'être !

IPHITE.

Je sçavois votre amour ; je connoissois le sien ;
J'ai crû devoir me taire, & n'en redouter rien.
Mes yeux vous ont vû naître ; & de vos grands courages
J'ai reçu chaque jour de nouveaux témoignages ;

Je me fiois à vous : c'eſt bleſſer vos pareils,
Que d'avoir avec eux recours à des conſeils.
J'ai prévû que Pollux, connoiſſant votre flamme,
Immoleroit l'eſpoir qui ſéduiſoit ſon ame.

CASTOR.

Qui moi ! par cet effort de généroſité,
Sans mourir de douleur, je ſerois ſurmonté ?
Iphite, ne crois pas que jamais j'y conſente.

IPHITE.

Je vois avec tranſport cette union conſtante.
L'amour même, l'amour ſource des plus grands maux,
Qui, pour entretenir les haines des Rivaux,
Sur les droits les plus ſaints emportant la balance,
Sous le nom de vertu conſacre la vangeance,
A ſur vos cœurs, ſans fruit, tenté tous ſes efforts ;
Je vois que vos liens en deviennent plus forts :
Et ſi la jalouſie a ſur vous quelque empire ;
Le dangereux amour n'eſt point ce qui l'inſpire ;
Dans le premier combat qui s'éleve entre vous,
De la ſeule vertu vous vous montrez jaloux.

CASTOR.

Vois mon frere ; dis lui que je me fais juſtice,
Que ce n'eſt plus pour moi que j'entre dans la lice :
Des périls que je cours je lui céde les fruits....

IPHITE.

Que dites-vous, Seigneur ? quel eſpoir vous ſéduit ?
Avez-vous oublié, que des loix établies,
Pour regner dans ces lieux, doivent être remplies ;

Que le ſeul qui combat, y peut devenir Roi ?

CASTOR.

On peut en ſa faveur révoquer cette loi.
Quoi qu'il en ſoit, qu'il regne... hélas ! ſi je ſoupire ;
Ce n'eſt point du regret de céder un Empire.
Un bien plus cher.... grands Dieux ! dois-je encor y penſer ?
Ce fatal ſouvenir ne peut-il s'effacer ?
Dis à mon frere.....

IPHITE.

Hé bien ? que dois-je enfin lui dire ?

CASTOR.

Qu'il obtienne le trône.... & la main d'Elaïre.

IPHITE.

Seigneur, vous conſentez ?...

CASTOR.

Précipite tes pas ;
Epargne ma foibleſſe, Iphite : n'attend pas,
Qu'à mon idée encor un retour de tendreſſe
Rappelle malgré moi les traits de la Princeſſe :
Crain d'un cœur amoureux un lâche repentir.
Je fais ce que je dois ; hâte-toi de partir.

(*Iphite ſort.*)

SCENE V.

SCENE V.

CASTOR seul.

PAr divers sentimens trop longtems partagée ;
Enfin par cet effort mon ame est soulagée ;
Je respire : un grand cœur n'a de bonheur parfait ;
Que lorsque son devoir peut être satisfait.
J'en ai rempli les loix, ô Pollux ! ô mon frere !
Ne crain plus qu'à tes feux mon amour soit contraire ;
Mais, si de cet amour tu prens quelque pitié,
Redouble en ma faveur ta constante amitié :
Que de ce doux espoir, qu'aujourd'hui je t'immole ;
En m'aimant encor plus, mon frere me console.
Et vous, funestes bords, je ne veux plus vous voir :
Si, malgré mon amour, j'ai suivi mon devoir ;
Cet amour reste encor ; il est toujours à craindre :
Il peut se rallumer, lorsque je crois l'éteindre :
J'y pourrois succomber ; fuyons, épargnons-nous
Les apprêts d'un Hymen, dont je serois jaloux... ;
Que dis-je ? moi, jaloux du bonheur de mon frere ?
Malheureux, je détruis ce que je viens de faire.
Demeurons : je lui dois cet effort généreux,
De le voir avec joie au comble de ses vœux... ;
Mais n'est-ce point l'effet de l'amour qui m'abuse,
Et qui, pour m'arrêter, cherche encore une excuse ?

Ah! fuyons : mais avant que de quitter ces lieux,
Voyons d'un fier Rival, Pollux victorieux.
Des soins que prend Iphite, allons hâter l'issuë :
Idas, dans ce Palais peut s'offrir à ma vûe :
Sortons : à mes transports abandonnant mon cœur,
Je n'écouterois plus alors que ma fureur.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

POLLUX, IPHITE.

POLLUX.

JE ne t'écoute plus : retourne, cher Iphite:
Mon frere par ta bouche en vain m'en sollicite.
Ose-t'il donc penser, qu'aux dépens de ses vœux ;
Je pourrai me resoudre à devenir heureux ?
Non, non ; dans ces débats, que l'amitié fait naître ;
Qui veut être vainqueur ne le doit jamais être :
Et plus il me fait voir de générosité ;
Moins il doit obtenir ce qu'il a souhaité.
Par mes propres tourmens, je conçois sa tristesse ;
Je sçai quels sont les feux, qu'inspirent la Princesse.
Qui pour elle une fois s'abandonne à l'amour,
Ne perd point tant d'attraits, sans renoncer au jour.
Il faut qu'à l'un de nous il en coûte la vie :
Mon frere, je consens qu'elle me soit ravie :
Mais, hélas ! tu devois, en me laissant mourir,
M'épargner les douleurs que tu m'as fait souffrir.

IPHITE.

Quoi ! Seigneur ! ....

POLLUX.

Le ſecret, qu'il eſt venu m'apprendre,
Eſt le coup le plus rude, où je pouvois m'attendre :
Par ce coup imprévû mon devoir étonné,
Et toute ma vertu m'ont preſque abandonné.
Brulé des plus beaux feux, j'apprens que j'ai ſçu plaire.
Je l'apprens d'un Rival, ce Rival eſt mon frere !
Fut-il jamais un ſort plus digne de pitié ?
Si j'écoute l'amour, j'immole l'amitié.
Mais, Dieux ! quelle amitié ? nos deux noms dans la Grece
Ne ſont preſque connus que par cette tendreſſe.
Non, quels que ſoient les maux que j'oſe m'apprêter,
Encor plus que l'amour, je la dois écouter.
Que l'intérêt du ſang l'emporte ſur ma flâme :
Objet, dont les regards ont aſſervi mon ame,
Je vous perds : c'eſt pour moi le plus affreux tourment :
Mais enfin, je ſuis frere avant que d'être Amant.
Tout céde aux droits ſacrés de cette loi ſuprême,
Que le cœur des humains porte empreinte en lui-même ;
Qui, lorſque de nos jours s'allume le flambeau,
Etant née avec nous, doit nous ſuivre au tombeau.

IPHITE.

Quelque ſoit cet amour, Seigneur, qui vous poſſéde ;
Je ne craindrai jamais que votre vertu céde.
Votre tendre amitié, qu'on ne peut trop louer,
N'a rien fait, que vos cœurs doivent déſavouer.

Mais il eſt d'autres ſoins, où vous devez vous rendre;
Et vous avez enfin votre gloire à défendre.

POLLUX.

Notre gloire!

IPHITE.

Oüi, Seigneur: en ce fatal inſtant;
Avez-vous oublié qu'un Rival vous attend?
Que ſçai-je? en ce moment on aura pû lui dire,
Que c'eſt vous qui devez lui diſputer l'empire:
Et vos retardemens vont encor redoubler.
Son orgueil, qui croira vous avoir fait trembler....

POLLUX.

Hé bien, Iphite, allons: prévenons cet outrage:
Qu'au lieu de ſoupçonner, il craigne mon courage.
A m'armer contre lui, tout ſemble m'engager:
Du ſoin de le punir, je dois ſeul me charger.
Aux caprices du ſort ſans expoſer mon frere,
Je combattrai l'orgueil d'un Rival téméraire:
Mais ſi j'en ſuis vainqueur, je ſçaurai faire voir,
Tout ce que dans une ame inſpire le devoir....
La Princeſſe paroît... Je tremble, cher Iphite:
Mon amour ſe rallume, & ma douleur s'irrite.
En vain je voudrois fuir: laiſſe-moi dans ce lieu;
Peut-être, hélas! lui dire un éternel adieu.
Que le peuple par toi, ſçache mon entrepriſe.
Tu ſçais que pour combattre il faut qu'il m'autoriſe:
Si j'obtiens ſon aveu, cours avertir Idas,
Qu'il me verra bientôt arriver ſur tes pas.

SCENE II.

POLLUX, ELAIRE.

ELAIRE.

QUoi, Seigneur, quel deſſein, & que viens-je d'entendre ?
Eſt-ce pour un combat qu'Idas doit vous attendre ?

POLLUX.

Oüi, Madame ; & vos veux vont être ſatisfaits :
Je ſçai qu'avec horreur vous voyez ſes forfaits.
Et, par un noble effort prévenant ſon audace,
Il faut vous affranchir du joug qui vous menace.

ELAIRE.

Ah, d'un mortel effroi mon cœur ſe ſent troublé !
Je frémis : trop de ſang en ces lieux a coulé,
Si c'eſt pour m'affranchir d'un affreux Hymenée,
Moi-même je ſçaurai regler ma deſtinée.
Oüi, Seigneur, de ma vie en rompant les liens,
Sans cauſer vos malheurs, je finirai les miens.

POLLUX.

Vous, Madame ? grands Dieux ! quel eſt donc ce langage ?
Par les flots en fureur pouſſé ſur ce rivage,
Après que par vos ſoins j'ai vû ſauver mes jours,
A mon tour, je pourrois vous laiſſer ſans ſecours ?

Pour mon frere tantôt allarmée, attendrie,
Vous m'avez ordonné de défendre sa vie;
Je cours, seul du combat éprouvant le danger,
Aux yeux de vos sujets, périr ou vous vanger.
Les loix de l'amitié, de la reconnoissance,
Ma gloire, vos douleurs, tout presse ma vangeance.
S'il faut que j'y succombe, il me sera trop doux
De perdre, en vous servant, ce que je tiens de vous.

ELAIRE.

Non, je n'y consens pas : j'ai craint pour votre frere;
Seigneur, j'ai craint le sort d'une tête si chere :
Mon estime pour lui, seule a pû me troubler;
Et d'autres sentimens pour vous me font trembler.

POLLUX.

Justes Dieux!

ELAIRE.

Qu'ai-je dit? ... par quelle violence;
Ma bouche si longtems condamnée au silence,
A-t'elle pû trahir? ... Non, laissez-moi, Seigneur,
Ne montrer à vos yeux que ma seule frayeur.
Si je crains les périls, où ce jour vous expose,
Dans vos seules vertus découvrez-en la cause;
Et ne me livrez point au funeste embarras;
De vous dire un secret, qui ne vous touche pas.

POLLUX.

Quel trouble, quel désordre éprouvai-je moi-même?
J'ai crû pouvoir me vaincre en ce péril extréme :
Vain espoir! en fuyant je l'aurois surmonté;
Au plaisir de vous voir je n'ai point résisté :

Je vais être puni d'un desir téméraire.
En ce dernier moment, pardonne moi, mon frere:
Incertain du succès, que m'apprête le sort,
Peut-être en un combat, prêt à trouver la mort,
Ne sois point offensé, si j'ose me défendre
D'un reproche, où jamais je n'aurois dû m'attendre.
Madame, avez vous crû, que mon cœur révolté,
Ait pû contre vos yeux garder sa liberté?
Que de tant de Héros asservis à vos charmes,
Seul, pour y résister, il ait trouvé des armes?
Non, jamais aucun d'eux, de plus de feux brulé,
N'éprouva les tourmens, dont je suis accablé.
Ils étoient trop heureux! flattés de l'espérance,
D'avoir sur leurs Rivaux un jour la préférence,
Ils pouvoient les combattre; il leur étoit permis,
Sans être criminels, d'être leurs ennemis.
Que je suis poursuivi par un destin contraire!
Je ne puis être à vous, & conserver mon frere.
De l'exemple d'Idas j'ai conçu trop d'horreur,
Et mon cœur ne craint point d'imiter sa fureur.
Mais il est effrayé de la moindre foiblesse;
Et du crime qu'il fuit, l'ombre même le blesse.
Mon frere est mon Rival, & je dois prévenir
Tout sentiment jaloux, qui peut nous désunir...:
Mais, que dis-je? déja ne suis-je pas coupable?
De vos regards sur moi le charme inévitable
M'arrache mon secret, & me fait oublier,
Qu'un cœur à son devoir doit tout sacrifier.

ELAIRE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

POLLUX.

Au nom des Dieux, Madame,
D'un injuſte ſoupçon n'accablez plus mon ame :
Mais, quels que ſoient mes feux, ſi je pouvois prévoir,
Qu'ils me fiſſent un jour violer mon devoir ;
Confus, déſeſpéré de perdre votre eſtime,
Madame, en ce moment j'en préviendrois le crime.
J'abhorrerois la vie, & par de juſtes coups,
Je percerois ce cœur trop indigne de vous.

ELAIRE.

Ah ! Seigneur, ce diſcours, loin de me faire outrage,
Me force d'admirer encor votre courage ;
Et par ces ſentimens ſi grands, ſi généreux,
Je puis en vous aimant, juſtifier mes feux.
Je ne le céle plus : oüi, Seigneur, je vous aime ;
Et vous devez ma flâme à cette vertu même,
Qui devenant cruelle, pour vous & pour moi,
D'éviter mes regards vous impoſe la loi.
Fuyez, éloignez vous de cette iſle cruelle ;
J'y conſens : dans ſon ſein la Grece vous rappelle.
Vous êtes ſon eſpoir ; allez porter vos pas,
Où l'innocence encore implore votre bras.
Votre péril ici me trouble, m'épouvante ;
Fuyez, n'expoſez point aux yeux de votre Amante,
Une vie, où les Dieux ont attaché mes jours.

POLLUX.

Madame, ſur les miens n'en reglez point le cours...

SCENE III.

POLLUX, ELAIRE, IPHITE.

IPHITE.

SEIGNEUR.....

POLLUX.

Iphite, ô ciel! d'où peut naître ton trouble?
Tu gémis, & je vois que ta douleur redouble!
Parle, que fait mon frere?

IPHITE.

Il vous cédoit, Seigneur;
Un combat, qui pouvoit faire votre bonheur,
Mais, Idas l'a trouvé....

POLLUX.

Dieux! je frémis, je tremble!

IPHITE.

Transportez, furieux, ils sont sortis ensemble;
Et moi, triste témoin du plus grand des malheurs...

POLLUX.

Ah! pour m'en informer, il suffit de tes pleurs!
Mon frere a succombé! Jupiter! ô mon pere,

Que je dois reconnoître au malheur de mon frere,
L'avois-tu donc rendu digne de tes autels,
Pour enlever sitôt l'exemple des mortels?
Idas l'a fait périr, courons à la vangeance.

(*Il sort.*)

ELAIRE.

Prince, arrêtez?....

SCENE IV.

ELAIRE, IPHITE.

ELAIRE.

IL fuit, inutile espérance!
Iphite, de son frere apprenez-moi le sort.

IPHITE.

Je dois suivre Pollux, & calmer son transport;
Madame, pardonnez au devoir qui m'appelle.

SCENE V.

ELAIRE, ERICE.

ELAIRE.

SON frere eſt mort ! je céde à ma frayeur mortelle.

ERICE.

J'ai vû ſon triſte ſort, Madame : des ſoldats
Juſques dans ce Palais le portoient ſur leurs bras ;
Je les ai rencontrés, interdite, allarmée :
De ſon malheureux ſort je me ſuis informée.
J'apprens, que ſon épée, en un combat fatal,
Au moment qu'il alloit immoler ſon Rival,
Rompue entre ſes mains a trahi ſon courage,
Et qu'Idas a ſaiſi cet indigne avantage.
Je vois ſon ſang qui coule, & vos ſujets zélés,
Pour le rendre à la vie, en foule raſſemblés.
Iphite le rencontre en ce péril extrême ;
Il s'écrie, il l'embraſſe, & veut mourir lui-même ;
Mais le Prince l'arrête, & d'une foible voix,
Prens pitié de l'état, Iphite, où tu me vois ;
De mon malheur, dit-il, cours avertir mon frere ;
Puiſqu'il faut que du jour je perde la lumiere,
Je reſſentirai moins la rigueur du trépas,
S'il m'eſt permis enfin d'expirer dans ſes bras ;

ELAIRE.

Prince infortuné !

ERICE.

Tu connois ma tendreſſe ;
hite, ajoute-t'il, informe la Princeſſe,
ue je n'ai contre Idas fait un dernier effort,
u'afin de la laiſſer maîtreſſe de ſon ſort.
oſois trop préſumer : les Dieux ſeuls, ou mon frere ;
voient droit de prétendre au bonheur de lui plaire.
ais, puiſqu'en fin le ciel a trompé ma valeur,
ans ce Héros cheri, je lui laiſſe un vangeur.
u'elle daigne l'aimer, qu'enfin elle répare,
out ce qu'il va ſouffrir du ſort qui nous ſépare. . . .
ces mots, il expire ; & les larmes aux yeux,
hite, pour vous voir, eſt entré dans ces lieux.
ous ſçavez tout le reſte.

ELAIRE.

Ah ! quelles ſont mes craintes !
llux s'en tiendra-t'il à d'inutiles plaintes ?
n frere va mourir ! ardent à le vanger,
ans les mêmes périls, Pollux va s'engager !
n Oracle, il eſt vrai, fit autrefois entendre,
u'à l'immortalité l'un d'eux devoit prétendre ;
ais enfin, un Oracle eſt toujours incertain ;
dois de ce Héros craindre encor le deſtin.
ourons le ſecourir.... Je tremble, je friſſonne ;
ête à ſuivre ſes pas ma force m'abandonne !
ntens du bruit,

SCENE VI.

ELAIRE, IPHITE.

ELAIRE.

IPHITE, enfin je vous revoi ;
Venez-vous redoubler, ou finir mon effroi ?

IPHITE.

Idas, en expirant, a fini nos allarmes ;
Et Pollux ne doit plus faire couler vos larmes ;
En sortant du Palais, d'un pas précipité,
Par l'aspect de son frere, encor plus irrité ;
Ce Prince à la fureur livre son ame entiere ;
Les yeux étincelans, au loin dans la carriere ;
De ce frere si cher, il voit le meurtrier,
Qui le fer à la main, l'ose encor défier.
Il y vole, il le joint, il l'attaque, il le presse ;
Après quelques efforts il l'atteint & le blesse.
Mais, lorsque d'un Rival il apperçoit le sang ;
Qui sort à gros bouillons, & coule de son flanc ;
Aussi-tôt il s'arrête, & sa vertu parfaite
Veut de son ennemi respecter la défaite ;
Mais il découvre encor (objet rempli d'horreur ;
Qui rappellant sa perte, irrite sa fureur !)
Entre les mains d'Idas une fatale épée,
D'un sang trop précieux indignement trempée ;

Ah ! ne préſume pas éviter mon courroux,
Meurs ; mon frere, dit-il, t'immole par mes coups.
A l'inſtant il lui porte une atteinte mortelle ;
Le Tiran en frémit, il pâlit, il chancelle,
Il tombe : avec ſon ſang ſon ame qui s'enfuit,
S'abîme, en gémiſſant, dans l'éternelle nuit.

ELAIRE.

Dieux tout-puiſſans, enfin vous puniſſez le crime :
Mais, ne verrai-je point ce vainqueur magnanime ?

ERICE.

Vous le voyez : hélas ! de douleurs accablé !

SCENE VII.

ELAIRE, POLLUX, ARASTE.

POLLUX.

AH ! ne m'arrêtez point : mon malheur eſt comblé ;
Laiſſez-moi voir mon frere : hélas il perd la vie !
Sa mort de mon trépas ne peut être ſuivie.
J'ai vû ſon ſang couler : ſon malheureux deſtin
Du mien, en ce moment, m'a rendu trop certain ;
D'un Oracle confus je perce le myſtére :
Je ne ſçaurois périr ; Jupiter eſt mon pere :
Oracle trop cruel ! & toi, Dieu redouté,
Pourquoi me condamner à l'immortalité ?

ELAIRE.

Ah ! Seigneur ! modérez vos douleurs.

POLLUX.

Ah ! Madame ;
Un juſte déſeſpoir s'empare de mon ame.
Jugez de la douleur que mon cœur doit ſouffrir,
Je puis vous poſſéder, & je voudrois mourir.

ELAIRE.

Je ſens tous vos tourmens, Seigneur ; je les partage.

POLLUX.

Hélas ! de votre amour un ſi précieux gage ;
Peut ſeul donner du calme à mon cœur éperdu :
Mais enfin vous ſçavez tout ce que j'ai perdu :
Vous connoiſſiez mon frere ; en ce moment terrible ;
Pardonnez les tranſports d'une ame trop ſenſible.
A ce frere ſi cher allons donner des pleurs :
C'eſt tout ce que je puis en de ſi grands malheurs.

FIN.

LES HÉRACLIDES, TRAGÉDIE.

PERSONAGES.

DEMOPHOON, *Roi d'Athènes, fils de Théſée.*

LAODICE, *Fille de Démophoon.*

MACARIE, *Fille d'Hercule, ſous le nom d'Aſtérie.*

HYLUS, *Fils d'Hercule.*

IOLAUS, *ami d'Hercule, Gouverneur d'Hylus.*

ALCIME, *Miniſtre de Démophoon.*

EURITE, *Capitaine de la Garde.*

CLEONE, *Confidente d'Aſtérie.*

DIRICE, *Confidente de Laodice.*

La Scene eſt à Athènes dans le Palais de Démophoon.

LES HÉRACLIDES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HYLUS, IOLAUS.

IOLAUS.

APRÈS tant de périls, enfin le ciel propice
Semble à votre vertu rendre plus de justice.
Athènes vous présente un azile sacré,
Où l'Auteur de vos jours, Hercule est adoré;
Instruit par quels travaux il mérita des temples,
Vous n'aurez plus, Seigneur, qu'à suivre ses exemples.

Je vois Démophoon prêt à combler vos vœux :
Du ſceptre de Théſée héritier généreux,
Il plaint de tant de maux votre vie agitée,
Et va s'unir à vous pour combattre Euriſthée ;
Suivi de ſes ſoldats, les armes à la main,
Vous pouvez dans Argos vous ouvrir un chemin ;
Et d'un uſurpateur puniſſant l'inſolence,
Ramener vos ſujets ſous votre obéiſſance.

HYLUS.

Heureux, ſi je pouvois réparer vos malheurs !
Que le ſoin de mes jours vous a couté de pleurs !
Seigneur !

IOLAUS.

J'ai tout perdu : Meſſène ſaccagée
A vû ſous ſes remparts ma famille égorgée :
Mais, grace aux immortels qui vous ont conſervé,
A punir les forfaits vous êtes réſervé.
En vous le ſang du Dieu, qui lance le tonnerre,
Doit être encor l'effroi des monſtres de la terre.
Quand par un don fatal Hercule conſumé
Eut laiſſé ſans vangeur l'univers allarmé ;
Un ſuperbe tiran ranima ſa furie,
Et voulut au berceau vous arracher la vie.
Combien ſes noirs projets m'ont fait trembler pour vous !
Par mes ſoins vigilans j'en ai paré les coups.
Qu'il redoute à ſon tour le ſort le plus funeſte :
Hercule vit encor, puiſque ſon fils nous reſte.

Juſqu'au dernier ſoupir, je garderai la foi,
Qu'au pied de ſon bucher il exigea de moi :
Cher ami, me dit-il, je connois votre zéle ;
Je vais abandonner ma dépouille mortelle ;
Je meurs : de mes malheurs le plus grand aujourd'hui,
Eſt de voir mes enfans ſans ſecours, ſans appui ;
Déjanire a pris ſoin du deſtin de ma fille ;
Je vous remets Hylus, l'eſpoir de ma famille.
Pour le porter au Trône, implorez tous ces Rois,
Par mes heureux ſecours affermis tant de fois.
Que lui-même bientôt ſignale ſon courage ;
Les exploits dans mon fils doivent prévenir l'âge ;
Qu'il ſçache mes travaux ; mais qu'il ne ſuive pas
Le penchant dangereux qui cauſe mon trépas.
Puiſſe-t'il à l'amour n'être jamais ſenſible :
C'eſt ſouvent des Héros l'écueil le plus terrible.

HYLUS.

Hélas !

IOLAUS.

A ce diſcours, qui vous fait ſoupirer ?
Ce trouble me ſurprend ! que dois-je en augurer ?

HYLUS.

Non, les périls, Seigneur, n'ont rien qui m'intimide :
Vous conduiſez mes pas, & je ſuis fils d'Alcide.
Au nom de ce Héros, je me ſens tranſporter ;
Mais dans ſes ſeuls exploits je devrois l'imiter ;
Parmi tant de vertus utiles à la Grece,
Vous m'avez fait ſouvent déplorer ſa foibleſſe ;

En vain je rappellois sa gloire, ses hauts faits,
Cette ardeur si constante à punir les forfaits ;
A travers tout l'éclat d'une si belle vie,
Je gémissois de voir à la Cour de Lydie,
Ce Héros avilir ces invincibles mains,
Que le ciel destinoit à vanger les humains.
Vous formiez ma jeunesse & cherchiez à m'apprendre
Les écueils dont lui-même auroit dû se défendre.
Ah ! puisque vous vouliez m'arracher à l'amour,
Deviez-vous arrêter mes pas dans cette Cour ?

IOLAUS.

Quoi ? Prince, vous aimez !

HYLUS.

Je ne dois plus le taire ;
Oui, j'éprouve, Seigneur, les malheurs de mon pere.
Deux tyrans tant de fois à sa perte animez,
Euristhée & l'Amour contre moi sont armez.

IOLAUS.

Ciel !

HYLUS.

Quand je vins ici, l'aimable Laodice
De l'aveugle fortune accusa l'injustice.
Le Roi quoique troublé de mon cruel destin,
Dans ses projets encor paroissoit incertain :
Sa fille en ma faveur lui fit prendre les armes :
Hélas ! quand j'aurois pû résister à ses charmes ;
Sa vertu, digne attrait pour un cœur généreux,
Par la reconnoissance eut fait naître mes feux.

IOLAUS.

Une crainte ſecrete avoit troublé mon ame :
Mais puiſque Laodice allume votre flâme,
Aimez ; j'attens de vous que l'ardeur de l'Amant
Anime du Héros le noble empreſſement.
J'appréhendois, Seigneur, que votre ame attendrie,
Oubliant ſon devoir n'adorât Aſtérie :
Vous ſçavez qu'en ſecret élevée en ces lieux,
Cette jeune Princeſſe ignore ſes ayeux ;
Le Roi, qui de ſes jours fut le dépoſitaire,
Juſqu'à préſent aux Grecs en a fait un miſtere :
Mais il l'aime, & j'ai craint qu'un penchant trop fatal,
De votre protecteur ne vous fit un Rival.

HYLUS.

Moi ! trahir mon devoir ! m'en croyez-vous capable ?
Hylus eſt malheureux ; mais il n'eſt point coupable.
Je gémis qu'Aſterie ait reſſenti pour moi,
Les tranſports d'un amour qu'elle devoit au Roi.
Lorſque j'en fus inſtruit, dans ma ſurpriſe extrême,
Hélas ! j'aurois voulu le cacher à moi-même :
Que nul autre que vous ne puiſſe être informé
D'un ſecret qu'avec ſoin j'ai toujours renfermé.
De ſes feux mépriſez ménageant la vangeance,
Dût elle auprès du Roi m'ôter toute eſpérance,
Je ſçaurai m'impoſer un ſilence éternel:
S'il m'échappoit un mot, je ſerois criminel.

IOLAUS.

Ainſi que vous, Seigneur, je ſçaurai me contraindre ;
Mais de Démophoon nous n'avons rien à craindre,

Par d'injuſtes conſeils vainement combattu,
Il n'écoute pour vous que ſa ſeule vertu.

HYLUS.

Puiſſe-t'il, dès ce jour, ſenſible à ma priere,
Ouvrir à mon courage une noble carriere.
Je viens dans ce Palais par de nouveaux efforts,
Le preſſer de répondre à mes ardents tranſports.....
Mais on ouvre.

SCENE II.

HYLUS, IOLAUS, ALCIME.

HYLUS.

LE Roi daignera-t-il m'entendre ?

ALCIME.

Seigneur, dans le conſeil le Roi vient de ſe rendre ;
Iolaüs ſans vous y doit être introduit :
Un ſujet important....

HYLUS.

Ne puis-je en être inſtruit ?
Alcime, ſçavez-vous ?....

ALCIME.

Cette grande journée,
Prince, va décider de votre deſtinée.

N'en doutez point ; on voit du haut de nos remparts,
Les Argiens armés venir de toutes parts ;
Leurs dards brillent au loin ; leurs drapeaux se déployent ;
L'air retentit déja des cris qu'ils nous envoyent ;
De poussiere autour d'eux un nuage excité
Cache leur nombre encor dans son obscurité :
Mais d'un péril prochain trop assuré présage,
Ce nuage avancé nous annonce l'orage :
Toutefois le tiran malgré tous ses aprêts,
Députe un de ses chefs & propose la paix.

IOLAUS.

Et dit-on à quel prix ?

HYLUS.

Demande-t'il ma vie ;
Que ses cruels desseins ont toujours poursuivie ?

ALCIME.

Il est trop vrai, Seigneur : il l'ose demander :
Et même, si le Roi l'a lui veut accorder ;
L'Hymen suivant de près un si grand sacrifice,
Va dans les murs d'Argos couronner Laodice.

HYLUS.

Laodice ? parlez ; arbitre de mon sort,
Un Roi si vertueux consent-il à ma mort ?
Quelque soit mon malheur, j'attens qu'on me l'annonce ;
Cher Alcime.

ALCIME.

Le Roi n'a point fait de réponse.

Il mande Iolaüs ; Seigneur, c'eſt devant lui,
Qu'il va ſur ce projet s'expliquer aujourd'hui.

HYLUS à Iolaüs.

Allez, Seigneur, allez où le Roi vous appelle :
J'attendrai mon arrêt.

SCENE III.

HYLUS ſeul.

FORTUNE trop cruelle,
N'as-tu pas épuiſé ta haine & ton courroux,
Et peux-tu me porter encor de nouveaux coups ?
Fils du plus grand Héros que le ciel ait fait naître,
Qu'au nombre de ſes Dieux il daigne reconnoître ;
Des horreurs de la mort longtems enveloppé,
Au fer des aſſaſſins par la fuite échappé,
Suivi d'un ſeul ami, qui pour moi s'intéreſſe,
Je demande un azile aux Princes de la Grece ;
Enfin dans cette Cour j'ai crû l'avoir trouvé,
A des deſtins plus doux je ſemblois réſervé ;
Démophoon s'armoit pour punir l'injuſtice ;
J'attendois ſes ſecours ; je voyois Laodice :
Mais c'eſt peu qu'un cruel ait uſurpé mon rang ;
Il me pourſuit toujours alteré de mon ſang ;
Et, pour prix de ma mort, offrant mon Diadême ;
Il prétend aujourd'hui m'enlever ce que j'aime.

Hélas ? quand mon rival s'offre à la couronner ;
Les Dieux ne m'ont laiſſé qu'un cœur à lui donner.
Ah ? du moins, ſi mes feux avoient eu ſon ſuffrage,
L'eſpoir de l'obtenir ſoutiendroit mon courage ;
Et dans un jeune cœur l'amour plus d'une fois
Fut la ſource & l'objet des plus fameux exploits.
Il faut la voir, il faut lui découvrir ma flamme,
Et ſçavoir, s'il ſe peut, les ſecrets de ſon ame....
C'eſt elle qui paroît.

SCENE IV.

HYLUS, LAODICE.

LAODICE.

Etes-vous informé,
Seigneur, d'un bruit confus dans Athènes ſemé ?
On dit que d'un tiran l'implacable furie
Juſques dans nos ramparts menace votre vie ;
Que par un de ſes chefs il la fait demander ;
Qu'enfin dans le conſeil on en va décider.

HYLUS.

Oui, Madame, je ſçai quelle fureur l'anime :
Je ſçai que le cruel demande ſa victime ;
Mais ſoit qu'il faille attendre ou ma vie ou ma mort ;
Ce n'eſt point le conſeil qui réglera mon ſort.

LAODICE.

Quoi ! Seigneur....

HYLUS.

C'eſt de vous, que je le vais entendre ;
Madame : cet arrêt, c'eſt à vous de le rendre ;
Sans ſceptre, ſans états, banni, perſécuté,
Je vais vous faire voir trop de témérité ;
Mais enfin pardonnez au ſang qui me fit naître :
On ſe croit toujours Roi quand on a droit de l'être.
Plein de ces ſentimens j'arrivai dans ces lieux ;
Madame, juſqu'à vous j'oſai lever les yeux.
C'eſt vous en dire aſſez : le cœur le plus ſauvage
Peut-il à tant d'attraits refuſer ſon hommage ?
Je fis un ſeul effort, hélas ! trop rigoureux ;
Je formai le deſſein de vous cacher mes feux,
D'attendre, en adorant vos vertus & vos charmes,
Que le ciel adouci favoriſât mes armes,
Que ce bras, ſignalé par les plus nobles coups,
M'eut aux yeux des mortels rendu digne de vous.
Mais enfin je me vois dans un péril funeſte :
Peut-être que ce jour eſt le ſeul qui me reſte.
Souffrez que je ſaiſiſſe un précieux inſtant :
S'il faut périr après, je périrai content.....
Que vois-je ? cet aveu vous trouble, vous offenſe !
Vous me cachez vos yeux ; vous gardez le ſilence,
Un mot, un ſeul regard ne peut m'être accordé ?
Madame, c'en eſt fait : mon ſort eſt decidé.

LAODICE.

Seigneur, de cet aveu je dois être étonnée.
Prêt à vous éclaircir de votre deſtinée
Dans un jour de combat (car je ne puis douter
Que mon pere pour vous ne veuille le tenter :
Tout autre ſentiment lui feroit un outrage.)
Ces ſoins occupent-ils votre noble courage ?
Je ne m'attendois pas qu'un amoureux tranſport
D'un Héros tel que vous dût ſeul regler le ſort.
J'ai crû qu'impatient de chercher la victoire,
Votre cœur en ce jour n'aſpiroit qu'à la gloire ;
Et que l'éclat du Trône, où regnoient vos ayeux,
Etoit l'unique objet qui pût frapper vos yeux.

HYLUS.

Mon ame de ces ſoins fut longtems prévenue :
Madame, alors mes yeux ne vous avoient point vue.
Formé du ſang des Dieux, né pour donner des loix :
J'aſpirai dès l'enfance à la grandeur des Rois :
Ce deſir, dans mon ſein s'augmentant avec l'âge,
M'offrit toujours du Trône une flatteuſe image.
Je ne concevois pas qu'il fût un ſort plus doux ;
J'ignorois le bonheur de ſoupirer pour vous.
Si de l'ambition j'éprouve encor l'empire ;
Si je forme des vœux ; l'amour me les inſpire.
Que ne vous puis-je offrir, pour fixer votre choix,
D'Alcide triomphant la gloire & les exploits !
Contre moi la fortune éxerce ſon caprice ;
J'ai cru que votre cœur n'en ſeroit point complice.

Un tiran veut ma vie : Ah ! pour la voir finir,
Madame, c'eſt aſſez qu'il vous puiſſe obtenir.

LAODICE.

Attachée aux devoirs du rang où je ſuis née ;
Je dois, ſans murmurer, ſuivre ma deſtinée :
Je ſuis ſoumiſe au Roi ; mais il vous eſt connu :
Depuis près de ſix mois, vous l'avez toujours vû
Par des ſoins prévenans conſoler vos diſgraces,
D'Euriſthée en fureur mépriſer les menaces.
J'en ſuis sûre ; en ſon camp l'Ambaſſadeur confus,
Va porter au tiran la honte d'un refus.
Furieux, il voudra qu'un combat en décide ;
Nos chefs avec ardeur ſuivront le fils d'Alcide.
Allez, Seigneur, allez : trop long-tems incertain ;
Faites entre vous deux déclarer le deſtin.

HYLUS.

Ah ? Madame, achevez, ſi mon malheur vous touche ;
Tout mon deſtin dépend d'un mot de votre bouche.
D'un regard de vos yeux daignez me raſſurer ;
Si je puis l'obtenir, j'oſe tout eſpérer :
D'un ſuccès fortuné donnez-moi le préſage :
Quand on arme mon bras, animez mon courage.
Voyez-vous ſans fremir, un lâche uſurpateur,
Vous offrir mes Etats, pour m'ôter votre cœur ?
Ah ! ſi par les tranſports de la plus vive flamme,
Je pouvois commencer à le vaincre en votre ame.....
Prononcez entre nous : oui, les Dieux appaiſez
Soutiendront le parti que vous favoriſez.
Un mot.....

LAODICE.

De vos malheurs j'accuſe l'injuſtice :
Prince, puiſſe le ciel à nos vœux plus propice
D'un barbare tiran punir les attentats :
Qu'au défaut du tonnerre il arme votre bras ;
Qu'il prouve à l'univers par un coup légitime,
Que la peine à pas lents atteint enfin le crime. . . . .
Contre vos ennemis vous voyez mon courroux. . . .
Ne me demandez point mes ſentimens pour vous.

HYLUS.

Ah ! Madame !

SCENE X.

HYLUS, JOLAUS.

HYLUS.

VENEZ, prenez part à ma joie :
Cher ami, qu'avec vous tout mon cœur ſe déploie :
Rien ne m'allarme plus, mon bonheur eſt comblé.

JOLAUS.

Que dites-vous, Seigneur ? vous a-t-on révélé
Ce que dans le conſeil à mes yeux ? . . . .

HYLUS.

La Princeſſe
D'un favorable accueil a flatté ma tendreſſe :
L'eſpoir le plus charmant. . . . .

IOLAUS.

Quel espoir ! quels discours !
Il s'agit d'un Empire, il s'agit de vos jours :
Le Ministre insolent d'un Tiran sanguinaire
Demande votre vie, & l'on en délibére :
Saisi de tant d'horreurs, je viens en ce moment
Chercher le fils d'Hercule & je trouve un amant.
L'amour doit moins regner dans un cœur magnanime ;
S'il en bannit la gloire, il y devient un crime.

HYLUS.

D'une trop vive ardeur pardonnez le transport.
Vous avez vû le Roi, parlez : quel est mon sort ?

IOLAUS.

Sage Divinité, favorable Minerve,
Chéris toujours ces lieux : que ta main y conserve
Un Roi que l'univers ne peut trop révérer.
Seigneur, dans son conseil, je viens de l'admirer ;
Quelle vertu soutient son sacré caractere !
Et contre les Tirans allume sa colere !
J'ai vû l'Ambassadeur, irrité, menaçant,
Emporter loin de nous un courroux impuissant.
Vous, aux pieds du Héros qui prend votre deffense ;
Hâtez-vous de montrer votre reconnoissance
Par ce premier devoir.

HYLUS.

Seigneur, il vient à nous.

SCENE VI.

HYLUS, IOLAUS, DEMOPHOON.

IOLAUS à Hylus

D'Un pere généreux embraſſez les genoux:
Oui, Prince, dans le Roi vous retrouvez encore
Cet auteur de vos jours que l'univers adore.
Avec moins de chaleur il vous eut deffendu.

HYLUS ſe jettant aux genoux du Roi.

Ah? Seigneur.

DEMOPHOON.

Levez-vous, j'ai fait ce que j'ai dû;
Et nous aſſociant à ſon pouvoir ſuprême,
Le ciel attend de nous ce qu'il feroit lui-même.
Un Roi, de la vertu protecteur glorieux,
Doit aux foibles mortels ce qu'il reçoit des Dieux:
Avec ces ſentimens montrons-nous l'un & l'autre
Ce qu'étoient autrefois & mon pere & le vôtre:
Dans la même carriere ils marcherent tous deux;
Amis auſſi conſtans que rivaux généreux,
Dans les plus grand périls cette amitié fidelle
Prêta même à leur bras une force nouvelle.
Quand Théſée entraîné par un fatal amour
Eut violé les loix du ténébreux ſéjour,

Je n'en puis qu'à regret rappeler la mémoire,
Il n'auroit pû du Stix repaſſer l'onde noire
Le fils de Jupiter (hé quel autre mortel
Eut ſecouru Théſée ence moment cruel?)
A la clarté des cieux il s'ouvrit une voie,
Et força les enfers d'abandonner leur proie.

HYLUS.

Quelque fût cet effort, il en reçut le prix;
Il rendit votre pere à l'univers ſurpris.
Son nom fut immortel, dès l'inſtant mémorable,
Qu'il s'ouvrit des enfers l'empire redoutable,
Pour ramener au jour le ſeul de ſes rivaux,
Dont il pût envier la gloire & les travaux.
Permettez donc, Seigneur, dans ma reconnoiſſance
Qu'à vos ſeules bontés je doive ma deffenſe.
Vous ſeul, de tant de Rois, vous plaignez nos malheurs,
Vous nous tendez les bras, vous eſſuyez nos pleurs:
Heureux, ſi pour vous ſeul d'un courage intrépide,
Je verſois tout le ſang que j'ai reçu d'Alcide.

JOLAUS.

Que j'aime à voir ſon cœur ſi ſenſible aux bienfaits!
Mes ſoins ont réuſſi! mes vœux ſont ſatisfaits!
Prince, je reconnois le ſang qui vous fit naître,
Aux nobles ſentimens que vous faites paroître:
Conſervez-les toujours; ſi la faveur des cieux
Un jour vous fait monter au rang de vos ayeux,
Chériſſez à jamais les ſacrés murs d'Athènes,
Reſpectez un héros qu'attendriſſent vos peines,

Dans l'éclat des honneurs, ſur un tróne elevé;
Soyez toujours ſoumis à qui vous a ſauvé.

à Démophoon.

Pour moi, Seigneur, pour moi, glacé par les années,
Je ſens à chaque inſtant finir mes deſtinées;
D'un enfant malheureux le ciel me fit l'appui:
Je le mets dans vos bras; j'ai fait aſſez pour lui.
Je mourrai ſatisfait: bientôt dans l'Eliſée
Mon ombre rejoindra l'ombre du grand Theſée:
J'irai, je lui dirai que ſon auguſte ſang
Avec mêmes vertus, remplit le même rang,
Que ce fils, autrefois l'objet de ſa tendreſſe,
D'Hercule & de Théſée a conſolé la Grece.

DEMOPHOON.

Seigneur, par ce diſcours ceſſez de me flatter;
Les momens nous ſont chers, il faut en profiter.
Je ſçai de mes ſoldats l'ardeur impatiente;
Plus l'ennemi s'approche, & plus elle s'augmente:
Vous-même redoublant ce tranſport généreux,
De l'eſpoir du combat allez flatter leurs vœux:
Nous vous ſuivrons bientôt: le devoir nous engage
D'aller rendre à Minerve un légitime hommage.
Venez Prince, venez; je ſauverai vos jours,
Qand je devrois des miens y terminer le cours.
Je ſçai ce que je dois à la gloire d'Athènes,
Ce qu'éxige le ſang qui coule dans mes veines.
Des ſuperbes tirans autrefois la terreur,
Théſée a ſçu pour eux m'inſpirer ſon horreur:

Mon bras comme le sien, protégeant l'innocence,
Doit d'un usurpateur réprimer l'insolence :
Mais avant le combat, aux yeux des immortels
Dont votre pere ici partage les autels,
Je veux que de mes chefs une troupe fidelle
Viennent par des serments vous confirmer leur zele,
Allons.....

HYLUS.

J'y vais, Seigneur, vous consacrer des jours,
Que les Dieux n'ont sauvés que par votre secours.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE, CLEONE.

ASTERIE.

ENFIN Démophoon veut que ce jour décide
Pour le Tyran d'Argos ou pour le fils d'Alcide :
Un combat, dont ici je vois tous les apprêts,
Nous va des immortels dévoiler les décrets.
J'ai cru que d'un ingrat me rappellant l'offense,
Je verrois ses périls avec indifférence ;
Mais, Cléone, j'éprouve en ce fatal moment,
Que la crainte succede à mon ressentiment.
Je frémis, & trop prompte à me trahir moi-même,
Sans songer qu'il me hait, je sens combien je l'aime.

CLEONE.

Pourquoi de ce combat redouter le destin ?
Tout semble nous flatter d'un triomphe certain.
Le Roi présente aux Dieux un pompeux sacrifice :
A ses justes desseins si le ciel est propice,

Conduit par la victoire au rang de ſes ayeux,
Hylus doit pour jamais abandonner ces lieux :
J'oſe en former pour vous une heureuſe eſpérance ;
Le devoir, ſoutenu du ſecours de l'abſence,
Peut rendre à votre cœur ce calme....

ASTERIE.

Vain eſpoir !
Mon bonheur dépendoit de ne le jamais voir.
Conduite en cette Cour, ſans avoir pû connoître
Ni mon nom, ni les lieux où le ciel me fit naître,
Mais confiée aux ſoins du plus fameux héros,
J'ai vû mes premiers jours couler dans le repos :
Théſée auprès du Thrône élevant ma jeuneſſe,
Sembloit de mes ayeux déclarer la nobleſſe :
Il meurt ; tout mon eſpoir n'eſt plus que dans ſon fils.
Pour adoucir mon ſort, quels ſoins n'a-t'il pas pris ?
Tu ſçais que par le nœud d'un ſecond hyménée,
A partager ſon rang il m'avoit deſtinée.
Je ne le céle pas, un ſceptre préſenté
De mon cœur en ſecret flattoit la vanité ;
Et ſans aimer le Roi, j'acceptois une chaîne
Qui mettoit en mes mains la grandeur ſouveraine :
Au milieu des honneurs d'une brillante Cour,
La fiere ambition me tenoit lieu d'amour :
Hylus parut : d'abord par d'autres traits frappée,
De ſoins bien differens je me vis occupée :
Dévorée en ſecret des plus vives ardeurs,
Je devins inſenſible à l'éclat des grandeurs.

Aussi-tôt que l'amour est entré dans une ame,
Il n'y peut rien souffrir qui s'oppose à sa flamme;
Et le premier effet de ses impressions
Est toujours d'assouvir les autres passions.
Je voulus cependant n'écouter que ma gloire;
Je voulus contre Hylus disputer la victoire:
De mes yeux, de mon cœur cherchant à le bannir,
Je presse son départ & crains de l'obtenir.
Instruit de mes efforts, Hylus s'en épouvante,
Me croit son ennemie, & non pas son amante;
Mais s'en prenant à moi bien moins qu'à son malheur;
Il s'en plaint, & me rend témoin de sa douleur:
Par des empressemens attentif à me plaire,
Il tâche de fléchir une injuste colère;
Je m'abuse moi-même, & je prens à mon tour
De frivoles respects pour un timide amour:
Je ne puis lui cacher les secrets de mon ame;
Je le vois tout de glace à l'aveu de ma flamme.
Quelle honte pour moi! conçois-tu ma fureur,
Lorsqu'à ses fiers mépris je connus mon erreur?

CLEONE.

Madame, que pour vous cet amour est à craindre!
Triomphez-en, du moins songez à le contraindre.
Puisse Démophoon n'être point informé
D'un secret.....

ASTERIE.

Avec soin Hylus l'a renfermé;

Il s'eſt tû juſqu'ici : Cléone, ce ſilence
Laiſſe encor dans mon ame un reſte d'eſperance ?
Que ſçai-je ? la rigueur d'un ſort trop malheureux
Le rend inacceſſible à des ſoins amoureux :
Plein de projets de guerre, avide de carnage,
Le ſeul nom de l'amour révolte ſon courage ;
Mais de ſes ennemis s'il revenoit vainqueur,
A d'autres ſentiments il ouvriroit ſon cœur.
Mais que fais-je ? aux lueurs d'une eſpérance vaine ;
Malheureuſe, je cherche à redoubler ma peine !
Quand il pourroit m'aimer, coupable comme moi,
Pourroit-il oublier tous les bienfaits du Roi ?
Je les oublie, hélas ! ces bienfaits & ma gloire ;
Hylus occupe ſeul mon cœur & ma mémoire.
Non, qu'il ne m'aime pas ; que les Dieux aujourd'hui
Malgré tous mes malheurs, ſe déclarent pour lui :
Qu'il parte de ces lieux ; j'y ſerai plus tranquille :
A tes ſages conſeils peut-être plus docile. . . . .

CLEONE.

On vient : contraignez-vous.

SCENE II.

ASTERIE, LAODICE.

LAODICE.

MADAME, permettez
Que j'oſe pour Hylus implorer vos bontés ;
Au temple de Pallas, un ſiniſtre préſage
De nos plus braves chefs a glacé le courage ;
Et je crains que le Roi preſſé par ſes ſujets,
Effrayé par les Dieux, ne change ſes projets.
Vous devez partager le Trône de mon pere ;
Madame, comme à moi, ſa gloire vous eſt chere ;
Cherchons à l'affermir : employons tour à tour,
Moi, le pouvoir du ſang, vous, celui de l'amour :
Il a du fils d'Hercule embraſſé la deffenſe,
Mais que ſont les vertus où manque la conſtance ?
Lorſqu'Hylus, à l'abri d'un Trône reſpecté,
Venoit contre un Tyran chercher ſa ſureté :
Athènes, ſans ternir la gloire de ſes armes,
Pouvoit par un refus prévenir tant d'allarmes ;
Mais quand d'un malheureux on s'eſt rendu l'appui,
On doit le ſoutenir, ou tomber avec lui.

ASTERIE.

Le ſort pourſuit Hylus ; vous le plaignez, Madame ;
Je ne puis qu'admirer la grandeur de votre ame :
Cette noble pitié m'en eſt un ſûr témoin :
Mais enfin la vertu doit-elle aller ſi loin ?
Il eſt beau qu'un Monarque offre un bras ſecourable
A d'autres Potentats que la fortune accable :
Mais lorſqu'il faut pour eux hazarder ſon pouvoir,
Le ſalut de ſon peuple eſt ſon premier devoir.
Athènes dans ſes murs juſtement allarmée,
Voit encor par les Dieux ſa crainte confirmée ;
Voulez-vous que le Roi perſiſte en ſes projets ?
Que pour un étranger il perde ſes ſujets ?

LAODICE.

Ah ! Madame !

ASTERIE.

Je vois que ce diſcours vous bleſſe :
J'ignore pour Hylus ce qui vous intéreſſe ;
Et je ne prétens pas ici vous arracher
Un ſecret qu'avec ſoin vous me voulez cacher.

LAODICE.

Madame, pardonnez, ſi j'ai pû vous le taire :
Je ſçai que l'amitié s'offenſe du miſtére ;
J'en reſpecte les nœuds : mais quand un jeune cœur,
Pour la premiere fois, reconnoît un Vainqueur,
Confus de ſes ſoupirs, il cherche à les contraindre,
Et cache au moins ſes feux, s'il ne peut les éteindre.

J'accompagnois mon pere au temple de nos Dieux,
Lors qu'Hylus entouré d'ennemis furieux,
Oppoſant à leur nombre un courage inutile,
Dans ces murs révérez vint chercher un azile:
De cruels aſſaſſins, alterés de ſon ſang,
Le pourſuivoient encor pour lui percer le flanc:
A nos yeux, juſqu'au pied de cet autel antique,
Où ſont placez les Dieux protecteurs de l'Attique,
Ils avoient pénétré le poignard à la main;
D'un ſi noir attentât le châtiment ſoudain,
D'un azile ſacré vangeant le privilége,
Eteignit dans leur ſang leur fureur ſacrilége;
Le Prince infortuné que menaçoient leurs coups,
De mon pere à l'inſtant embraſſe les genoux;
Digne fils d'un Héros adoré dans la Grece,
Menacé ſans effroi, ſuppliant ſans baſſeſſe,
Je le vis; que mon cœur ſe ſentit agiter!
A mes troubles naiſſans je n'oſai réſiſter:
A la ſeule pitié je crûs livrer mon ame,
Et déja de l'amour je reſſentois la flâme.

ASTERIE.

Ciel!

LAODICE.

Du ſang dont il ſort l'immortelle ſplendeur;
Ses malheurs, ſes vertus juſtifioient mon cœur.
Toutefois ma fierté m'eût forcée à me taire,
Si ce Prince, en effet trop digne de me plaire,
A travers les reſpects qu'il me rend chaque jour,
N'eût pas fait à mes yeux paroître ſon amour.

ASTERIE.

Il vous aime ?

LAODICE.

Daignez embraſſer ſa défenſe :
Il faut pour exercer la ſuprême puiſſance,
Un cœur compatiſſant & des ſoins généreux.
Commencez à régner, ſauvez des malheureux....
Le Roi vient.

ASTERIE.

Juſte ciel !

SCENE III.

DEMOPHOON, ASTERIE, LAODICE.

DEMOPHOON.

AH ! ma fille, ah ! Madame,
Parmi les noirs chagrins où ſe livre mon ame,
Je rens graces au ſort de trouver en ces lieux,
Ce qu'ils pouvoient offrir de plus cher à mes yeux.
Je puis en liberté vous découvrir mon trouble :
Plus je veux le cacher, plus je ſens qu'il redouble ;
Juſte ciel, voudrois-tu condamner un deſſein,
Que tu ſemblois toi même avoir mis dans mon ſein ?
Quand d'un infortuné j'embraſſe la défenſe ;
Ta colere m'apprend que ma pitié t'offence !

LAODICE.

Sa colere? Seigneur, pouvez-vous ſoupçonner. . . .

DEMOPHOON.

Jugez-en par l'effroi qu'il vient de nous donner.
Pour livrer le combat ſous un heureux auſpice,
J'avois fait préparer un pompeux ſacrifice;
Et conduiſant Hylus au temple de Pallas,
L'élite de mes Chefs avoit ſuivi mes pas:
Juſqu'au pied de l'autel la victime amenée,
Y paroît de feſtons ſuperbement ornée;
Le Miniſtre des Dieux s'arme pour l'immoler;
Nous ſentons tout-à-coup le temple s'ébranler,
Préſage malheureux, qui nous glace de crainte!
L'autel s'eſt renverſé; la flâme s'eſt éteinte;
Par ſes mugiſſemens, la victime en fureur
D'un trouble ſi funeſte augmente encor l'horreur;
Et trompant les efforts de la main qui l'arrête,
Elle évite le coup qui menace ſa tête:
Elle fuit, mais en vain: la foudre dans les cieux,
Gronde, éclate, la ſuit, la conſume à nos yeux.

ASTERIE.

Juſte ciel!

DEMOPHOON.

Effrayé d'un ſpectacle ſiniſtre,
Le peuple, le ſoldat, le Chef & le Miniſtre,
Tout pâlit: Hylus ſeul ſans être épouvanté,
Léve ſes mains au ciel contre nous irrité;

O! Junon, a-t'il dit, ta fatale colere,
En s'armant contre moi, pourſuit encor mon pere!
Frappe; j'attens le coup: mais reſpecte un grand Roi,
Qui fait ce que les Dieux devroient faire pour moi.
J'admire ſon courage, & cachant mes allarmes,
Je dérobe à ſes yeux mes ſoupirs & mes larmes:
Par de nouveaux ſermens diſſipant ſa douleur,
Je lui rens une paix, qui fuit loin de mon cœur.

ASTERIE.

Après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée,
Puis-je de vos périls ne pas être troublée?
Seigneur, vous le ſçavez; lorſque dans vos Etats,
Suivi de ſon malheur, Hylus porta ſes pas;
De noirs preſſentimens je me ſentis atteinte,
Et je ne pus cacher ma douleur & ma crainte;
Je crûs que le ſéjour de ce jeune étranger
Mettroit votre repos, votre gloire en danger;
Sur tous vos intérêts, malgré ma prévoyance,
La pitié pour Hylus emporta la balance;
Mais aujourd'hui du ciel le terrible courroux
Vient de juſtifier ce que j'ai craint pour vous;
Dans le ſombre avenir les Dieux ſeuls peuvent lire
Prévenez des malheurs qu'ils daignent vous prédire.
Lorſque leur volonté ſe manifeſte aux Rois,
De préſages pareils, elle emprunte la voix.
Qu'au fond de votre cœur elle ſe faſſe entendre:
Pere de vos ſujets, ſongez à les défendre;

Pour le salut de tous, éloignez de ces lieux
Un Prince condamné par le courroux des Dieux.

LAODICE.

Madame, aux immortels faites-vous cet outrage?
Voulez-vous que le Roi démente son courage?
Non, Seigneur, puisqu'Hylus a reçu votre foi,
Sauvez ses jours; le ciel vous en prescrit la loi.
Que dis-je? en confiant ce Prince à votre zéle,
Il offre à vos vertus une gloire immortelle;
Dans votre auguste Cour les Dieux l'ont arrêté,
Autant pour votre honneur, que pour sa sûreté.
Le fils du grand Thésée a seul paru capable,
De tendre au fils d'Hercule une main secourable:
Le présage fatal qui vous a fait frémir,
Dans vos nobles desseins devroit vous affermir.
Du désaveu du ciel la trompeuse apparence
A peut-être tenté votre persévérance:
Par ce nouvel obstacle éprouvant votre ardeur,
Il va de votre gloire augmenter la splendeur.
Les Dieux veulent qu'un Roi montre un cœur intrépide;
A l'aspect des périls où son devoir le guide,
Qu'il suive avec constance un projet vertueux,
Et de l'évenement se repose sur eux;
Achevez donc, Seigneur: que rien ne vous arrête:
Moissonnez les lauriers que ce jour vous apprête.

DEMOPHOON.

D'un Prince malheureux prendre les intérêts,
C'est flatter de mon cœur les sentimens secrets:

Dois-je imiter ces Rois, dont la crainte servile
N'osa contre un Tiran lui donner un azile ?
D'Hercule & de Théſée oubliant l'amitié,
Je pourrois voir Hylus ſans douleur, ſans pitié?
Banniſſons des terreurs dont ma gloire murmure :
Un grand cœur ne doit point s'effrayer d'un augure :
Sur des objets trompeurs n'arrêtons point nos yeux ;
Protéger la vertu, voilà l'ordre des Dieux.
Toutefois du ſoldat, qu'allarme ce préſage,
Je puis par le ciel même affermir le courage :
Avant que de livrer un combat incertain,
Alcime doit encor conſulter le deſtin,
Je veux bien d'Apollon attendre la réponſe :
Fidéle à mes ſermens, quelques maux qu'il m'annonce ;
Le devoir, dont toujours je veux ſuivre les loix,
Eſt un Oracle ſûr qui parle au cœur des Rois:
Entre Euriſtée & nous que la guerre décide.

à Laodice:

Cependant de ma part, voyez le fils d'Alcide ;
Allez le raſſurer ; & que mes ſentimens
Ne ſoient point ſoupçonnés par mes retardemens.

SCENE

SCENE IV.

ASTERIE.

ENFIN je me vois seule, après tant de contraintes :
Eclatez, ma douleur, éclatez par des plaintes ;
Ou plutôt en fureur vous devez vous changer :
Je parle de me plaindre, & je dois me vanger.
Laodice a soumis un cœur fier & rebelle,
Qui d'un œil dédaigneux voit ma peine mortelle.
Pour un autre que moi ton cœur étoit épris,
Cruel ! ah ! je vois trop d'où partoient tes mépris.
De cet amour au Roi dévoilons le mistere ;
Peignons lui d'un banni l'audace téméraire :
Cherchons à l'irriter, augmentons à ses yeux,
L'image des périls qui menacent ces lieux :
Ah ! quel soulagement à ma douleur fatale,
Si j'éloignois l'ingrat des yeux de ma Rivale :
Si d'inutiles feux comme moi devoré,
De tout ce qu'il adore il étoit séparé !
Allons, de mon couroux mon cœur n'est plus le maître.

SCENE V.

HYLUS, ASTERIE.

HYLUS.

MADAME, à vos regards j'oſe encore paroître ;
Quand je ſuis menacé du ſort le plus affreux,
Secondez un deſſein qui comblera vos vœux :
Faites qu'à mon départ Démophoon conſente.
Je traîne ſur mes pas le trouble & l'épouvante :
Mais je ſçai mon devoir, & je veux loin du Roi,
Emporter des malheurs qui ne cherchent que moi.

ASTERIE.

Vous, Seigneur, vous pouriez abandonner Athènes ?
Je vous y crois lié par de trop fortes chaînes :
Eſpérez vous ailleurs trouver un plus doux ſort ?
Et votre cœur enfin en eſt-il bien d'accord ?

HYLUS.

Madame.....

ASTERIE.

Ma préſence eſt pour vous un ſupplice ;
Mais vous réſolvez-vous à quitter Laodice ?

HYLUS.

O ciel !

ASTERIE.

Ne feignez plus : je connois votre cœur ;
Rougiſſez vous d'un feu, qui fait votre bonheur ?

HYLUS.

Moi ! je n'en rougis point ; rien ne m'en fait un crime ;
Je rens à ſes vertus un tribut légitime ;
Et le ſang dont le ciel a voulu me former ;
Pour le ſang de Théſée a bien pû s'enflâmer.
Mes ſentimens au Roi feroient-ils une offenſe ?
Sans bleſſer le devoir ni la reconnoiſſance,
Je puis....

ASTERIE.

Oüi, je t'entens, je devois tout au Roi ;
Lors qu'un penchant fatal m'entraîna malgré moi.
Démophoon m'aimoit & ſoigneux de me plaire,
Il avoit ſurpaſſé les bontés de ſon pere ;
Par ſes ſoins généreux s'il n'a pû me toucher ;
Eſt-ce à l'auteur du crime à me le reprocher ?
Du repos de ma vie ennemi redoutable,
Tu viens me condamner ; quand tu me rens coupable ;
Par toi ſeul, arrachée aux loix de mon devoir,
D'un Monarque puiſſant j'oſe trahir l'eſpoir ;
Fidelle à ſes bienfaits, ſenſible à ſa tendreſſe,
J'étois de ſes Etats Souveraine Maîtreſſe ;
Inutiles préſens qui n'ont pû m'attendrir !
Les mépriſer pour toi, c'étoit te les offrir.
Ton cœur par tant d'amour devient-ils moins farouche ?
Daigne-t'il feindre au moins que la pitié le touche ?

Insulte à mes malheurs ; car enfin aujourd'hui,
En vain Démophoon voudroit m'unir à lui ;
Abusant de ses feux & de sa confiance,
Je n'ajouterai point offence sur offence ;
Et j'ai trop de vertu, pour former un lien,
Qui m'assure son cœur, sans lui donner le mien.
J'irai plûtôt, j'irai d'une bouche sincére,
De ma coupable ardeur révéler le mistére ;
Et commençant ainsi mon juste châtiment,
Me présenter moi-même à son ressentiment.
Eh, qu'ai-je à redouter ? mon plus affreux supplice ;
Cruel, c'est de te voir adorer Laodice,
De t'aimer, de t'offrir cet amour odieux,
Et d'en rougir encor si longtems à tes yeux.

(*Elle sort.*)

HYLUS.

Quels feux ! pour mon malheur quel sort les a fait naître ?
J'ai dû fuir, dès l'instant que j'ai pû les connoître :
Mon départ, étouffant leur criminelle ardeur,
D'un reproche secret eut affranchi mon cœur.
Ciel, parmi tant de maux dont la rigueur m'accable ;
Epargne moi l'horreur de paroître coupable.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DEMOPHOON seul.

DE quels soupçons, ô ciel ! je me sens agité !
Mes soins en pourront-ils percer l'obscurité ?
Je ne m'étonne point qu'Hylus aime ma fille :
Sa vertu, la splendeur d'une illustre famille,
Malgré son infortune, autorise ses feux,
Et même son penchant flatte en secret mes vœux :
Mais, d'où vient qu'Astérie, interdite, troublée,
Condamne cette ardeur qu'elle m'a révélée ?
Son chagrin m'a frappé ; j'ai vû dans son courroux,
Les intérêts d'un cœur inquiet & jaloux :
Plus je veux rappeller ses discours, ses allarmes,
Ses soupirs, ses efforts pour retenir ses larmes ;
Tout m'apprend ce qu'encor je voudrois ignorer.
A-t'elle au fils d'Hercule osé se déclarer ?
Ce Prince veut partir ! plein de reconnoissance,
Il veut fuir un amour dont sa vertu s'offence :
Non, retenons ses pas, & cherchons dès ce jour,
A mettre en sûreté ma gloire & mon amour :
Allons ; mais il paroît.

SCENE II.

HYLUS, DEMOPHOON.

DEMOPHOON.

QUELLE est votre entreprise?
Prince, je ne sçaurois vous cacher ma surprise.
Quoi, par votre départ voulez-vous ranimer
La fureur d'un Tiran qui paroit s'allarmer?
A l'aspect de nos murs son ardeur s'est éteinte;
Il nous a vûs: l'espoir a fait place à la crainte;
Au camp des Argiens un soldat introduit,
M'a de tous leurs projets fidélement instruit.
Saisi d'un juste effroi, loin de rien entreprendre,
Ils choisissent des lieux qui puissent les défendre;
Et pour fuir le combat déja de toutes parts,
Ils ont entre eux & nous élevé des remparts:
Mais ils sont sans secours & loin de leur patrie,
Sous un chef vigilant, une troupe aguerrie,
Dans l'ombre de la nuit ira, le fer en main,
De leurs propres foyers leur fermer le chemin.

HYLUS.

Rien ne sçauroit calmer ma douleur inquiéte:
Seigneur, dans le péril mon intérêt vous jette!

Dois-je attirer sur vous, pour prix de vos bienfaits ;
Du malheur qui me suit, les funestes effets ?
Ah ! laissez-moi plutôt joüet de la fortune,
Traîner loin de vos yeux une vie importune ;
Et donner en spectacle à l'univers surpris,
Du plus grand des Héros le déplorable fils.
Les apprêts d'un combat ont flatté mon courage ;
Mais aujourd'hui le ciel, par un triste présage,
Aux yeux de tous vos Chefs annonçant son courroux,
Sans rien craindre pour moi, m'a fait frémir pour vous :
Tout céde à cet effroi dont mon ame est atteinte.

DEMOPHOON.

Un présage est-il seul l'objet de votre crainte ?
Prince, de votre cœur je connois la vertu,
Et je crois voir les soins dont il est combattu ;
Mais, sans les pénétrer, je prétens de mon zéle,
Vous donner à mon tour une marque nouvelle.
La Princesse ma fille a touché vôtre cœur ;
Vous l'aimez :

HYLUS.

Moi !

DEMOPHOON.

J'attens l'aveu de vôtre ardeur.

HYLUS.

Autant que je l'ai pû, j'en ai fait un mistére :
Daignerez-vous souffrir un amour téméraire ?
Votre fille est l'objet où s'adressent mes vœux ;
Tant d'audace siéd mal à des cœurs malheureux.

DEMOPHOON.

Non, ſçachez le deſſein que votre amour m'inſpire :
Il me ſuffit qu'Hylus ſoit digne d'un Empire ;
Quoique ſans trône, iſſu du plus pur ſang des Dieux,
Il ne ſçauroit former de vœux audacieux ;
Ce jour va les combler : le Tiran doit apprendre,
Qu'en combattant pour vous je protége mon gendre.

HYLUS.

Votre gendre ! Seigneur, pourrois-je m'en flatter ?
Animé par ce nom, qu'aurois-je à redouter ?
D'une nouvelle ardeur mon ame eſt embraſée ;
Vous uniſſez le ſang d'Hercule & de Théſée.
Quels devoirs ? de ce nom je vois quel eſt l'éclat ;
Je cours le ſoutenir, ordonnez le combat ;
Qu'à vos yeux.....

DEMOPHOON.

Je ne puis encor vous ſatisfaire ;
Des ſecretes raiſons veulent que je différe ;
Mais pour votre bonheur mes ordres ſont donnés ;
Du temple de l'Hymen les autels ſont ornés ;
Je veux qu'avec éclat cette fête apprêtée,
Jette encor la terreur dans le camp d'Euriſthée :
Point d'accord entre nous : ſa chute ou mon trépas
D'Athènes & d'Argos finiront les combats.
Quelqu'un vient : laiſſez-moi : dans l'ardeur qui vous preſſe,
Allez de mes deſſeins informer la Princeſſe.

SCENE III.

ASTERIE, DEMOPHOON.

ASTERIE.

QU'AI-je donc vû, Seigneur ? quel appareil pompeux
Va du flambeau d'Hymen faire briller les feux ?
Vous prétendez unir Hylus & la Princeſſe ?
Quoi, parmi les horreurs qui déſolent la Grece,
Quand par vos ennemis ces murs ſont menacés,
Des apprêts d'un Hymen vous vous embaraſſez :
Voulez-vous d'Euriſthée irriter la vangeance ?
Si le ſort des combats trahit votre eſpérance,
Redoutez le pouvoir d'un Vainqueur furieux,
Qui, la flâme à la main viendra fondre en ces lieux.

DEMOPHOON.

D'où naiſſent tant de ſoins ? ils doivent me ſurprendre.
Madame, un ſeul moment daignerez vous entendre ?
Des bienfaits de Théſée & de vos premiers jours
Je ne veux point ici vous rappeller le cours ;
Quand le ciel m'eût ravi ce Héros magnanime,
De ſes puiſſans Etats héritier légitime,
Je pris en même jour les nobles ſentimens,
Qu'il conſerva pour vous juſqu'aux derniers momens.

Vous ſçavez qu'élevée au ſein de ma famille,
Je vous vis du même œil que je voyois ma fille:
Les ſuprêmes honneurs vous y furent rendus:
Madame, dans ce tems que pouvois-je de plus?
Je ſuivois mon devoir; mais la mort de la Reine,
Me mit en liberté de prendre une autre chaîne;
Votre aveu m'aſſuroit d'un Hymen fortuné,
Lorſqu'ici par le ſort Hylus fût amenée;
A regret je vous vis inſenſible à ſes peines,
Me prier, me preſſer de le bannir d'Athènes;
Cependant quelquefois démentant vos diſcours,
Vous veniez pour ſa vie implorer mon ſecours:
Vous n'aviez d'autre ſoin que celui de ma gloire;
Vous l'aſſurez, Madame, & je veux vous en croire.

ASTERIE.

Seigneur, ne cherchez point à lire dans mon cœur.

DEMOPHOON.

Non, je ne puis penſer qu'oubliant mon ardeur;
Ce cœur où j'aſpirois....

ASTERIE.

Dès ma plus tendre enfance,
Pour vous je ſuis ſenſible à la reconnoiſſance;
Mes efforts contre Hylus ne vous font que trop voir;
Que je connois encor les loix de mon devoir;
Mais ce n'eſt point aſſez, hélas! de les connoître,
Si le cœur des humains ne peut être ſon maître;
Toujours malgré nos ſoins & nos raiſonnemens,
Je ne ſçai quel pouvoir régle nos mouvemens.

Nous ne rompons jamais cette invincible chaîne ;
Qui toujours à son gré nous fixe & nous entraîne.
Je suis ce que j'aprouve, & me laisse emporter
Vers l'abîme fatal que je veux éviter.
J'en dis trop ; mais enfin je serois plus coupable,
Si de feindre à vos yeux mon cœur étoit capable.
Laissez à ses remords le soin de le punir ;
De la Cour pour jamais je songe à me bannir :
Mais si votre pitié plaint une infortunée,
Daignez me déclarer de quel sang je suis née :
Et s'il me faut chercher les auteurs de mes jours,
Seigneur, à quels climats pourrai-je avoir recours.

DEMOPHOON à part.

Je connois son offense, & sa douleur me touche !
Au plus juste reproche elle ferme ma bouche !

à Asterie.

Je n'irriterai point vos cruels déplaisirs,
Madame, & je voudrois répondre à vos desirs ;
Mais pour moi votre sort est encore un mistere :
Voici ce qu'autrefois j'en appris de mon pere :
Elle sort, me dit-il, du plus illustre sang,
Et doit briller un jour dans le suprême rang.
Ce secret révélé pouroit troubler Athènes :
Je ne veux point sur vous attirer tant de haines ;
Aimez-là, rendez lui des honneurs éclatans :
Vous apprendrez son sort, lorsqu'il en sera tems.
Par un fidele ami que vous verrez paroître,
Un écrit de ma main vous fera tout connoître :
Cet ami, je le cherche, & je le cherche en vain.

ASTERIE.

Et cependant, Seigneur, vous m'offrez votre main ?

DEMOPHOON.

Cette offre de ma foi vous doit être plus chere :
Sans avoir éclairci ce ténébreux miſtere,
Je vous éleve au Trône.....

ASTERIE.

Ah ! Seigneur, faites mieux :
Pénétrez, s'il ſe peut, quels furent mes ayeux.
La gloire de Théſée, en tous lieux répandue,
Toujours dans ſon éclat s'eſt offerte à ma vue.
J'admire ce Héros, l'honneur des Conquérans,
L'appui de l'innocence, & l'effroi des tirans :
Son courage, ſon bras, ſeul recours de la terre,
Laiſſoient du ciel vangeur repoſer le tonnerre ;
Et de ce feu rapide égalant le pouvoir,
Du ſouverain des Dieux rempliſſoient le devoir.
Mais, il faut l'avouer, ſes amours trop volages
N'ont point de l'univers mérité les ſuffrages.
Des monſtres, des brigans vainqueur ſi redouté,
Il ne réſiſtoit point aux traits de la beauté :
Heureux, ſi de l'amour éprouvant la puiſſance,
Il eut pû s'excuſer, du moins par la conſtance ;
Mais de divers objets prompt à ſubir la loi,
Il donnoit ſans contrainte, & reprenoit ſa foi.
De tant de nœuds formés rappellez la mémoire ;
Sçavez-vous ſi le ſort jaloux de votre gloire,

Ne voudroit pas offrir aux yeux de votre Cour
D'un frere & d'une sœur le criminel amour ?

DEMOPHOON.

Madame, à quels soupçons vous portez mon idée ?

ASTERIE.

La mienne en est, Seigneur, dès longtems possedée :
Oui, je sens des remords, des troubles, des combats ;
Et je crains des malheurs que je ne connois pas :
Quoi qu'il en soit enfin, fuyez mon hymenée,
Et du sang de Laïus l'affreuse destinée :
L'exemple en est récent ; la Grece avec horreur,
A vu les noirs effets d'une pareille erreur.
Mais sans doute pour vous le ciel est plus propice ;
Pour retenir vos pas au bord du précipice :
Son courroux éclatant daigne vous menacer ;
Jugez de ses desseins ; je vous laisse y penser.

SCENE IV.

DEMOPHOON *seul.*

QUE je me sens troubler ! aurois-je dans mon ame
Nourri, sans le sçavoir, une odieuse flamme ?
Athènes m'auroit vu, ciel ! j'en frémis d'horreur ;
Le gendre de Thésée, & l'époux de ma sœur !
D'un présage effrayant je découvre la cause,
A de coupables nœuds le juste ciel s'oppose ;

Une secrete voix, dans le temple des Dieux,
Epouvantoit mon cœur, pour désiller mes yeux.
O Thésée! ô mon pere! ô fatale prudence!
Vien voir dans quel péril m'a jetté ton silence;
Toi, qui de la vertu fus l'ardent protecteur,
Du crime de ton fils deviendrois-tu l'auteur?
Eloignez vous de moi; sortez de ma mémoire;
Vains sentimens d'amour que condamne ma gloire.
Dans les doutes affreux qui viennent m'agiter,
Sans être criminel, puis-je vous écouter?
Alcime vient: le trouble est peint sur son visage.
De quel malheur encore y vois-je le présage?

SCENE V.

DEMOPHOON, ALCIME.

DEMOPHOON.

ECLAIRCIS mes soupçons: l'oracle a-t'il parlé?
Le succès du combat nous est-il dévoilé?

ALCIME.

Oui, Seigneur: ce succès, heureux en apparence;
Nous annonce des Dieux l'implacable vangeance.

DEMOPHOON.

Qu'entens-je? Explique toi.

ALCIME.

Dans ces antres sacrés
Des Prêtres d'Apollon aziles révérés,
Je suivois, non sans trouble, une route secrete;
J'y trouve des destins la fameuse interprête:
Je l'instruis de votre ordre : à l'instant je la voi
S'approcher d'un autel, pleine d'un saint effroi:
Longtems elle se tait, l'œil fixe, l'air farouche;
Elle attend que le Dieu lui daigne ouvrir la bouche;
Mais agitée enfin, c'est un Dieu! je le sens,
Il m'entraîne, je cede à des transports pressans;
Adore son pouvoir, écoute, me dit-elle:
Son visage, sa voix n'ont rien d'une mortelle.
Je fléchis les genoux : surpris, épouvanté,
Je lui trouve les traits de la divinité,
Et j'en reçois l'arrêt de votre destinée,
Par ces mots dont mon ame est encor consternée;
O Ville de Pallas! ce jour va te combler
D'une immortelle gloire;
Mais pour payer cette victoire,
Le sang d'Hercule doit couler.

DEMOPHOON.

Quelle reponse! Dieux! ô haine trop cruelle!
Faut-il que comme vous elle soit immortelle?
Hylus dans ce combat verra trancher ses jours:
Je le pers, si je veux lui donner du secours.
Non je ne perdrai point une tête si chere:
Quelle gloire à ce prix pourroit jamais me plaire?

Gardez ces vains lauriers que vous me préſentez :
Par ce ſang précieux ils ſont trop achetés.
Je cherche à vous fléchir par des vœux légitimes :
J'améne à vos autels d'innocentes victimes ;
Leur ſang ne peut vous plaire, & dans votre courroux
Il en faut un plus pur qui ſoit ſorti de vous :
A ce fatal arrêt je ne ſçaurois ſouſcrire ;
Vous tenez dans vos mains mes jours & mon Empire ;
Renverſez moi du Trône, où je ſuis élevé :
Non, je ne perdrai point ce que j'ai conſervé.
Cher Alcime, il eſt temps de me prouver ton zéle ;
D'un oracle cruel cache encor la nouvelle.
Empêchons un combat qu'Hylus croyoit certain,
Et ne partageons pas le crime du deſtin.

SCENE VI.

LAODICE, DEMOPHOON.

LAODICE.

PAR vos ordres, Seigneur, mon hymen ſe prépare ;
Hylus s'en applaudit ; la Cour me le déclare.
Vous, de qui ſeul mon cœur reconnoît le pouvoir,
Ne m'avez point encore annoncé mon devoir.
D'un bruit partout ſemé, que faut-il que je penſe ? . . .
Quel ſoupir vous échappe, & d'où vient ce ſilence ?
Seigneur, expliquez vous.

DEMOPHOON.

DEMOPHOON.

De funeſtes malheurs,
Au lieu de ces aprêts, nous demandent des pleurs ;
Le deſtin, dans le cours d'une même journée,
En lugubre appareil change votre hymenée.

LAODICE.

Mon cœur frémit d'effroi : craindrois-je pour vos jours ?

DEMOPHOON.

Un oracle cruel en épargne le cours.

LAODICE.

Ah ! c'eſt donc pour Hylus ! vous voyez mes allarmes ;
Pardonnez ſi mon cœur s'eſt trahi par des larmes :
Prête à m'unir à lui par d'éternels liens,
Déſormais ſes perils doivent être les miens :
Par vous, Seigneur, ma foi lui vient d'être promiſe ;
Dans tous mes ſentimens votre choix m'autoriſe ;
Et je ne puis du ſort redouter le courroux,
Si ce n'eſt pour les jours d'un pere ou d'un époux.

DEMOPHOON.

Non, de votre douleur je ne fais point un crime,
Et mon choix a rendu ce trouble légitime.
J'attendois avec joie un hymen glorieux,
Qui confondoit mon ſang avec celui des Dieux :
Vain eſpoir, que detruit la colere céleſte !
Je confie à vous ſeule un oracle funeſte :
Il veut le ſang d'Hercule ; & ce n'eſt qu'à ce prix,
Que je puis triompher de nos fiers ennemis.

LAODICE.

O ciel!

DEMOPHOON.

Dois-je chercher une affreuſe victoire ;
Dont ce ſang précieux cimenteroit la gloire ?
Ce n'eſt plus pour Hylus que s'arment mes ſoldats :
C'eſt Hylus, qui pour eux va s'offrir au trépas.
Je ne m'expoſe plus, pour conſerver ſa vie :
Pour illuſtrer mon regne, il me la ſacrifie.
Par les ordres cruels que les Dieux ont preſcrits,
Seul il court le danger, ſeul j'en reçois le prix.
Puis-je accepter ſans honte un injuſte partage ?
Je ſçai votre pouvoir ſur ſon jeune courage ;
Vous ſçaurez mes deſſeins pour détourner ſon ſort :
Venez, que votre amour ſeconde mon effort.

LAODICE.

Voilà donc cet hymen qui flattoit notre attente ?
Rigoureux ennemi d'une flamme innocente,
O ciel ! ſi vous avez réſolu ſon trépas,
Si près de nous unir, ne nous ſéparez pas.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE seule.

RESPIRONS un moment ; ma peine est moins cruelle :
Je puis dans mes malheurs n'être plus criminelle.
Effrayé d'un hymen coupable, incestueux,
Le Roi me laisse enfin maitresse de mes vœux ;
Ce n'est plus comme amant qu'il s'empresse à me plaire ;
Il borne tous ses soins aux tendresses d'un frere ;
Un si doux nom n'a rien qui doive m'allarmer :
Sans trahir ses bienfaits, Hylus, je puis t'aimer.
Le devrois-je ? .... grands Dieux ! souvenir trop funeste,
Il sçait que je l'adore, & l'ingrat me déteste ;
Mais que dis-je ? & pourquoi l'accuser de rigueur,
Sa vertu me fermoit le chemin de son cœur.
Pouvoit-il en m'aimant former quelque esperance,
Tandis que les destins m'ont caché ma naissance.
Mais de Démophoon si j'en crois les discours,
Tout m'apprend que Thésée est l'auteur de mes jours.
Je ressens de son sang la fierté, le courage :
Laodice, sur moi tu n'as plus d'avantage :

Je n'ai pas moins de droits, pour captiver Hylus ;
Et, ſi j'en crois l'amour, je dois en avoir plus :
Empêchons ſeulement un fatal hymenée,
Différons-en du moins la cruelle journée :
Sur le ſecours du tems j'oſe me raſſurer ;
Et pour les malheureux, c'eſt beaucoup d'eſperer.

SCENE II.

ASTERIE, CLEONE.

ASTERIE.

L'As-tu trouvé, Cleone, & voudra-t'il m'entendre?

CLEONE.

Oui, Madame, en ce lieu le Prince doit ſe rendre ;
Mais de cet entretien, quel fruit eſperez-vous ?
Il a vu votre amour, & vos tranſports jaloux.

ASTERIE.

Il les a vu l'ingrat, & toujours ſans me plaindre :
De peur de l'irriter, je ſçaurai me contraindre ;
Et feignant que je cherche à ſurmonter mes feux,
Différer ſon hymen, eſt tout ce que je veux.

CLEONE.

Madame, & dans vos maux je ne dois point me taire :
Hylus eſt encor loin du bonheur qu'il eſpere.

ASTERIE.

Qu'entens-je ? quels discours ? y puis-je ajouter foi ?

CLEONE.

J'ai vu dans ce Palais la tristesse & l'effroi.

ASTERIE.

Quoi, je n'y suis pas seule à répandre des larmes ?
D'autres cœurs que le mien ressentent des allarmes ?
Parle : que cette idée adoucit mon malheur !

CLEONE.

J'ai rencontré le Roi pénétré de douleur ;
Seul, fuyant les regards de sa Cour importune ;
Il cherche à lui cacher quelque grande infortune :
Son silence coupé par de profonds soupirs,
Bien mieux que des discours, marquent ses déplaisirs ;
Mais quelque soit enfin l'excès de sa tristesse,
Un trouble encor plus grand agite la Princesse.
Madame, je l'ai vue en son appartement ;
Elle pleure, elle craint de revoir son amant :
Vous-même de ses maux vous seriez attendrie.

ASTERIE.

Cleone, connois mieux la jalouse Asterie.
Moi, plaindre une rivale ? hélas ! depuis le jour
Que j'ai senti les traits d'un malheureux amour,
Livrée à mes chagrins, en regrets consumée,
Réduitte au sort cruel d'aimer sans être aimée ;
J'ai découvert mes feux ; de superbes mépris,
D'invincibles froideurs en ont été le prix ;

L'ingrat, qui m'a bravée, adore Laodice :
Tu veux que la pitié pour elle m'attendriſſe ?
Non, je t'ouvre mon ame, & ne te cache rien :
Je fais tout mon bonheur de voir troubler le ſien :
Aux maux que j'ai ſoufferts ſi ſa peine eſt égale,
Je te pardonne, Amour, qu'elle ſoit ma rivale.
Ah ! depuis qu'à mes yeux Hylus s'eſt préſenté,
Voilà le ſeul plaiſir que mon cœur ait goûté.
Mais ce n'eſt pas aſſez : que ton zéle redouble,
Cleone : il faut ſçavoir la cauſe de ce trouble.
On entre ; c'eſt Hylus ; va, laiſſe-nous ici ;
Et voi ſi ce ſecret pouroit être éclairci.

SCENE III.

ASTERIE, HYLUS.

ASTERIE.

MA naiſſance, Seigneur, ceſſe d'être un miſtere :
J'ai des garands certains que Théſée eſt mon pere.
Ce ſoin tendre & conſtant qu'il a pris de mon ſort,
Ses bienfaits, ſes diſcours au moment de ſa mort,
Tout doit apprendre aux Grecs le ſang qui me fit naître ;
Et le Roi pour ſa ſœur vient de me reconnoître.

HYLUS.

Madame, je ſçai tout : jamais un ſang plus beau
Pouvoit-il de vos jours allumer le flambeau ?

Votre pere & le mien, par l'éclat de leur gloire,
Ont de leurs noms fameux consacré la mémoire :
La terre se partage entre ces deux rivaux,
Et vante également leurs immortels travaux.

ASTERIE.

Tout brillant qu'est mon sort, peut-il me satisfaire ?

HYLUS.

Vous perdez un époux ; mais vous trouvez un frere ;
Qui par mille vertus, par mille exploits divers,
Fait revivre Thésée aux yeux de l'univers :
Il est des malheureux l'espoir & la défense.

ASTERIE.

Je vois dans ce discours votre reconnoissance.
Touché si vivement pour les bienfaits du Roi,
Auriez-vous dû, Seigneur, n'être ingrat que póur moi ?
Pardonnez ce reproche, & cessez de me craindre :
Pour la derniere fois, vous m'entendez me plaindre ;
Est-on maître, après tout, d'aimer ou de haïr ?
J'en juge par mon cœur ; il n'a pû m'obéir :
Je sçai que ces héros, dont vous vantez la gloire ;
Dont l'univers entier respecte la mémoire,
Autrefois asservis sous le joug amoureux,
Ont souvent, sans rougir, formé de nouveaux nœuds ;
Mais je n'exige point, pour finir mes disgraces,
Qu'infidele comme eux vous marchiez sur leurs traces.
Si vous voulez, Seigneur, empêcher mon trépas,
Que votre cœur du moins ne me haïsse pas.

HYLUS.

Vous haïr ! quel soupçon ! que mon cœur s'en offence !
Madame, c'est trop loin porter votre vangeance.
Il est vrai, j'ai gémi de voir naître un amour,
Où mon cœur ne pouvoit se livrer à son tour ;
Mais pour les sentimens dont j'étois encor maître,
Mon zele & mon respect vous les ont fait connoître.
Sitôt que je vous vis, par des liens secrets,
Je m'attachai, Madame, à tous vos intérêts :
Je braverois pour vous la mort la plus certaine.
Pouvez-vous à ces traits reconnoître la haine ?

ASTERIE.

Non, de vos sentimens je ne dois plus douter,
Et j'y trouve, Seigneur, de quoi me contenter.
Pour une autre à l'amour abandonnez votre ame :
Je n'épargnerai rien pour éteindre ma flamme.
Mais peut-on aisément bannir un ennemi,
Qui s'est au fond du cœur trop longtems affermi ?
Je devois l'attaquer, foible dans sa naissance,
Quand sous l'appas flatteur d'une fausse espérance,
Il me cachoit les maux qu'il traînoit après lui,
Et fondoit le pouvoir qui m'accable aujourd'hui.
Il faut pourtant, il faut m'affranchir d'une chaîne,
Qui déchire mon cœur autant qu'elle vous gêne.
Dans ce pénible effort daignez me seconder.

HYLUS.

Je suis prêt d'obéir ; vous pouvez commander.

ASTERIE.

Dans ces premiers momens épargnez ma foiblesse :
On prépare, Seigneur, l'Hymen de la Princesse...

HYLUS.

Eh bien ?

ASTERIE.

N'accablez pas mon cœur désespéré :
Qu'au moins pour quelques jours cet Hymen différé.....

HYLUS.

Que me proposez vous ? & le puis-je, Madame ?
Ah ! quand je brulerois d'une moins vive flâme,
Le Roi dans mes périls, mon espoir, mon appui,
Par de sacrés liens veut m'attacher à lui.
Dois-je les différer ? & trompant son attente,
Montrer pour ses bienfaits une ame indifférente ?
D'un outrage si grand justement irrité,
Le ferai-je pour moi rougir de sa bonté ?
Ordonnez-moi plutôt tout ce qu'en sa colere
L'implacable Junon fit souffrir à mon pere.
Plein de la même ardeur qui le lui fit tenter,
Il n'est point de périls que je n'ose affronter :
Mais songez....

ASTERIE.

Non, Seigneur, que rien ne vous arrête :
Rendez mes yeux témoins d'une fatale fête.
Que sçai-je ? je rens grace à votre inimitié,
De m'avoir refusé des marques de pitié.

Voilà les derniers coups que je pouvois attendre :
Je vous devance au temple, où vous allez vous rendre ;
Et mon bras fera voir en terminant mon sort,
Qu'au moins je suis d'un sang qui sçait braver la mort.

HYLUS.

Moins son courroux éclate, & plus il est à craindre ;
Ah ! dans son désespoir je ne puis que la plaindre.
Allons chercher le Roi .... mais que vois-je ?

SCENE IV.

DEMOPHOON, HYLUS.

HYLUS.

SEIGNEUR ;
Quels troubles inconnus agitent votre cœur ?
Votre front obscurci, vos yeux moüillez de larmes ;
M'inspirent à mon tour de mortelles allarmes ;
Ne puis-je pénétrer vos augustes secrets ?
Ah ! daignez dans mon sein déposer vos regrets.
Heureux, si tout mon sang ....

DEMOPHOON.

Hélas !

HYLUS.

Que dois-je craindre ?
Si ce n'eſt que pour moi, je n'ai point à me plaindre.
De vos proſpérités dure à jamais le cours !

DEMOPHOON.

Il ne périra point ; je deffendrai vos jours ;
Seigneur, ne ſongeons plus à chercher la victoire t
Si je puis vous ſauver, c'eſt aſſez pour ma gloire.

HYLUS.

De quel nouveau malheur ſuis-je donc menacé ?

DEMOPHOON.

Contre notre eſpérance en bon ordre avancé,
Le Tiran vers ces murs fait marcher ſon armée ;
D'une noble chaleur la nôtre eſt animée ;
Et certains du ſuccès, le Chef & le ſoldat,
Par des cris redoublés demandent le combat :
Senſible à vos malheurs, Athènes le deſire :
Mais je crains trop pour vous : je n'y ſçaurois ſouſcrire.

HYLUS.

Pour moi, Seigneur ! mon ſang eſt-il ſi précieux ?
Non, de mes triſtes jours laiſſons le ſoin aux Dieux ;
Ils peuvent à leur gré diſpoſer de ma vie,
Pourvû qu'en combattant elle me ſoit ravie ;
Ils n'ont qu'à prononcer, j'en bénirai l'arrêt :
Mais à ſauver la vôtre ils ont trop d'intérêt.

Contre un Roi, dont le bras protége l'innocence;
Peuvent-ils d'un Tiran embraſſer la défenſe ?
Combattons ; le ſuccès vous en eſt aſſuré.

DEMOPHOON.

Oüi, Prince ; je le ſçai, ils me l'ont déclaré :
L'Oracle me promet la plus grande victoire,
Qui puiſſe d'un Héros conſacrer la mémoire :
Mais de cette faveur quels que ſoient les effets,
Ils demandent un prix plus grand que leurs bienfaits.

HYLUS.

Plus grand que leurs bienfaits ? que ce diſcours m'étonne !

DEMOPHOON.

Je n'y ſçaurois penſer, que mon cœur ne friſſonne.

HYLUS.

Expliquez-vous, Seigneur ; daignez me révéler ;
Quel prix de leurs bienfaits....

DEMOPHOON.

Votre ſang doit couler.
Voilà quel eſt l'arrêt prononcé par l'Oracle.

HYLUS.

Seigneur, à vos deſſeins n'eſt-il que cet obſtacle ?
Vous allez triompher : les Dieux m'ont accordé
Ce qu'au fond de mon cœur j'ai ſouvent demandé.
Je n'ai pû juſqu'ici concevoir l'eſpérance,
D'égaler vos bienfaits par ma reconnoiſſance ;

Et le ciel contre moi déſarme ſon courroux,
Depuis qu'il me permet de m'immoler pour vous.
Je vais rendre un tribut que vous devez attendre :
Allons, déja mon ſang brule de ſe répandre ;
Ce ſang, que j'ai reçu d'un Héros immortel,
Ne doit point dans un temple arroſer un autel :
Dans l'horreur d'un combat, maître de la victoire,
D'un triomphe éternel il va payer la gloire.

DEMOPHOON.

Prince, que voulez-vous ?

HYLUS.

Faire vaincre un grand Roi,
Et chercher un trépas qui ſoit digne de moi.
L'amour, dont les Héros brulent pour leur patrie,
Leur a toujours appris à mépriſer la vie :
Ce qu'inſpire un amour ſi cher, ſi glorieux,
Oui, Seigneur, je le ſens à l'aſpect de ces lieux ;]
Les plus vifs mouvemens, la flâme la plus pure,
Qu'exciterent jamais le ſang & la nature,
Ces devoirs qu'en naiſſant le ciel imprime en nous,
Comblé de vos bontés, je les ſens tous pour vous.
Après m'avoir ſauvé d'une main ſanguinaire,
L'Attique eſt mon pays & vous êtes mon pere.
Micènes, ne dis plus qu'en ton ſein je ſuis né :
Athènes conſerva ce que tu m'as donné.
Mon bonheur le plus grand eſt de mourir pour elle.

DEMOPHOON.

O ciel !

HYLUS.

Ne craignons plus la fortune infidelle.
Son caprice aujourd'hui ne ſçauroit nous trahir ;
J'ai les moyens tout prêts de la faire obéir ;
Ordonnez le combat : juſqu'au char d'Euriſthée,
Seigneur, j'irai chercher une mort ſouhaittée.

DEMOPHOON.

De vos injuſtes loix, Dieux, daignez l'affranchir :
Avec tant de vertu ne peut-il vous fléchir ?
M'oſerez-vous punir, ſi je défens ſa vie ?
Non, Prince, je ne puis répondre à votre envie :
Evitons un combat ſi funeſte pour vous.

HYLUS.

L'éviter ? ah ! Seigneur, j'embraſſe vos genoux.
Que diroit l'univers rempli du nom d'Alcide ?
Que je fuis le péril, que la mort m'intimide ?
Et que me ſerviroit enfin votre ſecours,
Si les Dieux ont marqué le terme de mes jours ?
Que pouvons-nous contr'eux ? Leur puiſſance immortelle
Conduit un cœur ſoumis, entraîne un cœur rebelle ;
Et le foible mortel qui veut leur réſiſter,
Appéſantit leurs coups loin de les écarter.
Ils ordonnent ; cédons : aux arrêts d'un Oracle,
Seigneur, n'oppoſons point un inutile obſtacle :
Je trouverois partout un courroux qui me ſuit :
Ma mort ſeroit certaine, & j'en perdrois le fruit.
Par ces genoux ſacrés, ſouffrez que j'obéiſſe ;
Souffrez que votre ſort, que le mien s'accompliſſe :

Les Dieux & mon devoir m'en imposent la loi.
Laissez-moi vous donner des jours que je vous doi ;
Laissez-moi le bonheur de consacrer ma vie
Pour ces murs, mon azile ou plutôt ma patrie.
Vous détournez les yeux : ne puis-je rien sur vous ?

DEMOPHOON.

Ah ! Princesse, venez, & sauvez un époux :
Je vous laisse.

SCENE V.

LAODICE, HYLUS.

LAODICE.

UN époux ! Que ne doit point prétendre,
Avec un si doux nom, l'amitié la plus tendre ?
Cher époux, j'ose enfin vous conjurer ainsi,
Dans le péril pressant qui vous menace ici.
Un Oracle cruel a proscrit votre vie :
Au même sort que vous, je dois être asservie :
Mais le Roi peut encor détourner nos malheurs :
Ses soins, pour vous toucher, ont recours à mes pleurs.
Que faut-il que j'espére ?

HYLUS.

Ah ! qu'il sçait bien, Madame,
Le pouvoir que vos yeux exercent sur mon ame :

Il ſçait que le bonheur de ſoupirer pour eux
M'attachoit à la vie, & combloit tous mes vœux ;
Hélas ! en cet inſtant, ne m'êtes-vous offerte,
Que pour me laiſſer voir la grandeur de ma perte ?
Car il faut, quelqu'amour qui poſſéde mon cœur,
Aux volontés des Dieux immoler mon bonheur.

LAODICE.

Non, ce bonheur pour vous n'a que de foibles charmes :
Je le voi trop, Seigneur, au mépris de mes larmes,
Vous cherchez à combattre & vous vous obſtinez,
A vous livrer aux coups qui vous ſont deſtinez,
Aux apprêts du combat j'étoufferois ma plainte,
Si quelqu'eſpoir pouvoit ſe mêler à ma crainte.
Incertaine, j'irois aux pieds de nos autels,
Pour un heureux ſuccès prier les immortels,
Proſternée à leurs pieds les rendre favorables.
Mais, quoi ! de votre arrêt les Dieux ſeuls ſont coupables ;
Mes murmures contr'eux irritent leur courroux.
Où puis-je avoir recours ? hélas ! ce n'eſt qu'à vous.
Voyez mes pleurs témoins de ma douleur mortelle :
Tantôt vous me juriez l'amour le plus fidéle.
Non, malgré vos ſermens, non, je ne croirai pas,
Que vous puiſſiez m'aimer & vouloir mon trépas :
Prouvez-moi ces diſcours ſi chers à ma mémoire ;
Prouvez-moi cette ardeur, où je bornois ma gloire.
Ah ! je n'aſpire plus à voir former des nœuds,
Qui devoient avec vous rendre mes jours heureux.

Contente

Contente, ſi je ſauve une tête ſi chere.
Cherchez plutôt, cherchez une terre étrangere.
Quelqu'ennui, quelques maux que j'en doive éprouver;
Tout céde dans mon cœur au ſoin de vous ſauver.

HYLUS.

Qui ? moi ! je ceſſerois par d'indignes allarmes;
De mériter ce ſoin, ces précieuſes larmes ?
Eh ! ne devrois-je pas mourir de déſeſpoir,
Si j'immolois ma gloire & ceſſois de vous voir?
Non, puiſque du deſtin les arrêts nous ſéparent,
Laiſſez m'en recueillir les fruits qu'ils me préparent;
Mériter vos bontés, & faire voir à tous,
Que ſi je meurs ainſi, j'ai pû vivre pour vous.

LAODICE.

Eh bien, tu veux, cruel, que ma mort te previenne,
Les deſtins à ta vie ont attaché la mienne.
N'accuſe plus les Dieux conjurés contre toi :
Sont-ils plus inhumains que tu ne l'es pour moi ?
Si l'Oracle à ton ſang attache la victoire ;
Il ne te force point à chercher cette gloire :
Tu peux y renoncer : mais l'honneur où tu cours ;
Eſt un ſoin plus preſſant que celui de mes jours....
Non, Seigneur, mon amour aura plus de puiſſance....
Vous ſoupirez !

HYLUS.

Ceſſez d'allarmer ma conſtance :
Contre vos yeux en pleurs, puis-je la ſoutenir ?
Quel bonheur me flattoit ! faut-il le voir finir ?

LAODICE.

Je ne perds point l'eſpoir : vous pleurez !

HYLUS.

O mon pere !
L'honneur parle, je pleure : il preſſe, je différe !
Tu rougis dans les Cieux de retrouver en moi,
L'heritier de ton rang ſi peu digne de toi.
C'eſt trop tarder, fuyons :

LAODICE.

Je vous ſuis :

HYLUS.

Ah ! Madame ;
De vos tendres douleurs ne percez plus mon ame.
Dois-je expirer ici : voulez-vous à vos yeux,
Précipiter l'inſtant que m'ont marqué les Dieux.
Laiſſez-moi.....

SCENE VI.

IOLAUS, LAODICE, HYLUS, EURITE.

IOLAUS.

DANS ces lieux quel deſſein vous arrête ?
Ignorez-vous, Seigneur, que le combat s'appréte ?

Déja les deux partis ſont prêts à ſe mêler ;
On marche, le fer brille, & le ſang va couler. . . .

LAODICE.

Ami cruel, allez conſommer votre ouvrage.
Que ſert-il d'échauffer ſon farouche courage ?
A mépriſer la mort vos leçons l'ont inſtruit :
Eh bien ! de ces leçons allez cueillir le fruit ;
De ſon cœur endurci toute autre ardeur s'efface ;
Et la pitié pour moi n'y trouve plus de place.

IOLAUS.

Madame, ſi ce jour éclaire ſon trépas,
Aux horreurs de ſon ſort je ne ſurvivrai pas.
Le deſſein en eſt pris ; mais ſa gloire m'eſt chere :
Vous voyez le témoin des travaux de ſon pere.
à *Hylus.*
Dûſſiez-vous ſuccomber dans un péril ſi grand,
Dûſſai-je dans mes bras vous rapporter mourant ;
Quand le Roi pour vous ſeul diſpute la victoire,
Voulez-vous ? . . .

HYLUS.

C'eſt à moi d'en aſſurer la gloire.
Suivons le Roi, courons : mon eſpoir le plus doux,
Madame, ſi je meurs, eſt de revivre en vous.

Eurite, prenez soin du sort de la Princesse :
Ne l'abandonnez pas.

LAODICE.

Arrêtez : il me laisse.
Ah ! l'espoir de mourir, est mon unique bien ;
Pour terminer mon sort, n'attendons pas le sien.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LAODICE, DIRCÉ.

DIRCE'.

OUI, du haut des remparts j'ai vû les deux armées ;
D'une égale chaleur au carnage animées,
Se joindre, se confondre & n'offrir aux regards,
Qu'un mêlange effrayant de glaives & de dards.
Des drapeaux agités les ondes incertaines,
D'abord en s'approchant font craindre pour Athènes :
Mais les voyant enfin s'éloigner de nos yeux,
Nous reprenons l'espoir, nous rendons grace aux Dieux ;
Les Argiens troublés eux-mêmes se renversent ;
Sourds à la voix des chefs, les soldats se dispersent ;
Ils tombent sous le fer, ou pour sauver leurs jours,
Dans une prompte fuite ils cherchent du secours.
A combler tous nos vœux la victoire s'empresse.

LAODICE.

Hélas !

DIRCE'.

Vous soupirez ! quelle sombre tristesse !

Comme vous, Aſterie en proye à ſes douleurs,
Trouve dans nos ſuccès une ſource de pleurs.
Avant que de partir Démophoon l'a vûe :
Elle erre en ce Palais, déſolée, éperdue :
On cherche vainement à calmer ſon tranſport.

LAODICE.

Ah ! des Athéniens tu ne ſçais pas le ſort.
Tu ne ſçais pas l'arrêt d'un Oracle funeſte,
Interprête trop ſûr de la haine céleſte.

DIRCE'.

Quel eſt donc cet arrêt que les Dieux ont dicté ?

LAODICE.

Malheureuſe ! peut-être eſt-il exécuté !
Athènes dans ce jour doit être triomphante,
A quel prix ! tu me vois en frémir d'épouvante.
Le ſang d'Hercule !... ô ciel, pour quel crime, en ces lieux,
Exige-tu de nous un ſang ſi précieux ?

DIRCE'.

Sur la vertu d'Hylus fondez plus d'eſpérance :
Le ciel a-t'il jamais opprimé l'innocence ?
Croyez que ce Héros content, victorieux,
Viendra de vos ſoupçons juſtifier les Dieux.

LAODICE.

Je le verrois encor ! inutile eſpérance !
Tu ne peux de mes maux calmer la violence :

Je ſçai trop que le ſort, jaloux de ſes décrets,
N'a jamais révoqué ſes terribles arrêts.
Hylus d'un ennemi va reſſentir la rage ;
Je crains les Dieux, je crains encor plus ſon courage :
Il vole où le péril paroît le plus preſſant !
Je vois partout les traits & le fer ménaçant !
Je le vois entouré d'une troupe homicide....
Inhumains, arrêtés, & toi, puiſſant Alcide,
Que les Dieux ont admis à leur ſuprême rang,
Prouve-nous ton pouvoir, en protégeant ton ſang.
Jour fatal ! ô victoire à jamais malheureuſe !
Quelle défaite, ô ciel ! eut été plus affreuſe ?
Cher Prince, tu deſcens dans l'éternelle nuit :
Athènes de ton ſang peut recueillir le fruit ;
C'eſt à moi de payer un ſi grand ſacrifice.
Ce que n'a pû l'Hymen, que la mort nous uniſſe :
Que nos derniers neveux, en célébrant ce jour,
Comme de ta valeur parlent de mon amour.

SCENE II.

DEMOPHOON, LAODICE, EURITE

DEMOPHOON.

AH ! ma fille !

LAODICE.

Ah ! Seigneur, quelle eſt votre victoire ?
Ce n'eſt que par vos pleurs que j'en apprens la gloire.
Vous êtes triomphant :

DEMOPHOON.

Triomphe infortuné !
Je gémis de l'éclat que ce jour m'a donné.
Preſſés de toutes parts les Argiens périſſent :
Mais je vois par leur ſang, dont nos Sillons rougiſſent ;
Qu'un ſang plus précieux vient d'être répandu,
Et je pers tout eſpoir qu'Hylus nous ſoit rendu.

LAODICE.

Hélas !

DEMOPHOON.

Pour l'arracher à ſon péril extrême ;
Au plus fort du combat je l'ai cherché moi-même :
Mes ſoldats plus ardens ſous les yeux de leur Roi,
Dans l'armée ennemie ont répandu l'effroi :
Elle plie, elle fuit & me laiſſe une gloire,
Qui fait couler mes pleurs au ſein de la victoire.
J'arrête quelque tems mes timides regards,
Sur des morts que je vois confuſément épars :
Mais craignant d'y trouver la cauſe de mes larmes ;
Je viens me plaindre aux Dieux du ſuccès de mes armes.
Ciel, pour tous les mortels, tes ordres Souverains,
Ont-ils au bonheur même enchaîné les chagrins ?

SCENE III.

DEMOPHOON, LAODICE, IOLAUS.

DEMOPHOON.

JE vois Iolaüs : que faut-il que j'eſpére ?
Les Dieux ont-ils pour nous déſarmé leur colere ?
Hylus vit-il encore ?

IOLAUS.

Hylus victorieux,
Bientôt dans ce Palais va s'offrir à vos yeux.
Seigneur, par quels exploits ce guerrier intrépide ;
A ſoutenu le nom & la gloire d'Alcide !
J'accompagnois ſes pas : mon amour empreſſé
Rechauffe, anime un ſang dans mes veines glacé,
Me rend cette vigueur que les ans m'ont ôtée.
Nous avions pénétré juſqu'au char d'Euriſtée ;
Une grêle de traits vole & tombe ſur nous :
Je voudrois ſur moi ſeul attirer tous les coups :
Le tiran m'apperçoit : ſa fureur s'en irrite :
Il reconnoît Hylus par l'effroi qui m'agite :
Il deſcend de ſon char, le courroux dans les yeux ;
Suivi de ſes ſoldats les plus audacieux.
Il marche, je combats, oubliant ma foibleſſe ;
Et je fais des efforts que trahit ma vieilleſſe :

En ce péril Hylus devenu mon appui,
Montre pour moi l'effroi qui m'agitoit pour lui;
Dans le sang du barbare il plonge son épée;
La troupe qui suivoit est d'abord dissipée.
Tout fuit; auprès d'Hylus nos chefs se sont rangés;
Ils admirent le bras qui nous a tous vangés.
Pour moi, qui dès longtems cherchois cette vangeance;
Je n'ai pû résister à mon impatience:
J'ai pressé mon retour pour m'acquiter, grand Roi,
D'un dépôt que Thésée a commis à ma foi:
Je le vis près d'Argos: j'en reçus une lettre,
Mais avec ordre exprès de ne vous la remettre,
Qu'après que le Tiran, qui périt sous nos coups,
Auroit des Dieux vangeurs éprouvé le courroux.
Elle enferme un secret que j'ignore moi-même.

DEMOPHOON.

Ces traits sont de sa main! ma surprise est extrême!
Que l'on cherche Astérie... ô surcroît de bonheur,
Que tout ce que j'apprens flatte en secret mon cœur!
Hylus vient:

SCENE IV.

DEMOPHOON, LAODICE, IOLAUS, HYLUS.

DEMOPHOON.

Est-ce vous que le ciel nous renvoye?
Que cet embraſſement faſſe éclater ma joye:
Nos ſouhaits ſont comblés:

HYLUS.

Seigneur, tout eſt ſoumis:
Il ne vous reſte plus que de vils ennemis,
Des ſoldats fugitifs, qui trompant mon envie,
Quand je cherche la mort, me demandent la vie:
A qui veut les frapper, les uns ouvrent leur ſein,
Mais implorant le coup ils ſuſpendent la main.
Eſt-il quelque valeur que leur effroi n'arrête?
Trop de ſang peut ternir la plus belle conquête.
Seigneur, j'ai rallenti l'ardeur de vos guerriers,
Et leur ai défendu de ſouiller vos lauriers,
Mais quel eſt cet arrêt que je ne puis comprendre?
Le ciel vouloit mon ſang: ſeroit-ce pour le rendre
Plus digne de couler ſur les autels des Dieux,
Qu'un ſuccès ſi brillant le rend victorieux?
De l'éclat de la gloire orne-t'il la victime?

LAODICE.

En soupçonner les Dieux, ce seroit faire un crime.

DEMOPHOON.

Non, Prince, désormais rien ne doit nous troubler :
J'ai d'importans secrets qu'il faut vous révéler. ;
Le ciel sauve vos jours & s'apprête à vous rendre
Un bien où votre cœur n'auroit osé prétendre ;
Vous allez tout sçavoir... mais qu'est-ce que je vois.

Astérie vient mourante sur la scéne.

SCENE V.

DEMOPHOON, HYLUS, LAODICE, IOLAUS, ASTERIE.

DEMOPHOON.

MADAME, en quel état vous offrez-vous à moi ? Hélas !

HYLUS.

Quel désespoir termine votre vie !

ASTERIE.

Prince, de trop de maux elle eût été suivie :
Mais plus que mes malheurs le bruit de votre mort ;
M'a fait saisir le fer par qui finit mon sort.

DEMOPHOON.

Dieux puissans, vos arrêts ne trouvent point d'obstacles.
Elle a versé le sang que demandoit l'Oracle :
Vous êtes satisfaits.

HYLUS.

Que dites-vous, Seigneur ?

DEMOPHOON, il donne un Billet à Hylus.

Tenez, Prince, lisez : je céde à ma douleur,

HYLUS, lit le Billet.

» Astérie est fille d'Alcide :
» Déjanire en secret, pour lui sauver le jour,
» Et tromper d'un Tiran la fureur parricide,
» La fit conduire dans ma Cour.
» Ma sœur, je vous retrouve ; & par un sort barbare,
» Ce jour, ce même jour pour jamais nous sépare.

ASTERIE.

Mon frere ! à ce seul nom j'aurois percé mon cœur :
Je ne l'excuse point sur ma fatale erreur.
Je la dois expier : mais je mourrai contente,
J'ai rendu par mon sang Athènes triomphante ;
Et vous ouvrant au Trône un chemin glorieux,
J'ai pû remplir l'Oracle, & désarmer les Dieux.
C'est assez : que l'Hymen sous le plus doux auspice,
A votre destinée attache Laodice.

HYLUS.

Elle expire!

DEMOPHOON.

O Junon, après ce coup funeſte;
Du ſang d'Hercule enfin épargne ce qui reſte.

FIN.

EPITRE AU ROI.

PRINCE, *qu'il nous eſt doux d'apercevoir en toi,*
Les premiers ſentimens qui marquent un grand Roi !
Les fruits de tes vertus, devançant les années,
Nous ferons ſous tes loix bénir nos deſtinées.
Les neuf ſœurs, qui t'ont vû docile à leurs leçons ;
D'un glorieux appui flattent leurs nourriſſons.
Chacun d'eux, pour te plaire, excite ſon courage ;
Et je viens à ton trône apporter mon hommage.
Ma main, pour te tracer un ſpectacle nouveau,
De la Muſe tragique a repris le pinceau.
Cet Art né dans le ſein de la ſçavante Grece,
Par de nobles tableaux plaît, inſtruit, intéreſſe :
Son pouvoir enchanteur fait revivre à nos yeux,
Les Sages, les Héros, les Rois, les demi-Dieux :
Nous les voyons agir, & nos cœurs équitables
Les aiment vertueux, les déteſtent coupables.
Si la foible innocence éprouve des malheurs,
Pénétrés de pitié nous lui donnons des pleurs :
Si le crime obſtiné trouve enfin ſon ſupplice,
Du ciel qui le punit nous louons la juſtice ;

Et nous sortons frappés de ces impressions,
Que Melpomène oppose au feu des passions.
Dans les événemens que sa voix nous rappelle,
Les exemples offerts sont un miroir fidelle;
Des yeux jusques dans l'ame elles les introduit,
Et nous laissant l'honneur d'en recueillir le fruit,
Cache, sous le dessein d'amuser & de plaire,
Tout ce que le précepte offre de trop sévére.
Après de grands exploits, cet utile plaisir,
Des Grecs & des Romains illustra le loisir.
Comme eux, par la valeur ton peuple redoutable
Par les plus beaux talens n'est pas moins respectable:
Il aime le spectacle, & s'en laisse charmer,
Quand l'esprit & le cœur trouvent à s'y former.
Un Héros, dont Minerve éclaira le génie,
Des Empires divers connoissant l'harmonie,
A ramené l'Europe à l'amour de la paix,
Qu'une illustre Princesse assure pour jamais:
Voici le tems des Arts: les muses rassemblées
Dans leurs doctes concerts ne seront plus troublées,
Et tes heureux destins, seul objet de leurs chants,
Leur feront inventer des accords plus touchans.
Par les plus dignes mains ton enfance élevée,
Ta bonté naturelle avec soin cultivée,
Un air majestueux, un regard plein d'attraits,
Du plus grand de nos Rois nous rappellent les traits.
Ardent à l'imiter, ton amour le contemple:
Eh! de quelles vertus n'y vois-tu pas l'exemple?
L'ambitieuse ardeur de cueillir des lauriers,
L'engagea trop de fois dans les travaux guerriers;

Il en connut l'excès, & s'en blâma lui-même,
Le jour qu'il te remit le sacré diadême :
Et ses discours touchans, imprimés dans ton cœur,
T'ont fait envisager la solide grandeur ;
De ses plus beaux exploits tu chéris la mémoire,
Impatient déja d'en égaler la gloire.
Ferme appui des autels, sûr azile des Rois,
D'une égale constance il soutenoit les droits ;
Et sans égard aux siens, son équité suprême,
En faveur des sujets, jugea contre lui-même.
Il fit régner Thémis, & protecteur des Arts,
Il sçut concilier Apollon avec Mars :
Tandis que les Héros, qu'il formoit à la guerre,
Du bruit de leur valeur épouvantoient la terre ;
Des plus fameux Auteurs le génie excité,
S'ouvroit divers chemins à l'immortalité.
La France fut par lui comparable à la Grece,
Et la Seine enleva les honneurs du Permesse.
Sous son regne fertile en glorieux travaux,
Euripide & Sophocle ont trouvé des Rivaux.
De l'Auteur de Cinna les sublimes ouvrages,
De l'envie & du tems braveront les outrages.
Il sçait aux sentimens mêler tant de grandeur,
Qu'en élevant l'esprit, il épure le cœur.
De quel éclat nouveau la scene est embellie,
Par la main qui traça les fureurs d'Athalie ?
Lors qu'Apollon dictoit de si nobles écrits,
La faveur du Monarque enflammoit les esprits.
Des neuf sœurs, comme lui, daigne honorer les veilles,
Et nous verrons encor sur les pas des Corneilles,

Des Rivaux accourir dans un champ glorieux,
Se disputer l'honneur de combattre à tes yeux.
Dans ce brillant concours, je connois ma foiblesse;
Et je n'ai pour soutien, que l'ardeur qui me presse:
Des bienfaits de mon Roi mon cœur reconnoissant,
Ne sait, pour s'exprimer, qu'un effort impuissant,
Heureux, si les talens pouvoient naître du zèle!
J'oserois te chanter dans ta course nouvelle,
Tel que l'Astre du jour, lorsque du sein des mers,
Il vient par ses regards ranimer l'univers.

DANCHET.

PRÉFACE.

LE ſujet de cette Tragédie eſt tiré d'Herodote : je crois devoir à la réputation de cet hiſtorien, quand ce ſeroit aux dépens de la mienne, la traduction de quelques uns des principaux endroits, d'où j'ai pris mes idées. Ils ſont au commencement de ſon troiſiéme Livre, intitulé *Thalie*.

» Le Roi Apriés, prédéceſſeur d'Amaſis, (Uſurpateur du Trône d'Egypte) avoit laiſſé une fille » qui étoit d'une taille des plus nobles, & d'une » beauté des plus touchantes. Elle reſtoit ſeule de » la Maiſon Royale, & ſe nommoit Nitétis. Amaſis » l'ayant parée de ſuperbes habits, l'envoya en Perſe » comme ſa fille. A ſon arrivée, Cambiſe la ſaluant en » cette qualité, elle lui répondit : Seigneur, vous » ignorez qu'Amaſis a voulu vous tromper, lorſqu'il » m'a envoyée à vous en un ſi magnifique équipage, » pour vous perſuader qu'il vous offroit ſa propre » fille. Ce titre ne me convient nullement : j'ai pour

» pere Apriés, le maître de ce perfide Amasis, qui » ne porte aujourd'hui la Couronne qu'après avoir » soulevé les Egyptiens contre un si digne Roi, & » l'avoir massacré lui-même. Ce discours, joint à la » conjoncture des affaires, enflamma Cambise d'une » telle colere, qu'aussitôt il résolut de porter la guerre » dans l'Egypte.

C'est sur ce passage, que j'ai appuyé l'action principale de ma Tragédie. J'ai conservé, autant qu'il m'a été possible, le fond des évenemens; & si pour accorder les unités de tems & de lieu, j'ai changé quelques circonstances, j'ai crû pouvoir user du droit des Poëtes; personne n'ignore les priviléges des Auteurs dramatiques. Nous n'avons à justifier que la construction de notre Poëme; & le spectateur, loin d'exiger de nous des vérités souvent douteuses, se contente d'une vrai-semblance touchante, sentant assez que c'est encore nous imposer un travail qui n'est souvent que trop difficile. Phanés, qui a paru interesser sur le Théâtre, n'est point un personnage épisodique ni forgé à plaisir. Suivant Hérodote, il fut le premier mobile des conquêtes de Cambise.

» Dans les troupes auxiliaires d'Amasis, dit cet » Auteur, il y avoit un homme de rare mérite nommé

» Phanés d'Halicarnasse, aussi sage Capitaine, que
» brave soldat, & également distingué dans la guerre
» pour le conseil & pour l'exécution. Mécontent de
» ce Prince, il se déroba d'Egypte sur un vaisseau,
» dans le dessein de se donner à Cambise. Comme
» cet Officier n'étoit point en médiocre considéra-
» tion dans les troupes des Alliés, & que d'ailleurs
» il connoissoit à fond l'état de l'Egypte, Amasis le
» fait poursuivre avec toute la diligence possible. Il
» charge de ce soin le plus fidele de ses Eunuques,
» qui porté sur une galere d'une légereté non com-
» mune, atteint Phanés en Lycie, & s'en saisit;
» mais il n'eut pas l'art de le ramener en Egypte; car
» Phanés, plus adroit que lui, trouva le moyen
» d'enivrer ses gardes, & de se sauver chez les Perses.
» Là, il se présente à Cambise au moment que prêt à
» partir pour son expédition d'Egypte, il n'étoit
» plus embaraſſé qu'à chercher les moyens d'y con-
» duire son armée à travers un pays de sables & de
» rochers, où les soldats & les équipages ne pou-
» voient esperer une seule goute d'eau, pour étancher
» leur soif. Phanés, après l'avoir informé de la situa-
» tion, où il avoit laissé les affaires d'Amasis, s'en-
» tretient avec lui de la marche de ses troupes, &

» lui conseille d'envoyer au Roi d'Arabie lui demander passage sur ses terres, & les expediens de » quelque ressources contre l'aridité de cette contrée, » le seul chemin pour entrer facilement en Egypte. » Cambise, suivant l'avis de cet habile étranger, » envoye aussi-tôt des Députés à ce Roi, qui n'eût » garde de refuser la demande. Cependant les difficultés étoient étonnantes : mais voici comment » l'Arabe les surmonta. Il y a en Arabie un grand » fleuve nommé Corys, qui se jette dans la Mer » rouge. On dit que le Roi d'Arabie ayant fait assembler & coudre plusieurs peaux de bœufs & d'autres animaux, en forma une espéce de long tuyau » qui s'étendoit depuis le fleuve jusqu'à la sortie du » pays, où sans un pareil secours, les Perses auroient » manqué d'eau. Cette nouvelle maniere de canal en » fit couler sur toute la route, qui pourtant étoit de » douze journées entieres, depuis le fleuve jusqu'à » l'extrêmité des deserts.

» Les Perses ayant donc traversé ces deserts, camperent auprès des Egyptiens, & se préparoient à » les combattre ; mais Amasis & ses alliés indignés » contre Phanés, qui avoit ainsi fait passer en Egypte » une si formidable armée, commirent, pour l'en

» punir, l'action la plus barbare. Phanés avoit laissé » ses enfans en Egypte. Après les avoir amenés dans » le camp, ils placerent une large coupe au milieu de » l'espace qui séparoit les deux armées; ensuite fai- » sant sortir ces enfans l'un après l'autre, ils les » égorgerent à la vue de leur pere, au-dessus de cette » coupe, dans laquelle ils verserent du vin & de » l'eau qu'ils mêlerent avec leur sang : après quoi » s'étant remplis d'un si affreux breuvage aux yeux » du même Phanés, transportés de rage & de fu- » reur, ils marcherent au combat.

Il m'a semblé que par rapport à nos mœurs, je devois adoucir l'horreur d'une telle image, & le spectateur m'a paru frappé de la maniere dont je l'ai exposée.

A l'égard du Roi des Ethiopiens que j'ai lié indirectement à l'action principale, quelque facilité qu'il m'ait donnée pour le dénouement de la Tragédie, j'avoue qu'en lisant dans Hérodote le merveilleux caractere d'un Monarque si singulier, j'ai cherché à l'introduire sur notre scene, séduit peut-être par la seule envie d'enrichir mon sujet de la reponse qu'il fit aux Ambassadeurs de Cambise. Le lecteur en jugera mieux en la voyant ici telle qu'elle est dans l'Original.

„ Le Roi d'Ethiopie, informé que les gens de Cam-
„ bise venoient chez lui, plutôt comme espions que
„ comme Deputés, répondit en ces termes à leur
„ compliment : Si le Roi de Perse vous envoye vers
„ moi chargez de présents, ce n'est point qu'il fasse
„ grand cas de mon alliance, & il n'y a rien de vrai
„ dans tous vos discours. Vous venez uniquement,
„ pour découvrir ce qui se passe chez mes sujets, &
„ votre Roi est un homme injuste. En effet, s'il se
„ piquoit de justice, il ne chercheroit point à enva-
„ hir un pays qui ne lui appartient pas : il ne s'efforce-
„ ceroit pas de rendre esclaves & malheureux des
„ peuples qui ne lui ont fait aucun tort. Quoiqu'il
„ en soit, présentez-lui cet arc, & portez-lui ces pa-
„ roles de ma part : Le Roi d'Ethiopie conseille au
„ Roi de Perse de venir attaquer les Ethiopiens lorf-
„ que les Perses sçauront se servir d'un arc de cette
„ forme avec autant de facilité que les Ethiopiens,
„ contre lesquels ils n'auront ensuite qu'à rassembler
„ encore toutes leurs forces. Jusques-là, qu'ils ren-
„ dent graces aux Dieux qui n'ont point inspiré aux
„ Ethiopiens l'envie de s'emparer des Etats d'autrui,
„ pour les joindre aux leurs. A ces mots tenant un
„ arc d'une grandeur démesurée, ce fut un jeu pour
„ lui d'en faire le plus violent exercice aux yeux

„ des Députés à qui il le remit. . . . Il leur fit enſuite
„ quelques queſtions ſur le collier d'or & les braſſe-
„ lets dont ils lui avoient fait préſent, & les Deputés
„ lui ayant expoſé l'uſage que l'on en faiſoit en Perſe,
„ pour orner le col & les bras des principaux Sei-
„ gneurs, le Roi ſe mit à rire, & prétendant que c'é-
„ toit plutôt des chaînes pour aſſujettir la tête & les
„ mains des captifs, il leur dit que les Ethiopiens
„ uſoient chez eux de pareilles chaînes, mais beau-
„ coup plus maſſives. Après quoi il les fit conduire
„ aux priſons, où tous les priſonniers étoient char-
„ gés de chaînes d'or.

Ce ſpectacle faiſant aſſez juger à quel honteux emploi l'Ethiopie réduiſoit un métal ſi précieux au reſte des hommes.

Il y a encore dans Hérodote beaucoup d'autres endroits que j'ai tâché d'imiter & de fondre dans mon Ouvrage : mais je ne penſe point qu'il ſoit de mon intérêt de les rapporter ; la comparaiſon ne me ſeroit pas aſſez avantageuſe. Cet Auteur par la nobleſſe des expreſſions, & par la varieté des images, n'eſt pas moins Poëte qu'Hiſtorien.

Au reſte, ſi j'ai differé l'impreſſion de ma Tragédie, c'eſt que j'ai voulu profiter des réflexions cri-

tiques qui accompagnent toujours les représentations; & qui n'épargnent pas même les Pieces les plus applaudies. Le public peut juger de ma docilité par plusieurs endroits que j'ai retouchés, depuis que mon Ouvrage a paru sur le Théâtre. J'aurois même fait un plus grand nombre de corrections, si je n'avois appréhendé d'abuser de l'amitié que m'ont témoignée les Acteurs, pour qui je ne puis avoir trop de reconnoissance. Il n'y en a point, envers qui je ne sois véritablement redevable des soins qu'ils se sont donnés pour faire valoir mes Vers. Mais en particulier je confesse que j'ai crû ne pouvoir trop épargner les peines de M. le Baron par rapport à la mémoire, dans un âge, où nous voyons avec étonnement qu'il l'ait encore si bien conservée, sans perdre aucun de ses autres talents, qui font toujours le plaisir & l'admiration du Public. Ce sont autant de titres qui doivent le rendre à notre siécle aussi recommandable que Roscius le fût chez les Romains, parmi lesquels les plus grands Seigneurs & les plus beaux esprits se faisoient honneur d'être de ses amis.

NITETIS,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

CAMBISE, *Roi de Perſe, fils de Cyrus.*

MEROPE, *Reine d'Egypte, veuve d'Apriés.*

NITETIS, *Fille d'Apriés, élevée comme fille d'Amaſis.*

AMASIS, *Tiran d'Egypte, meurtrier d'Apriés.*

PSAMMENITE, *Fils d'Amaſis.*

PHANES, *Miniſtre & ſerviteur fidele d'Apriés.*

ARSANE, *ami de Phanés.*

THIAMIS, *Confident de Pſammenite.*

PHASIMENE, ARASPE, } *Chefs de l'armée de Cambiſe.*

GARDES.

La Scéne eſt à Memphis, dans le Palais des Rois d'Egypte.

NITETIS,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHANES, ARSANE.

PHANES.

OUI, c'eſt moi, c'eſt Phanés qui ſe montre à tes yeux.

ARSANE.

Phanés briſe mes fers, & commande en ces lieux !
A votre voix, Seigneur, ma priſon s'eſt ouverte :
Ceux qui dans cette Cour avoient juré ma perte,

Tremblans à votre aſpect, fléchiſſent les genoux :
Ces ſoldats étrangers n'obéiſſent qu'à vous.
Des Dieux, juſqu'à ce jour la juſtice trop lente
Arrache-t'elle au joug l'Egypte gémiſſante ?
Eſt-ce par votre bras que la puiſſante Iſis
Vange les bords du Nil des crimes d'Amaſis ?

PHANES.

Amaſis vit encor ; mais le ciel équitable
Preſcrit aux attentats un terme inévitable.
Par les mains d'un barbare Apriés égorgé,
Dans ce même Palais, ſera bientôt vangé :
Un Prince qui des Dieux exerce la puiſſance,
S'apprête à conſommer cette juſte vangeance.
Cambiſe eſt dans Memphis.

ARSANE.

Et par quel ſort heureux
Vient-il nous délivrer du joug le plus affreux ?

PHANES.

Arſane, à tes regards ce héros va paroître :
Pour l'Egypte, pour nous, il n'eſt plus d'autre maître.

ARSANE.

Daignez me découvrir par quels événemens
La fortune a produit de ſi grands changemens.
Deux ans ſont écoulés depuis le jour funeſte,
Que mes yeux ſont privés de la clarté céleſte.
Seigneur, au premier bruit répandu dans la Cour,
Que vous aviez quitté ce dangereux ſéjour,

On crut, que pour former des projets de vangeance,
Nous étions en secret tous deux d'intelligence :
La constante amitié, qui m'unissoit à vous,
D'un Tiran soupçonneux alluma le courroux :
Il prétendit, en moi, punir votre complice :
Si d'une affreuse mort j'évitai le supplice ;
Au fond d'un antre obscur sans cesse renfermé,
Jamais de vos destins je ne fus informé.

PHANE'S.

Ecoute. Sous le joug d'un Tiran sanguinaire,
Tu vis mes mouvemens de haine & de colere :
Ministre d'Apriés, lorsqu'il perdit le jour,
Je voulus me bannir d'une odieuse Cour.
C'est toi, dont les conseils me faisant violence,
Réveillerent en moi ma derniere espérance ;
Résolu de punir un barbare assassin,
J'attendois les momens propres à mon dessein.
Qu'ils furent lents, Arsane ! enfin vers l'Idumée
Cambise triomphant conduisit une armée :
J'entrepris en secret de lui porter mes vœux,
D'attirer sur ces bords un Roi si généreux.

ARSANE.

Ah ! Seigneur, deviez-vous vous cacher à mon zéle ?
Sur vos pas....

PHANE'S.

Je connois ton amitié fidelle :
Mais enfin je voulus, sous un ciel étranger,
D'un projet incertain courir seul le danger.

Je partis de Memphis dans la nuit la plus ſombre ;
Fuyant à la faveur du ſilence & de l'ombre.
Quels périls, quels travaux j'avois à ſurmonter !
Mais ce n'eſt point le tems de te les raconter :
Tu ſçauras ſeulement que mon heureuſe fuite
Des ſoldats d'Amaſis éluda la pourſuite.
Je joins enfin Cambiſe, & ne ſuis point déçu,
Dans l'eſpoir qu'à Memphis mon cœur avoit conçu.
Du meurtre d'Apriés je lui traçai l'image ;
Je peignis d'Amaſis les complots & la rage ;
Je fis voir ſous les fers nos peuples gémiſſans,
Implorans par ma voix le ſecours des Perſans.
Cambiſe, tel qu'un Dieu prompt à punir le crime,
Les yeux étincelans d'un courroux légitime,
Prenant l'aſtre du jour pour garand de ſa foi,
Me promet de vanger & l'Egypte & mon Roi.
Sur le front de ſes chefs la même ardeur éclate :
Tous, perdant le deſir d'aller revoir l'Euphrate,
Marchent, impatiens de porter leurs drapeaux
Dans les champs, que le Nil enrichit de ſes eaux.
Mais ce qui pouvoit ſeul ébranler leur courage,
Un aride déſert en défend le paſſage ;
Et la ſoif, en deux jours, peut vaincre des ſoldats,
Que la flâme & le fer n'épouvanteroient pas.
Cambiſe, à ce péril oppoſant la prudence,
De l'Arabe voiſin ménage l'alliance.
A couler ſur nos pas par des chemins nouveaux,
Un peuple induſtrieux force divers ruiſſeaux.

Rien

Rien ne nous retient plus ; & l'armée intrépide
D'un sable dévorant franchit l'espace aride,
Campe aux bords, où le Nil, par des canaux divers,
Vient, après un long cours, se perdre au sein des mers.
Nous joignons Amasis. Tu connois son audace.
Il n'est point effrayé du coup qui le menace.
Sans attendre des Rois voisins de ses Etats,
Qui pour se joindre à lui, s'avançoient à grands pas,
Dénué des secours qui l'auroient pû défendre,
Il croit que contre nous il peut tout entreprendre.
Le combat se prépare. Une égale chaleur
De l'une & l'autre armée excite la valeur ;
Quand un spectacle.... ô ciel !.... mon ame trop sensible
Tremble à te retracer cette image terrible.

ARSANE.

Quoi ! Seigneur, vous pleurez !

PHANE'S.

Apprens tous mes malheurs ;
Et frémis, comme moi, du sujet de mes pleurs.
Prêts d'en venir aux mains, nous étions en présence ;
A la tête des siens notre ennemi s'avance
Ma femme & mes enfans, chargés d'indignes fers,
Sur les pas du cruel à mes yeux sont offerts....
Un soldat, au milieu du champ qui nous sépare,
Sur ces infortunés leve une main barbare ;
A coups précipités, il leur ouvre le flanc ;
Dans une vaste coupe il fait couler leur sang.

ARSANE.

O forfait inoui ! j'en frémis de colere,
Et plains en vous, Seigneur, & l'époux & le pere.

PHANE'S.

Dans ce ſang.... quel ſpectacle à mes triſtes regards !
Amaſis & ſes chefs viennent tremper leurs dards.
Je ne pûs en gémir ... la nature outragée
Etouffa des ſanglots, qui l'auroient ſoulagée.

ARSANE.

Le ciel ne punit point un ſi noir attentat ?

PHANE'S.

Arſane, il fut pour nous le ſignal du combat.
Des Perſans, indignés de cette barbarie,
Le courage s'irrite, & ſe change en furie.
Nous combattons : le ſort ſembloit ſe partager :
Je reprochois aux Dieux de n'oſer me vanger :
Mais pour notre parti leur faveur ſe déclare ;
Des troupes d'Amaſis l'épouvante s'empare.
Je les vois en déſordre abandonner leurs rangs ;
Couverts de toutes parts de morts & de mourans.
La peur, qui les ſaiſit, précipite leur fuite ;
L'eſpoir preſſe encor plus notre ardente pourſuite :
Et les murs de Memphis, où vole la frayeur,
En s'ouvrant aux vaincus, reçoivent le vainqueur.
Amaſis veut en vain fuir avec ſa famille :
Il eſt chargé de fers, lui, ſon fils & ſa fille.

ARSANE.

Hélas ! Seigneur, je plains ces enfans malheureux :
Leur pere eſt moins cruel, qu'ils ne ſont généreux.
Lorſque, loin de Memphis, une noble entrepriſe
Vous fit avoir recours aux armes de Cambiſe ;
L'aimable Nitetis, les yeux baignés de pleurs,
De ſon pere, pour moi, ſuſpendit les fureurs.
Je dois tout à ſes ſoins : par elle je reſpire.
Avec tant de vertus, faudra-t-il qu'elle expire ?

PHANE'S.

Amaſis a verſé tout mon ſang à mes yeux ;
Arſane, tout le ſien devroit m'être odieux.
Je l'avouerai pourtant, je ſens mon ame émue ;
Pour ſes enfans encor ma haine eſt ſuſpendue.
Cambiſe, dans ces lieux arbitre de leur ſort,
Peut leur ſauver le jour ou leur donner la mort.
Il paroit.

SCENE II.

CAMBISE, PHANÉS, ARSANE.

Suite de Cambiſe.

CAMBISE, à Phanès.

VOTRE attente a-t-elle été remplie ?
L'ami, que vous pleuriez, jouit-il de la vie ?
Eſt-ce là ce guerrier ?...

PHANE'S.

Oüi, Seigneur. Permettez
Que j'oſe en ſa faveur implorer vos bontés.
Vous voyez d'Amaſis une triſte victime :
Son amitié pour moi fit ſeule tout ſon crime.
Hélas ! quelles douleurs m'auroit coûté ſa mort !

CAMBISE.

Vous l'aimez, c'eſt aſſez ; j'aurai ſoin de ſon ſort.

ARSANE.

Par vos heureux exploits j'ai vû finir mes peines.
Souffrez, Seigneur, ſouffrez que libre de mes chaines,
Je me proſterne aux pieds d'un Roi ſi glorieux,
Que pour notre vangeance ont fait naître les Dieux.

PHANE'S.

Vous triomphez, Seigneur : votre auguſte préſence
Va rendre à ce Palais ſa premiere innocence.
Ce Trône, que jadis un Monarque puiſſant,
Par l'équité des Loix, rendit ſi floriſſant,
D'un vil uſurpateur devenu le partage,
Eſt encor tout fumant de ſang & de carnage.
Apriés, ſur ce marbre indignement traîné,
Au fer des aſſaſſins ſe vit abandonné.
Depuis ce jour fatal, Amaſis nous opprime ;
Les emplois, les honneurs récompenſent le crime :
Le Courtiſan perfide en eſt ſeul revêtu,
Et d'un œil dédaigneux inſulte à la vertu.

Les fideles ſujets qu'irrite l'injuſtice,
S'ils oſent en gémir, trouvent un promt ſupplice:
Le Tiran les accable, & ſur ſa cruauté
Poſe les fondemens de ſon autorité.
D'un Roi, que nous pleurions, venez remplir la place:
Regnez, Seigneur, regnez; tout changera de face.

CAMBISE.

Aux manes d'Apriés je ſçai ce que je dois;
Et ſa cauſe, Phanès eſt la cauſe des Rois.
Quiconque pour regner eut un droit légitime,
Doit-il jamais ſouffrir que le ſecours du crime,
Applaniſſant au Tróne un ſentier odieux,
Y conduiſe un mortel déſavoué des Dieux?

PHANE'S.

C'eſt au fils de Cyrus à donner un exemple,
Qu'aux ſiécles à venir tout l'univers contemple.

CAMBISE.

Amaſis va périr. Mes yeux avec horreur
Ont vû ſur vos enfans éclater ſa fureur.
Mais c'eſt peu que du crime un Roi tire vangeance;
Si la vertu gémit d'être ſans récompenſe.
Dans l'ardeur du combat, je me ſuis vu livré
Aux traits des ennemis, qui m'avoient entouré.
A l'aſpect du péril, ranimant mon courage,
Je tentois vainement de m'ouvrir un paſſage,
Quand je vois un guerrier, les armes à la main,
Jeune, intrépide, fier, & toutefois humain;

Me voyant ſans ſecours, il approche, il arrête
Des ſoldats, dont le fer eſt levé ſur ma tête.
Sans ſçavoir qui je ſuis, s'intéreſſant pour moi,
De reſpecter mes jours il leur preſcrit la loi.
Forcé d'aller ailleurs, où ſon devoir l'appelle,
Il me confie aux ſoins d'une garde fidelle :
Mais bientôt les Perſans, inſtruits de mon danger,
Pénétrant juſqu'à moi, viennent me dégager.
De ce jeune Inconnu je conſerve l'image :
Je crains que, par l'excès de ſon bouillant courage,
Dans la foule des morts à préſent confondu,
Il n'ait perdu le prix de m'avoir défendu.
Par mon ordre on le cherche avec un ſoin extrême :
Parmi les priſonniers, Phanès, voyez vous-même,
Qui peut être celui qui m'a ſauvé le jour ;
Et ſi vous le trouvez, amenez-le en ma Cour.

SCENE III.

CAMBISE, *Suite de Cambiſe.*

CAMBISE.

VOus, qui, pour m'élever au comble de la gloire,
Avez à mes drapeaux enchaîné la victoire,
Dieux, je ſuivrai vos loix, quand il faudra punir ;
Mais, pour récompenſer, j'aime à les prévenir.

Quel eſt ce priſonnier ? . . ô Puiſſance ſuprême ;
Vous avez protégé la vertu ! . . c'eſt lui-même !
Mes ſouhaits ſont comblés ; je puis encor le voir :
D'un cœur reconnoiſſant rempliſſons le devoir.

SCENE IV.

CAMBISE, PSAMMENITE, *enchaîné*, THYAMIS.

Suite de Cambiſe, Gardes.

CAMBISE, à Pſammenite.

CEsse de te troubler. Ciel ! par quelle injuſtice,
Faut-il que ſous les fers tant de vertu gémiſſe ?
C'eſt à moi de rougir de ta captivité :
Approche, & de mes mains reçois la liberté.

Il ôte les chaînes à Pſammenite.

Ce n'eſt qu'un foible eſſai de ma reconnoiſſance.
Ami, je ne veux point borner ta récompenſe :
Dans mon camp, dans ma Cour, attaché près de moi,
Je te laiſſe choiſir un rang digne de toi.
Compagnon des travaux, où m'entraîne la gloire,
Tu viendras ſur mes pas affermir la victoire . . .
Mais quel eſt ton pays ? de quel ſang es-tu né ?

PSAMMENITE.

Il n'en eſt point, Seigneur, de plus infortuné,
Sur les rives du Nil le deſtin me fit naître.

CAMBISE.

Un perfide égorgea ton légitime Maître :
Il uſurpa ſon rang : ton bras trop jeune alors
Ne put aux aſſaſſins oppoſer ſes efforts :
Et depuis, engagé ſous les loix d'un barbare,
Tu fais ſervir au crime une valeur ſi rare.
Ce jour t'en affranchit : & le fils de Cyrus
Te prépare un deſtin conforme à tes vertus.
Je t'ai déja donné toute ma confiance.
Vien me voir d'Amaſis punir la violence.
Tu le verras ſouffrir, avant que d'expirer,
Tous les maux, qu'à Phanès il a fait endurer.

PSAMMENITE

Que faites-vous ? hélas ! vous voulez qu'il expire ?
Et n'eſt-ce pas aſſez qu'il ait perdu l'empire ?
Pour un Roi dans les fers la vie eſt-elle un bien ?
Il eſt vaincu, captif : tout le reſte n'eſt rien.
Si trop d'ambition fit autrefois ſon crime,
Souvenez-vous, Seigneur, quand le deſtin l'opprime ;
Que pour toucher des cœurs nobles & vertueux,
C'eſt un titre ſacré que d'être malheureux.
La clémence convient à votre rang ſuprême,
Amaſis, comme vous, fut ceint du diadême :
Quiconque ſur le Trône eſt une fois monté.
Même des autres Rois doit être reſpecté.

CAMBISE.

Ici, des immortels je dois remplir la place;
De leur perſécuteur exterminer la race.
Mon bras ne s'eſt armé que pour trancher des jours,
Dont tant de fois la foudre a dû finir le cours.
Il eſt tems d'égaler ſon ſupplice à ſes crimes,
Je prendrai ſes enfans pour premieres victimes;
Et de quelques tourmens qu'il périſſe aujourd'hui,
Je ne ſerai jamais auſſi cruel que lui.

PSAMMENITE.

Vous voulez d'Amaſis éteindre la famille?
Non; vos reſſentimens épargneront ſa fille.
Ces Dieux, ces mêmes Dieux que vous repréſentez,
S'ils la voyoient périr, en ſeroient irrités.
De vos nouveaux ſujets l'attachement fidele
Va devenir le prix de vos bontés pour elle.
Des peuples de l'Egypte attirant tous les cœurs,
Elle a depuis longtems adouci leurs malheurs:
Mais s'il vous faut du ſang, & ſi votre juſtice
Aux enfans de Phanès ordonne un ſacrifice,
C'eſt au fils d'Amaſis à payer de ſes jours
Ceux, dont trop de rigueur a terminé le cours.
Epuiſez ſur lui ſeul toute votre colere.

CAMBISE.

Va, prens ſoin d'amener & la ſœur & le frere.

PSAMMENITE.

Nitetis dans le temple implore encor les Dieux;
Seigneur, & Pſammenite eſt préſent à vos yeux.

CAMBISE.

Juſte ciel !

PSAMMENITE.

Finiſſez, par un coup favorable ;
Ma vie infortunée & peut-être coupable.

CAMBISE.

Qu'ai-je oüi ? ce guerrier, qui, par un promt ſecours,
D'un péril preſſant a défendu mes jours !...
Pour le fils d'un Tiran pouvois-je te connoître,
Au milieu des vertus que tu me fais paroître ?
Mais, Prince, déſormais mon ſoin le plus preſſant,
Eſt de vous faire voir un cœur reconnoiſſant.
Allez voir Nitetis, & témoin de mon zéle,
Jurez-lui de ma part une amitié fidelle.
A l'égard d'Amaſis, vous pouvez l'aſſurer
Qu'en faveur d'un tel fils il peut tout eſpérer.
Je ſçai qu'à mes bontés ma sûreté s'oppoſe ;
Mais c'eſt ſur vos vertus que mon cœur ſe repoſe.

SCENE V.

PSAMMENITE, THYAMIS.

PSAMMENITE.

JE te revois encore, ô mon cher Thyamis !
Je n'oſois l'eſperer des deſtins ennemis.

Que dans cette journée à l'Etat si cruelle,
J'ai murmuré souvent de l'excès de ton zele !
S'il eût fallu te perdre, en l'état où je suis,
Qui m'auroit soulagé du poids de mes ennuis ?

THIAMIS.

Quand du fils de Cyrus les troupes meurtrieres
De la triste Memphis ont forcé les barrieres,
J'ai sçu qu'en ce Palais on vous avoit conduit :
Sur les pas des Persans je m'y suis introduit.
Allarmé pour vos jours, je me formois l'image
D'un vainqueur orgueilleux avide de carnage ;
Et dans l'unique espoir de mourir avec vous,
J'y venois, résolu d'irriter son courroux.
Mais je n'en doute plus : le ciel vous favorise :
Ce que vous avez fait pour les jours de Cambise,
Arrache votre pere aux horreurs du trépas,
Et peut lui rendre encor son Sceptre & ses Etats.
Non ; le fils de Cyrus, au sein de la victoire,
N'a pas autant que vous, Seigneur, acquis de gloire.
Les hommages forcés des peuples abattus
N'égalent point l'honneur qu'il rend à vos vertus.

PSAMMENITE.

Pourquoi me laisse-t'il une vie importune,
Qu'agitent tour à tour l'amour & la fortune ?

THYAMIS.

Que dites-vous, Seigneur ? Toujours infortuné ?
Par le même penchant seriez-vous entraîné ?

PSAMMENITE.

Cette coupable ardeur, qui surprit mon enfance,
Chaque jour en secret accroît sa violence.
Quel tourment pour un cœur fidele à la vertu,
Qu'un amour criminel vainement combattu!

THYAMIS.

Dans d'éternels chagrins votre ame ensevelie,
Veut-elle empoisonner le cours de votre vie?
Jamais aucun espoir ne peut flatter vos vœux.
Songez quel est l'objet.....

PSAMMENITE.

Epargne un malheureux:
Ne le prononce plus ce nom qui fait mon crime.
Sans ce nom, quel amour seroit plus légitime?
Sa beauté, que les Dieux prirent soin de former,
Est le moindre des droits qu'elle a de nous charmer.
Ses nobles sentimens.... ô vertu, qui m'accable!
De quel œil verroit-elle une flamme coupable?
S'il m'échappoit un mot, la haine, le mépris
De mes feux insensés seroient bientôt le prix.
Il faut donc à jamais me contraindre & me taire.
Quel supplice effrayant! chaque jour qui m'éclaire,
Dans d'éternels combats épuise mes efforts;
Et l'ombre de la nuit me livre à mes remords.
Si je cede au sommeil dans d'épaisses ténébres,
Il présente à mes sens des images funebres.
J'aperçois Nitetis auprès d'un monstre affreux;
J'y cours; à ses genoux je déclare mes feux;

Et je la vois pour lors ardente de colere,
Prête à verser mon sang & celui de mon pere.
Tristes égaremens ! est-ce donc vivre ? ô Dieux !
Du moins si je pouvois l'éviter en tous lieux.
Mais les liens du sang.... Ah ! contrainte cruelle !
Ces funestes liens m'attachent auprès d'elle.
Il faut suivre à toute heure un pénible devoir :
Ce seroit me trahir que cesser de la voir.
Un voile d'amitié lui dérobe ma flamme ;
Et tranquille au dehors, je brûle au fond de l'ame.
Mais qui me répondra que dans ce même jour
Je ne laisserai point éclater mon amour ?
Je veux bien t'avouer jusqu'où va ma foiblesse.
Des chagrins renaissans me dévorent sans cesse.
D'un mouvement jaloux le dangereux poison
Se glisse dans mon ame, & séduit ma raison.
Je ne sçai quels malheurs m'inspirent des allarmes ;
Mais malgré moi mes yeux laissent couler des larmes.
A quel trouble mortel s'abandonne mon cœur !
Sui-moi, cher Thyamis : fléchissons le vainqueur :
A tout ce qui m'est cher, rendons-le favorable ;
Et mourons, s'il le faut, pour n'être plus coupable.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CAMBISE, PHANÉS.

CAMBISE.

AU ſecours d'Amaſis les peuples appellés
Sur les rives du Nil paroiſſent aſſemblés :
Phaſiméne aujourd'hui dans leur camp va ſe rendre ;
Et ſçavoir de ma part ce qu'ils oſent prétendre.
Je puis à ſa prudence en confier le ſoin :
J'ai voulu cependant vous parler ſans témoin.
Phanés, dans les climats ſubjugués par mes armes ;
Ma gloire, mes exploits ont couté trop de larmes.
Le ſang, dont la victoire a vû rougir mon bras,
A fait plus d'une fois murmurer mes ſoldats :
Contre un Tyran barbare & nourri dans le crime
Il n'eſt point de tourment qui ne fût légitime.
Je ne le vois que trop : toutefois dans mon cœur
Un mouvement ſecret me parle en ſa faveur :
Des maux qu'il vous a faits le repentir le touche :
L'aveu de ſes remords eſt ſorti de ſa bouche.

Imitez-moi, Phanés ; & maîtres de punir,
De tant de cruautés perdons le souvenir.

PHANE'S.

Seigneur, de mes enfans puis-je oublier la perte ?
Cette playe en mon cœur sera toujours ouverte.
J'ai vû couler leur sang : ce spectacle odieux
Me trouble, me tourmente & me suit en tous lieux :
Mais en donnant des pleurs à leur triste mémoire,
Mon plus grand intérêt, Seigneur, c'est votre gloire.
Je ne puis qu'admirer cette haute vertu,
Qui plaint un ennemi, dès qu'il est abbatu.
Bien mieux que la valeur, la pitié, la clémence
Des fameux conquerans assurent la puissance.
Un vainqueur, dans la gloire encor maître de soi,
A l'univers entier peut imposer la loi.

CAMBISE.

Ah ! je serois content, Phanés, si la clémence
Avoit seule étouffé les desirs de vangeance :
Mais vous donnez le nom de générosité
Aux foiblesses d'un cœur, que l'amour a dompté.

PHANE'S.

L'Amour !

CAMBISE.

Fils de Cyrus, & rival de sa gloire
Je n'ai jusques ici cherché que la victoire :
Dans l'ardeur de mon âge, au milieu des plaisirs
D'une Cour attentive à flatter mes desirs,

En vain pour me contraindre à lui rendre les armes ;
L'amour s'étudioit à m'étaler ſes charmes.
Les plus rares beautés venoient de toutes parts
Eſſayer ſur mon cœur d'ambitieux regards ;
Je bravois leurs efforts. Inutile eſpérance !
L'amour, dont je croyois ſurmonter la puiſſance ;
Au ſortir d'un combat ſi funeſte à ces bords,
Parmi d'affreux monceaux de mourants & de morts ;
Sur des murs embraſés & fumans de carnage,
Vient avec plus d'éclat aſſervir mon courage.
Tantôt, en vous quittant, un deſir curieux
M'a conduit, cher Phanés, au Temple de vos Dieux ;
Sur l'étonnant récit du culte de vos peres,
J'y voulois d'Oſiris obſerver les miſteres.
J'entre & je n'apperçois qu'eſclaves effrayés ;
La fille d'Amaſis... ami, je le confeſſe,
Des rivages du Nil j'ai cru voir la Déeſſe,
Cette Iſis, qui ſoumit au pouvoir de ſes yeux
Un Dieu, que vous croyez le ſouverain des Dieux.
Non, il n'eſt point de cœur que ſon abord n'enchante ;
Sa fierté, qu'adoucit une beauté touchante,
Inſpirant la tendreſſe, imprime le reſpect.
Cent mouvemens divers naiſſent à ſon aſpect.
» Que veux-tu, me dit-elle, & quel deſſein t'amene ?
» Allons-nous éprouver ta clémence ou ta haine ?
» Si je ne vois en toi qu'un farouche vainqueur,
» Ne fais point ſur ce peuple éclater ta rigueur.
» Choiſis mieux ta victime, & pour ton ſacrifice ;
» Conſens qu'à cet autel moi ſeule je périſſe.

Que

Que ne ſentis-je point dans ce fatal moment ?
Mais enfin revenu de mon étonnement,
Ah ! lui dis-je, éloignez cette image ſiniſtre :
Qui ſeroit, dites-moi, cet indigne Miniſtre,
Qui ſeroit ce cruel qui voudroit à mes yeux
S'expoſer à répandre un ſang ſi précieux ?
J'atteſte au même inſtant l'aſtre qui nous éclaire,
Je jure par les Dieux que l'Egypte révere,
Que déſormais ſerrés par les plus forts liens
Ses jours ſont à jamais unis avec les miens.
Juſqu'au fond de mon cœur ſon image tracée
Sans ceſſe, cher Phanés, occupe ma penſée.
Quoiqu'ait fait Amaſis, tu ne t'étonnes plus
Que tout prêts à tomber, mes coups ſoient ſuſpendus.
Les charmes, la vertu brillent dans ſa famille :
Son fils deffend ma vie, & j'adore ſa fille.
Tu le vois : mon devoir, ma gloire, mon amour,
Tout m'engage à la fois à lui ſauver le jour.

SCENE II.

CAMBISE, PHANES, ARASPE.

ARASPE.

UN Fort près de Memphis, après quelque deffenſe,
A ſoumis ſes remparts à votre obéiſſance,

Seigneur, il renfermoit de malheureux proscrits,
Dont le triste destin nous a tous attendris.
Sous un habit d'esclave une femme éplorée,
Au fond d'une prison trop longtemps ignorée,
Au bruit de vos exploits, calmant son désespoir,
Nous suit dans ce Palais, & demande à vous voir.

SCENE III.

CAMBISE, MEROPE, PHANES, ARASPE, GARDES.

MEROPE aux pieds de Cambise.

FILS de Cyrus, permets qu'à tes pieds prosternée
J'excite ta pitié pour une infortunée.

CAMBISE, en relevant Merope.

Levez-vous. Je me sens touché de vos douleurs :
Madame, apprenez-moi le sujet de vos pleurs.

MEROPE.

Le sujet de mes pleurs ! ah ! tout me le rappelle.
L'aspect de ce Palais rend ma douleur mortelle :
Une obscure prison, des antres ténébreux
Dans mon funeste état me sembloient moins affreux.
Mais devant ce guerrier, Seigneur, vous puis-je apprendre
Quel sort.....

CAMBISE.

Allez, Phanés.

MEROPE à part.

Ciel! que viens-je d'entendre?

à Phanés.

Arrêtez. Etes-vous ce Miniſtre zélé,
Que les plus grands périls n'ont jamais ébranlé,
Qui toujours pour ſon Roi ſignalant ſon courage?...
Oui; je rappelle enfin les traits de ſon viſage....
Les miens ſont effacés: infortunée, hélas!
Phanés même, Phanés ne me reconnoît pas.

PHANES.

Quoi! du flambeau des cieux vous voyez la lumiere!
Quel Dieu vous délivra d'une main meurtriere?
Qui l'auroit jamais cru, que dans ces mêmes lieux
La veuve d'Apriés s'offriroit à mes yeux?

à Cambiſe.

Ne vous offenſez pas, Seigneur, ſi je déploye,

Il ſe proſterne devant Merope.

A ſes ſacrés genoux, les tranſports de ma joie.
Elle eſt ma ſouveraine & mes reſpects ſont dus
A l'éclat de ſon rang bien moins qu'à ſes vertus.

CAMBISE.

Madame, je rens grace à l'aſtre qui m'éclaire,
De vous rendre en ces lieux mon ſecours néceſſaire.
Il n'a conduit mes pas au bout de l'univers,

Que pour vous arracher aux plus indignes fers.
Je n'uſurperai point la ſuprême puiſſance.

MEROPE.

Non ; je ne veux, Seigneur, qu'une juſte vangeance.
Regnez, donnez des loix aux peuples de Memphis :
Mais vangez-moi, vangez mon époux & mon fils.
Ce fut ici, Seigneur, au lieu même où vous êtes,
Que pour combler l'horreur de ſes trames ſecrettes,
Amaſis excitant de rebelles ſoldats,
Arma contre ſon Maître un ſacrilége bras.
J'entens du bruit, j'accours . . . ô mortelles allarmes !
Je me jette au travers des ſoldats & des armes ;
Et tachant par mes cris de ſuſpendre leur coups,
Dans des ruiſſeaux de ſang j'apperçois mon époux,
Qui même après ſa mort ſembloit encor deffendre
Les jours infortunés d'une victime tendre ;
Son fils qu'étroitement il tenoit embraſſé,
Sous lui du même fer avoit été percé.
Un ſeul enfant reſtoit d'une auguſte famille ;
Je cours toute éperdue au berceau de ma fille ;
Et ſans pouvoir encor former aucun deſſein,
La baignant de mes pleurs, je la prens ſur mon ſein.
Déja l'aſtre du jour faiſoit place aux ténébres ;
Je fuis aux bords du Nil, vers ces tombeaux célebres,
Qu'aux cendres de ſes Rois l'Egypte a conſacrés,
Des plus hardis mortels aſiles révérés :
Le Tiran nous y ſuit, il nous joint : le perfide
N'avoit point aſſouvi ſa fureur parricide :

De ma fille à mes yeux ordonnant le trépas
Dans l'horreur d'une tour il entraîne mes pas ;
M'y livrant aux fureurs d'une garde étrangere,
Il a juſqu'à ce jour prolongé ma miſere.
Seigneur, voilà mon ſort. Le ciel dans votre main
Remet avec la foudre un pouvoir ſouverain.
Sa faveur à vos pas attache la victoire ;
Mettez, Seigneur, mettez le comble à votre gloire ;
Et vangez à la fois, dans un ſang odieux,
L'Egypte, mes enfans, mon époux & les Dieux.

CAMBISE.

Madame, de vos maux je ſens la violence ;
J'aurai ſoin de ma gloire & de votre vangeance :
Je ne vous offre point de ſtériles ſecours :
Les effets parleront bien mieux que mes diſcours.
à Phanés.
Faites dans ce Palais connoître votre Reine,
Phanés.

SCENE IV.

MEROPE, PHANES.

MEROPE.

CIEL ! ne rens point mon eſpérance vaine.

PHANES.

Madame, attendez tout des ſentimens du Roi.

MEROPE.

C'eſt à vous, à vos ſoins, Phanés, que je les doi.
Vous avez en ces lieux amené ſon armée;
En ſortant de mes fers, j'en viens d'être informée.
Mes maux ſont adoucis de voir qu'à mon époux
Il reſte après ſa mort un ſujet tel que vous:
Mais de tout votre ſang le deſtin déplorable.....

PHANES.

Funeſte ſouvenir, dont la rigueur m'accable!
Mais enfin le bonheur, qui vous offre à mes yeux,
Me fait tout préſumer de la bonté des Dieux:
J'admire en ſes décrets leur ſageſſe immortelle,
Et j'en attens encor une faveur nouvelle.
Lorſque par un Tiran nous fumes opprimés,
Des bruits ſourds dans Memphis furent longtems ſemés,
Qu'aux horreurs du trépas votre fille arrachée,
Par les ſoins d'Amaſis avoit été cachée.

MEROPE.

Que dites-vous, Phanés? ma fille! juſtes Dieux!
Elle verroit encor la lumiere des Cieux!
Vain eſpoir! je ſçai trop qu'elle lui fut ravie.

PHANES.

Peut-être le barbare en lui ſauvant la vie,
Se voulut affermir dans ſon autorité:
Si je n'en pus alors percer la vérité,

Le destin des combats met en notre puissance
Tous ceux, qui du Tiran eurent la confiance.
Souverains dans Memphis nous sçaurons aisément,
Si ce bruit autrefois eut quelque fondement.

MEROPE.

Ses amis voudroient-ils révéler ces mysteres ?

PHANES.

Connoissez d'un Tiran les amis mercenaires ;
Des cœurs vils & rampans, de serviles flatteurs,
Dans la prosperité lâches adorateurs,
Aveuglément soumis à son obéissance,
Ils étalent pour lui leur zéle, leur constance ;
A ses seuls intérêts on les croiroit liés ;
Renversez leur Idole, ils la foulent aux pieds :
Ainsi que la fortune, ils changent de visage,
Et pour ceux qu'elle flatte, & pour ceux qu'elle outrage.
Vous les verrez bientôt par crainte ou par espoir,
Venir nous révéler ce que je veux sçavoir.

MEROPE.

Quel transport, cher Phanés, vous jettez en mon ame !

PHANES.

Fiez-vous à mes soins, & calmez-vous, Madame :
Mais on entre ; sortons : des objets odieux
Dans ce Palais encor pourroient blesser vos yeux.

SCENE V.

AMASIS, PSAMMENITE.

PSAMMENITE.

N'En doutez point, Seigneur, le deſtin plus propice,
Lorſque vos pas touchoient au bord du précipice,
A du fils de Cyrus déſarmé le courroux.
Et détourné les maux que je craignois pour vous.
J'oſe tout eſpérer des vertus de Cambiſe:
Phanès, dont vos regrets excuſent l'entrepriſe,
Loin de hâter le coup qui pouvoit le vanger,
Par des ſoins généreux cherche à vous protéger.

AMASIS.

Que ne puis-je en ſon ſang éteindre ma colere!
Que ne puis-je aux enfans unir enfin le pere!
Et punir le cruel d'avoir forcé mon cœur,
A cacher un inſtant mon trouble & ma fureur?

PSAMMENITE.

Qu'entens-je? vos remords.... vous auriez pu les feindre?

AMASIS.

Qui veut régner, mon fils, doit ſçavoir ſe contraindre;
Aux divers changemens & des tems & des lieux,
Conformer avec art ſes diſcours & ſes yeux.

Je ſuis vaincu : l'audace eût hâté mon ſupplice ;
De mes ſoumiſſions employons l'artifice.

PSAMMENITE.

Ah ! ne vaut-il pas mieux ....

AMASIS.

Tu ſçauras après moi,
Juſqu'où l'ambition peut engager un Roi.
Tout céde dans une ame aux charmes d'un empire :
Je m'y ſuis élevé : ſi j'en deſcens, j'expire.
Mais un eſpoir certain vient me luire aujourd'hui.
Nitetis de mon trône eſt le plus ferme appui ;
Elle peut tout.

PSAMMENITE.

Ma ſœur ?

AMASIS.

Oüi, Cambiſe la vue,
Et d'un trouble ſoudain ſon ame s'eſt émue.
Son ſilence, ſes yeux par l'amour attendris,
A qui les obſervoit, n'en ont que trop appris.
Il l'adore, te dis-je : ô deſtin favorable !
L'Amour, pour les Héros écueil inévitable,
De leurs plus grands exploits leur fait perdre les fruits.
Cambiſe eſt amoureux ; ſes projets ſont détruits.
Songeons à profiter, mon fils, de ſa foibleſſe.
Nitetis a pour toi la plus forte tendreſſe :
Pour moi, j'ai vû ſon cœur, dès ſes plus jeunes ans,
Répondre avec contrainte à mes ſoins complaiſans.

A la tendre amitié toujours inacceſſible,
Elle ne ſuit la loi que d'un devoir pénible ;
Sa fierté, toujours prompte à traverſer mes vœux,
Semble en moi ne trouver qu'un Tiran rigoureux.
C'eſt à toi ſeul, mon fils, à me montrer ton zéle :
Dans mes nouveaux deſſeins ſois conſtant & fidele.
Engage la Princeſſe à flatter une ardeur,
Qui peut nous rendre encor la ſuprême grandeur.
Cambiſe, de l'Amour ſubiſſant l'eſclavage,
Laiſſe à de vains deſirs amollir ſon courage.
Qu'il nous laiſſe regner ; va, fais que Nitetis
A ſes empreſſemens ne céde qu'à ce prix :
Qu'il aille, loin de nous, ſatisfait de ſa proye,
Poſſéder un objet que je livre avec joie.

PSAMMENITE.

Ah ! que prétendez-vous ? votre fille, ma ſœur
Suivroit un vil eſclave, un ſuperbe vainqueur ?
Car enfin croyez-vous qu'il dépouille pour elle
Des Monarques Perſans la fierté naturelle ?
Quel titre à Nitetis, quel rang eſt deſtiné ?
Quel opprobre éternel au ſang dont je ſuis né ?
Non, ne préſumez pas qu'elle même y conſente :
Un projet ſi honteux m'irrite, m'épouvante.
Vous fûtes Roi, Seigneur ; je ſuis ſorti de vous ;
Du ſort injurieux nous reſſentons les coups :
Montrons notre courage. Eh ! qu'eſt-ce que la vie,
Quand il faut la traîner avec ignominie ?

Que le Vainqueur prononce ; & ſi ſa dure loi
Ceſſe dans vos enfans de reſpecter un Roi,
Quelques maux que ſur nous ſon fier courroux raſſemble,
Vous, Nitetis, & moi, mourons tous trois enſemble:
Le plus affreux trépas....

AMASIS.

J'approuve ce tranſport.
Nous ſommes ſeuls: il faut te découvrir ſon ſort.
Tu vas être étonné d'apprendre ce myſtere;
Quelle que ſoit pour toi l'amitié de ton pere,
A toi-même, mon fils, juſques à cet inſtant,
J'ai crû devoir cacher ce ſecret important.
Dans les murs de Says, né d'une race obſcure,
J'avois en vain tenté d'en réparer l'injure:
Dans les camps d'Apriés j'attendois pour tout fruit,
Les plus legers honneurs, où la valeur conduit;
Avec d'heureux exploits, & quelque renommée,
Je parvins par dégrés à commander l'armée.
Cette gloire bornoit mes vœux ambitieux;
Lorſque, pour m'enhardir, je te reçus des Dieux.
Ma tendreſſe pour toi dans ta premiere enfance,
Me fit enviſager la ſuprême Puiſſance:
C'eſt pour toi ſeul, mon fils, qu'étouffant les remords,
Je préparai mon bras à de plus grands efforts.
Les ſoldats m'honoroient, témoins de mon courage;
Je brigue chaque jour leur amour, leur ſuffrage:
Excitant en ſecret quelques ſéditieux
A venir en tumulte environner ces lieux,

J'assemble mes amis, sous la vaine apparence ;
Que je veux des mutins réprimer l'insolence.
J'entre dans le palais : le Roi s'y livre à nous ;
Et sans aucun effort il tombe sous nos coups :
Son fils meurt avec lui : je parviens à l'empire.
De cet événement on aura pû t'instruire :
Mais apprens un secret qui n'est sçu que de moi.
Quand les peuples du Nil m'eurent proclamé Roi ;
Je voulus assurer le Trône à ma famille.
D'Apriés expirant il restoit une fille ;
Je l'enleve & me rens arbitre de son sort.
Ta sœur alors mourut & je cachai sa mort :
Sous son nom, en secret Nitetis élevée,
Aux plus hardis projets fut par moi réservée.

PSAMMENITE.

Quoi ! Seigneur, Nitetis ?...

AMASIS.

Elle n'est point ta sœur :
Etouffe la pitié qui parle dans ton cœur.
Le dessein, que formoit une vaine prudence,
Ne doit plus désormais nourrir notre espérance.
Lorsque Cambise, aidé de mon cruel destin,
Entra dans mes Etats, les armes à la main,
J'allois te couronner & te céder l'Empire.
A ton Hymen, mon fils, j'étois prêt de souscrire ;
Détrompant Nitetis au pieds de nos autels,
Je l'unissois à toi par des nœuds éternels.

PSAMMENITE.

De quels traits frappez-vous mon ame infortunée !
J'aurois à Nitetis uni ma deſtinée !
Ciel !

AMASIS.

Ton cœur, je le voi, n'auroit pû m'obéïr ;
La Princeſſe eſt d'un ſang que nous devons haïr.
Achevons les projets que ma fureur enfante.
D'Apriés en ces lieux l'ombre eſt encor errante ;
Qu'il ne ſoit point en paix dans la nuit du tombeau ;
Préparons à ſa cendre un outrage nouveau.
Il eſt mort par mes coups : qu'un deſtin plus funeſte
De ſa famille éteinte accable ce qui reſte.
Que ſa fille, livrée au pouvoir du Vainqueur,
D'un honteux eſclavage éprouve la rigueur ;
Et que de ſa naiſſance ignorant le myſtére,
Elle aſſure en nos mains le ſceptre de ſon pere.
Sa vertu trop farouche eſt tout ce que je crains...
Qu'elle n'attende pas mes ordres ſouverains :
Fléchis par tes diſcours la fierté de ſon ame ;
Vante lui de Cambiſe & le rang & la flâme.
Parle, agis : s'il le faut, laiſſe lui concevoir
D'un glorieux Hymen le chimérique eſpoir.
Songe, en exécutant ce que ton pere ordonne ;
A quel prix, pour toi ſeul, j'achetai la couronne.
Mon fils, pour affermir notre trône ébranlé,
Juſques à la vertu tout doit être immolé.

SCENE VI.

PSAMMENITE seul.

QUELLE surprise ! où suis-je ? ô fortune implacable !
Jouet de ton courroux, quel nouveau trait m'accable ?
Quel abîme imprévû ! juste ciel ! Nitetis
Est fille d'Apriés, & moi, fils d'Amasis !
Affranchi des remords qui déchiroient mon ame,
Quel obstacle je trouve au bonheur de ma flâme !
Du frere & de l'amant que le sort est affreux !
J'aurai vécu coupable, & mourrai malheureux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PSAMMENITE, THYAMIS.

PSAMMENITE.

NON, tu ne peux sçavoir quelle douleur me presse :
Va, mon cher Thyamis, va trouver la Princesse :
Dis-lui, que sans témoin je demande à la voir ;
Qu'elle daigne un moment répondre à mon espoir.

SCENE II.

PSAMMENITE seul.

QUEL dessein formes-tu, malheureux Psammenite ?
Esperes-tu calmer le trouble qui t'agite ?
Oui, je puis respirer. Hélas ! jusqu'à ce jour,
Je ne fus criminel que par mon seul amour.
Un secret révélé me rend mon innocence,
Et j'ose dans mon cœur rappeller l'espérance :

Les tems pourront enfin... que dis-je ? infortuné !
Ne me ſouvient-il plus de quel ſang je ſuis né ?
Elle n'eſt plus ma ſœur : mais, ô deſtin barbare !
Un obſtacle auſſi grand pour jamais nous ſépare.
Pourrois-je à Nitetis me montrer ſans effroi ?
Le crime de mon pere a paſſé juſqu'à moi.
Et je cherche à la voir, à lui parler encore !
Viens-je lui déclarer l'ardeur qui me dévore ?
Sous le nom de ſon frere, oſerai-je à ſes yeux
Faire l'indigne aveu d'un amour odieux ?
La vertu, qui toujours a regné ſur ſon ame,
Frémit, en apprenant ma criminelle flâme.
Si je lui dis ſon ſort & bannis ſon erreur,
Comme fils d'Amaſis, je vais lui faire horreur.
Qu'eſt-ce donc que je veux ? employant l'artifice ;
Des complots d'Amaſis me rendrai-je complice ?
Irai-je, d'un Rival ſecondant les ſouhaits,
Engager ce que j'aime, à ne me voir jamais ?
Non, ſur tous mes malheurs plus je porte la vûe,
Moins, pour m'en arracher, je puis trouver d'iſſue :
Lorſque dans un combat je cherchois à mourir,
Impitoyables Dieux ; pourquoi me ſecourir ?

SCENE

SCENE III.

PSAMMENITE, THYAMIS.

THYAMIS.

LA Princeſſe, Seigneur, vous cherchoit elle-même.
Vous l'allez voir.

PSAMMENITE.

Fuyons.

THYAMIS.

D'où naît ce trouble extrême?
Quel ſoudain changement? je ne vous connois plus.
Ces ſoupirs échappés & ces diſcours confus....

PSAMMENITE.

Je vais la voir!

THYAMIS.

Quoi donc! avec impatience;
N'avez-vous pas, Seigneur, ſouhaité ſa préſence?

PSAMMENITE.

Ami, conçoi l'horreur de l'état où je ſuis,
Puiſqu'à toi-même enfin je cache mes ennuis.
Je te permis toujours de lire dans mon ame;
Je ne t'ai rien celé; tu ſçais juſqu'à ma flâme.

Qui l'eût crû, que le sort plus rigoureux pour moi
M'enviroit la douceur de m'en plaindre avec toi?
Ne me presse jamais sur ce fatal mystére;
Mais sans le pénétrer, déplore ma misere.

THYAMIS.

On vient.

PSAMMENITE.

C'est Nitetis! laisse-nous: justes Dieux!
Quels troubles je ressens à paroître à ses yeux!

SCENE IV.

NITETIS, PSAMMENITE.

NITETIS.

LA colere du ciel contre nous animée,
Puisque je vous revois, me semble enfin calmée:
De mes tristes soupirs le cours est arrêté.
O mon frere! combien m'en avez vous coûté!
Combien, dans le débris de la cause commune,
Ai-je craint pour vous seul les traits de la fortune!
Je suis unie à vous par des liens sacrés,
Qu'une amitié sincére a toujours resserrés.
Dès mes plus jeunes ans, je l'avouerai, mon frere,
Quoique puisse exiger le tendre nom de pere,
Quelquefois d'Amasis l'ambitieuse ardeur
A dans mes sentimens jetté de la froideur.

Placée au plus haut rang, quelquefois je soupire,
De tout ce qu'il a fait pour monter à l'empire;
Mais en secret mon cœur de vos vertus charmé,
Par son propre penchant vous a toujours aimé.

PSAMMENITE.

Ah! Princesse!...

NITETIS.

Mes vœux étoient pour votre gloire.
Si Cambise aujourd'hui remporte la victoire,
Méprisez un succès qui dépend du hazard:
Jouissez d'un triomphe, où vous seul avez avez part.
Mon frere, dans Memphis vos vertus adorées,
De nos fiers ennemis sont même révérées.
J'apprens que du Vainqueur le plus ardent courroux,
Quand vous avez paru, s'est adouci pour nous.
Son cœur, reconnoissant d'un signalé service,
A votre grand courage aime à rendre justice.

PSAMMENITE.

Non, s'il suspend le bras, qui faisoit tout trembler,
S'il soutient Amasis, au lieu de l'accabler,
Ce n'est point un effet de sa reconnoissance:
Un intérêt plus cher désarme sa vangeance.

NITETIS.

Eh! quel autre intérêt?

PSAMMENITE.

Ce Roi victorieux,
Cet ennemi si fier s'est soumis à vos yeux.

NITETIS.

Que dites-vous ?

PSAMMENITE.

L'amour vous asservit Cambise :
Il vous aime, Princesse ; Amasis l'autorise,
Et veut que mes conseils vous fassent recevoir
L'hommage d'un amour, qui lui rend quelque espoir.

NITETIS.

Mon pere ordonne-t-il que je me sacrifie ?
Non, s'il ne s'agit pas de vous sauver la vie...

PSAMMENITE.

Ah ! Madame, Cambise allarme plus mon cœur,
Comme votre captif, que comme mon vainqueur.
Vous pouvez arrêter ses rapides conquêtes ;
Vous pouvez de l'Egypte écarter les tempêtes ;
Vous pouvez, élevée au Trône des Persans,
Avec le Dieu du jour partager leur encens :
Mais, à quelque mortel que vous soyez unie,
Princesse, votre Hymen me coûtera la vie.

NITETIS.

Qu'entens-je ? juste ciel ?

PSAMMENITE à part.

O Prince malheureux !
As-tu donc révélé le secret de tes feux ?

NITETIS.

Je doute, si je veille.... êtes-vous Psammenite ?
En ce moment fatal, quel trouble vous agite ?

PSAMMENITE.

Ma flâme dans mon ſein n'a pû ſe renfermer ;
Et ce trouble ſuffit, pour vous en informer.

NITETIS à part.

Arrêtez. De quel feu ſon ame eſt embraſée !
J'admirois ſes vertus : m'y ſerois-je abuſée ?
Dieux ! quels ſont vos décrets ? mon ſang infortuné
A des crimes affreux eſt-il donc deſtiné ?
J'y vois, pour m'effrayer, & le meurtre & l'inceſte....
Mon cœur le chériſſoit, il faut qu'il le déteſte.
Je frémis.

PSAMMENITE.

Ce courroux, que je vois dans vos yeux,
Etonne plus mon cœur, que la foudre des Dieux.
Mais pour me condamner, daignez au moins m'entendre.

NITETIS.

Non, laiſſez-moi vous fuir.

PSAMMENITE.

Je ne puis m'en défendre.
Il faut enfin, il faut diſſiper ſon erreur.

Il arrête Nitetis.

Ecoutez moi, Princeſſe, avec moins de rigueur.
Je ne ſuis point du ſang dont vous êtes formée,
Et mon crime n'eſt pas de vous avoir aimée.

NITETIS.

Qu'entens-je ?

PSAMMENITE.

Quel ſecret m'échappe malgré moi ?
Un cœur trop embraſé n'eſt point maître de ſoi.

NITETIS.

Prince, c'eſt trop long-tems me voiler ce myſtére :
Faites ceſſer mon trouble, ou craignez ma colere.

PSAMMENITE.

Il faut vous obéïr.... mais qu'eſt-ce que je fais ?
Je trahis Amaſis & me perds pour jamais !
Je vais par un ſeul mot m'attirer votre haine.

NITETIS.

Ceſſez de me tenir plus long-tems incertaine.

PSAMMENITE.

Le ſecret d'Amaſis n'eſt point encor trahi :
Je n'ai que cet inſtant pour n'être point haï.
Madame, vous ſçavez par quelle violence
Mon pere dans Memphis établit ſa puiſſance.
Autrefois d'Apriés les funeſtes malheurs,
Retracés à vos yeux, ont fait couler vos pleurs :
Oüi, vous deviez pleurer le ſort de ſa famille.

NITETIS.

Qu'eſt-ce que j'entrevois ? ciel !...

PSAMMENITE.

Vous êtes ſa fille....
Amaſis m'a tout dit. Vous m'avez arraché,
Un ſecret qui toujours devoit être caché.

Amasis & son fils en seront les victimes :
Leur sort est dans vos mains.

NITETIS.

Ah ! je vois tous ses crimes.
Ce n'est point par pitié qu'il voulut m'épargner,
Et son ambition ne cherchoit qu'à régner.
Détestables projets ! Prince, dès mon enfance,
Vous connoissez mon cœur, & sçavez comme il pense.
Il fut toujours sévére à remplir son devoir :
Jugez des sentimens qu'il vient de concevoir.
Lorsque dans Amasis je regardois un pere,
Je déplorois le cours d'un régne sanguinaire :
Mais les plus grands forfaits, présentés à mes yeux,
Ne devoient point alors me le rendre odieux.
Je leur prêtois souvent des couleurs favorables ;
Et je les imputois à des amis coupables,
Qui, d'un ambitieux nourrissant la fureur,
Avoient de leurs conseils empoisonné son cœur.
Mais, Seigneur, aujourd'hui cessant d'être sa fille,
Je vois le meurtrier de toute ma famille :
Moi-même réservée à servir ses desseins,
J'allois donc affermir le sceptre dans ses mains.
J'ai peine à renfermer le courroux qui m'enflâme :
Des desirs de vangeance, allumés dans mon ame,
Vont de mon ennemi presser le châtiment :
Blâmez, si vous l'osez, un pareil sentiment.

PSAMMENITE.

Des projets d'Amasis je sçai trop l'injustice :
Mais, Madame, mon cœur n'en fut jamais complice ;
Et mon amour pour vous...

NITETIS.

Laissez-moi me cacher ;
L'aveu, qu'un vain espoir vient de vous arracher.
Livrée à tant de traits, dont le destin m'accable,
J'aurois trop à souffrir, si vous êtiez coupable.

PSAMMENITE.

Moi, coupable !

NITETIS.

Oüi, Seigneur. Car enfin un seul jour
N'a pas dans votre sein fait naître cet amour.
Me croyant votre sœur, une vertu si pure
N'a-t-elle point frémi des loix de la nature ?
Et ne triomphant pas de cet amour naissant,
Votre cœur à vos yeux parut-il innocent ?

PSAMMENITE.

Ah ! vous m'allez haïr, quand vous devez me plaindre.
Apprenez quels efforts...

NITETIS.

Vous sçûtes vous contraindre ;
Et je rens grace aux Dieux de voir que la vertu,
Même après sa défaite, a long-tems combattu.

Mais parmi les horreurs de mon ſort & du vôtre ;
Quel étrange entretien & pour l'un & pour l'autre !
Seigneur, laiſſez-moi ſeule. En de ſi grands malheurs ;
Je dois à vos regards dérober mes douleurs.

PSAMMENITE.

Malheureux ! quel arrêt ! il y va de ma vie :
Mais vous me l'ordonnez ; vous ſerez obéïe.
Plaignez du moins mon ſort & n'imputez qu'aux Dieux ;
Si je ſuis né d'un ſang qui vous eſt odieux.

SCENE V.

NITETIS.

SE pourroit-il, mes yeux, qu'il eût part à vos larmes ?
Je le plains, & pour lui je reſſens des allarmes !
Eſt-ce le ſentiment qui devroit m'animer ?
Que reſte-t-il encor, ſi ce n'eſt de l'aimer ?
Moi, l'aimer ! Apriés m'a donné la naiſſance :
Je ne dois déſormais ſonger qu'à ſa vangeance.
Reſte d'un ſang ſi beau ! je reſpire, & je voi,
Quel prix les juſtes Dieux en exigent de moi.
O Mânes d'Apriés ! chere ombre de mon pere,
Des plus noirs attentats ton Trône eſt le ſalaire :
Et pour comble de maux, ſans ceſſe tu gémis,
De me voir confondue avec tes ennemis.

Pardonne. J'ignorois, hélas! ma deſtinée.
Rien ne m'a révélé le ſang dont je ſuis née,
Que mon penchant ſecret à pleurer tes malheurs.
J'étois encor réduite à condamner mes pleurs;
Quand je devois haïr, je m'efforçois de plaire;
Et dans ton meurtrier je reſpectois un pere;
Je lui rendois hommage, & je baiſois la main,
Qui d'un fer parricide avoit percé ton ſein.
Quel ſouvenir affreux me trouble, me dévore!
Il allume un courroux, qu'il faut accroître encore.
Témoin de tans d'horreurs, palais de mes Ayeux,
Montrez-moi près du Trône un Tiran furieux,
Au milieu des bourreaux dévoués à ſa rage,
Par un barbare effort conſommant ſon ouvrage:
Préſentez-moi mon pere à leurs pieds étendu,
Et le ſang de ſon fils, dans le ſien confondu.
Voilà les ſentimens, voilà l'unique idée,
Dont mon ame à jamais doit être poſſédée.
De ma main, s'il le faut, immolons Amaſis...
Mais quel eſt ma rigueur pour ſon malheureux fils?
Ciel! qui me demandez une promte vangeance,
Secondez mes efforts, ſoutenez ma conſtance:
Ne me permettez plus de plaindre ni de voir,
Ce qui peut un inſtant balancer mon devoir.
On vient. C'eſt une eſclave. Elle m'eſt inconnue.
A l'aſpect de ces lieux, qu'elle paroît émuë!

SCENE VI.

MEROPE, NITETIS.

MEROPE.

PAlais d'un Roi puiſſant qu'adoroit l'univers,
Lieux, funeſtes témoins des plus cruels revers,
Séjour pour moi ſi cher, puis-je vous reconnoître ?
Quel affreux changement ! mais que vois-je paroître ?
Appercevant Nitetis.
Elle ſemble gémir de voir couler mes pleurs....
Ces marques de pitié ſuſpendent mes douleurs.

NITETIS.

J'ignore les tourmens, dont elle eſt accablée.
D'où vient qu'en la voyant je me ſens ſi troublée ?
à Mérope.
Apprenons ſon deſtin. Ne pourrai-je ſçavoir,
D'où naît cette douleur, que vos yeux me font voir ?
Vos pleurs m'ont attendrie, & dans votre triſteſſe,
Par un ſecret penchant, la pitié m'intéreſſe.
Voyez-vous ce Palais pour la premiere fois ?

MEROPE.

J'y cherche le tombeau du plus grand de nos Rois.

NITETIS.

Et de qui ?

MEROPE.

D'Apriés. Sur le rivage ſombre ;
Laiſſe-t'on, ſans honneur, errer encor ſon ombre ?

NITETIS.

Le tombeau d'Apriés eſt-ce que vous cherchez ?

MEROPE.

Madame, de mes maux les Dieux enfin touchés,
Me permettront au moins de donner à ſa cendre
Des larmes, que ſa mort fera toujours répandre.

NITETIS.

Ah ! que vous m'agitez ! mais juſqu'à ce moment ;
Qui vous a pû priver de ce ſoulagement ?

MEROPE.

Hélas ! loin de ces lieux, captive, priſonniere,
Mes yeux, depuis quinze ans, n'ont point vû la lumiere :
De pleurs toujours noyés. . . .

NITETIS.

O mortelle douleur !
Chaque mot qu'elle dit me pénétre le cœur !

MEROPE.

Heureuſe ! ſi la mort eût pû finir mes peines.
J'ai langui ſous le poids des plus affreuſes chaînes ;
Des ſoldats inhumains entouroient ma priſon ;
Je n'oſois, d'Apriés y prononcer le nom ;
J'irritois leur fureur.

NITETIS.

Que dans un trouble extrême,
En prononçant ce nom, vous me jettez moi-même !
Mais qui vous fait haïr les auteurs de sa mort ?
Quel intérêt si cher prenez-vous à son sort ?

MEROPE.

Puis-je trop déplorer sa triste destinée ?
Vous voyez d'Apriés l'épouse infortunée.

NITETIS.

O Dieux !

MEROPE.

J'ai vû périr mon époux & mon fils ;
Vous connoissez la main, d'où les coups sont partis.
Ah ! si le destructeur d'une illustre famille,
Du moins, dans ma prison m'avoit laissé ma fille !... ;
Elle restoit encore.... il m'ôta tout espoir.

NITETIS.

Madame, dans vos bras daignez la recevoir.

MEROPE.

Vous, ma fille ?

NITETIS.

Aux transports, dont mon cœur n'est plus maître ;
Aux pleurs que je répands, daignez me reconnoître.

MEROPE.

Oüi, c'est vous. Sans chercher à rappeller vos traits,
J'en crois de mon amour les sentimens secrets.
Quels garands plus certains ?...

SCENE VII.

MEROPE, NITETIS, PHANÉS.

PHANE'S, à Mérope.

NOus avons des indices ;
Et d'Amasis enfin j'ai trouvé les complices :
Devant moi, sans effort, ils ont tout révélé....

En voyant Nitetis.

Mais que vois-je ! déja la nature a parlé.
Madame, auprès de vous je trouve la Princesse ;
Et vous versez des pleurs de joie & de tendresse :
Même trouble l'agite ! ô favorables Dieux !
Quel spectacle touchant est offert à mes yeux !

à Nitetis.

Comment de votre sort pouvez-vous être instruite ;
Princesse ?

NITETIS.

J'en ai sçu la déplorable suite ;
De l'auteur de mes jours le barbare assassin,
A lui-même à son fils déclaré mon destin.

MEROPE.

Dans notre cœur, Phanés, la voix de la nature
Vient de nous en donner la preuve la plus sûre.

NITETIS.

O ma mere! à ce nom que mon cœur agité,
De plaisirs inconnus est tendrement flatté!

MEROPE.

Ma fille, enfin des Dieux l'immortelle puissance;
A l'amour maternel a rendu ta présence.
J'adore leurs bienfaits; & mes tourmens passés
Dans tes embrassemens viennent d'être effacés.
Mais d'un juste devoir conservons la mémoire.
Que Cambise nous vange: il y va de sa gloire.

NITETIS.

Le Vainqueur servira notre ressentiment:
Madame, d'Amasis pressons le châtiment;
Qu'il périsse.

MEROPE.

Pour nous, est-ce assez qu'il périsse?
Notre malheur exige un plus grand sacrifice.
Ma fille, oubliez-vous que votre frere est mort?
Que le fils d'Amasis éprouve un même sort.
Son sang... Vous vous troublez! qu'une juste colere....

NITETIS.

Madame, allons enſemble au tombeau de mon pere ;
Et, le cœur pénétré des plus vives douleurs,
Pour tribut, ſur ſa cendre allons verſer des pleurs.
Acquittons nous d'abord de ce ſoin légitime,
Et nous irons après demander la victime.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CAMBISE, ARSANE.

CAMBISE.

ARSANE, demeurons. Tout flatte mon eſpoir;
Nitetis elle-même en ces lieux veut me voir.

SCENE II.

CAMBISE, PHASIMENE, ARSANE.

CAMBISE à Phaſimene.

J'ATTENDOIS ton retour. Approche, Phaſimene.
Quels ſont nos ennemis? quel deſſein les amene?
Jaloux de voir le Nil ſe ſoumettre à mes loix,
Prétendent-ils borner le cours de mes exploits?
Parle.

PHASIMENE.

J'ai vû, Seigneur, cette nouvelle armée ;
Que des peuples divers contre vous ont formée.
D'un Roi d'Ethiopie ils ſuivent tous les loix ;
Ils l'ont nommé leur Chef d'une commune voix ;
Et j'ai crû, par nos mœurs jugeant de leurs uſages,
Devoir le prévenir par de brillans hommages.
Introduit ſous le nom de votre Ambaſſadeur,
J'en ai par des préſens ſoutenu la ſplendeur.
Son orgueil m'a ſurpris, je ne puis vous le taire.

CAMBISE.

Pourſuis.

PHASIMENE.

Gardant toujours un air ſombre & ſévere ;
Il n'a pas daigné même honorer d'un regard
L'or & tous les préſens offerts de votre part.
J'ai vanté vos ſujets, leurs exploits, leur puiſſance ;
L'éclat de votre rang & de votre naiſſance.
» Que veux-tu ? me dit-il, & quels ſont ces Perſans,
» Que tes diſcours flatteurs nous ont peints ſi puiſſans ?
» Puiſque le ciel vous rend maîtres d'un vaſte Empire,
» Sur ces bords inconnus quel deſir vous attire ?
» Tu m'apportes de l'or ! regarde dans ces lieux
» A quoi ſervent ces dons que tu crois précieux.
J'y vois des criminels accablés ſous des chaînes,
L'or le plus pur formoit l'inſtrument de leurs gênes.
» Veux-tu voir mes tréſors ? il offre à mes regards
Des arcs, des boucliers, des glaives & des dards.

» Voilà nos biens, dit-il. Prodiguant notre vie,
» Nous ne les employons que pour notre patrie,
» Et ſans porter ailleurs le ravage & la mort,
» Nous vivons dans les champs que nous donne le ſort.
» La valeur de Cambiſe a cauſé des allarmes :
» Nous venons repouſſer la force de ſes armes,
» Arrêter un torrent, qui dans ſon fier courroux,
» S'il ſortoit de Memphis, s'etendroit juſqu'à nous.
» Va, retourne à ton Roi ; dis-lui notre entrepriſe :
» La juſtice l'approuve & le ciel l'autoriſe.
» Dis-lui que les Perſans doivent ſe croire heureux,
» Que nous ne brûlions pas des mêmes deſirs qu'eux,
» Et que nous préferions des campagnes fertiles
» Au barbare plaiſir d'anéantir des villes.

CAMBISE.

J'admire cet orgueil ! mais j'oſe me flatter
Qu'à de tels ennemis je pourrai réſiſter.
Ces ſuperbes diſcours me cauſent peu d'allarmes.
à Phaſimene.
Cependant ſans tarder faites prendre les armes ;
Rappellez au drapeau le ſoldat écarté,
Que l'ardeur du butin peut avoir arrêté.

SCENE III.

CAMBISE, ARSANE.

CAMBISE.

ON nous menace;
De ce peuple si fier connoissois-tu l'audace?

ARSANE.

Aux plus rudes travaux ce peuple s'est formé:
Pour tout autre que vous il m'auroit allarmé.
Mais, après tant d'exploits, la constante victoire
Vous prépare, Seigneur, une nouvelle gloire.

CAMBISE.

Je confie à Phanés les ramparts de Memphis.
Veille dans ce Palais.... Mais je vois Nitetis!
Va m'attendre.

SCENE IV.

CAMBISE, NITETIS.

CAMBISE.

MADAME, oubliez vos allarmes.
Je viens faire ceſſer la ſource de vos larmes :
Au Temple de vos Dieux, j'en ai donné ma foi ;
Vous connoîtrez bientôt votre pouvoir ſur moi.

NITETIS.

Seigneur, ſi la pitié ſur un cœur magnanime
Donne aux infortunés quelque droit légitime,
Plaignez de tout mon ſang, plaignez le ſort affreux.

CAMBISE.

Madame, mes deſſeins ont prévenu vos vœux.
A mes heureux travaux l'Egipte s'eſt ſoumiſe ;
Mais ſon deſtin n'eſt plus au pouvoir de Cambiſe.
Ma victoire en vos mains a remis tous ſes droits,
Et mon cœur même ici ne ſuit plus que vos loix.

NITETIS.

De pareils ſentiments bleſſeroient votre gloire.
Un héros tel que vous, au ſein de la victoire,
Soit qu'il faille, Seigneur, punir ou pardonner,
Par de plus grands motifs doit ſe déterminer.
Votre juſtice ſeule....

CAMBISE.

Ah ! permettez, Madame ;
Qu'elle cede à l'ardeur, qui dévore mon ame.
Plus je m'efforce à vaincre un trop juſte courroux,
Et plus je vous fais voir l'amour que j'ai pour vous.
Loin de perdre Amaſis, je lui ſauve la vie :
Que voulez-vous encor que je vous ſacrifie ?

NITETIS.

Qu'entens-je ? en ma faveur vous reſpectez ſes jours ;
Quand je vous viens preſſer d'en terminer le cours ?
Vous ignorez mon ſort : Apriès eſt mon pere.

CAMBISE.

Votre pere ?

NITETIS.

Oui, Seigneur, ce n'eſt plus un miſtere :
Quand mon frere avec lui fut ici maſſacré,
De la ſoif des grandeurs Amaſis dévoré,
Oſa, pour affermir ſon injuſte puiſſance,
Sous le nom de ſa fille élever mon enfance.

CAMBISE.

Juſte Ciel !

NITETIS.

Aujourd'hui me livrant en vos mains ;
Il méditoit encor de perfides deſſeins.

CAMBISE.

Le cruel ! je puis donc, même en votre préſence,
De mon juſte courroux montrer la violence.

NITETIS.

Fils de Cyrus, ce nom, l'espoir des malheureux,
M'assure en ce moment le succès de mes vœux.
Je viens à vos genoux.....

CAMBISE.

Que faites-vous, Madame?
Est-ce à vous de prier? vous regnez sur mon ame:
J'obeis à vos loix: commandez; vos souhaits,
Aussitôt que formés, vont être satisfaits.

NITETIS.

La vertu, dans ces lieux si longtems outragée,
N'a d'appui qu'en vous seul & veut être vangée.
Les mânes d'Apriès, par des gémissemens,
Vous pressent de répondre à leurs ressentimens.
Offrez-leur un Tiran dans l'horreur des supplices,
Expiant ses forfaits, ses lâches artifices:
Vangez tous les tourmens que ma mere a soufferts:
Hélas! en quel état elle sort de ses fers!
Elle erre en ce Palais éplorée, éperdue:
Le meurtre d'un époux y blesse encor sa vue.
Vous seul pouvez calmer son mortel désespoir.

CAMBISE.

C'est pour vous qu'en ces lieux je craignois de la voir.
Je plaignois son destin: mais sourd à sa priere,
Madame, je voulois vous conserver un pere;
Et pour son intérêt exerçant son pouvoir,
L'amour fermoit mon cœur à tout autre devoir.

Graces aux Dieux, ma gloire à la vôtre eſt unie;
Je puis, en vous ſervant, punir le tirannie.
Si la vangeance peut adoucir les malheurs
D'une mere éperdue & d'une épouſe en pleurs;
Elle doit aujourd'hui l'attendre de mon zele.
Voyez-la : portez-lui cette heureuſe nouvelle.
Je reviens à l'inſtant : perſuadez-la bien,
Que ſon reſſentiment eſt devenu le mien.
Je n'oſe en ce moment vous conjurer, Madame;
Par les ardens tranſports de la plus vive flamme,
De penſer qu'aujourd'hui mon deſtin le plus doux
Eſt de vous adorer & d'être aimé de vous.
Je ſçai, lorſque j'aſpire à ce cœur magnanime,
Qu'il faut pour l'obtenir mériter ſon eſtime :
Heureux, ſi mes reſpects & mes ſoins quelque jour
Y pouvoient inſpirer & l'eſtime & l'amour.
Pſamménite paroît. Madame, je vous laiſſe :
Vous ſçavez pour ſes jours combien je m'intereſſe.
Puiſſent tous les forfaits du barbare Amaſis
Ne point fermer vos yeux aux vertus de ſon fils.

SCENE V.

NITETIS, PSAMMENITE.

NITETIS.

à part.
Fuyons-le. Ses vertus me forcent à le plaindre.
Je le fuis à regret : mais je dois m'y contraindre.

PSAMMENITE.

Ah ! Princeſſe, arrêtez. Je viens en ce moment
Donner à vos douleurs quelque ſoulagement.
Sçavez-vous qu'une mere enfin vous eſt rendue ?
Sçavez-vous....

NITETIS.

Oui, mes yeux ont joui de ſa vue ;
En nos embraſſemens ſoulageant nos douleurs,
Nous venons de mêler nos ſoupirs & nos pleurs.

PSAMMENITE.

Quoi ! de vos jours ſauvés elle ſçait le miſtere ?

NITETIS.

Avez-vous cru, Seigneur, que je devois le taire ?

PSAMMENITE.

Malheureux Amaſis ! j'ai trahi tes ſecrets ;
Ton fils, pour t'accabler, a préparé des traits.

Mon amour m'a contraint de rompre le silence ;
Madame, vous allez presser votre vengeance :
Votre juste devoir vous en prescrit la loi.
Trop heureux, si vos coups ne tomboient que sur moi.
Dieux ! pour toute faveur, c'est la mort que j'implore :
La même ardeur pour vous me brûle, me dévore.
Madame, cette ardeur a du moins mérité
Que vous soyez sensible à sa fatalité.
Malgré moi, dès l'enfance, elle fut allumée :
Mes yeux alors en vous ne voyoient qu'une sœur,
Et de mille remords je ressentois l'horreur.
Quel trouble, quel effroi, quelle rude contrainte,
Pour ne laisser jamais échapper une plainte !
De divers mouvemens nuit & jour combattu,
J'excitois dans mon cœur ma tremblante vertu.
Tout change en un instant : j'apprend votre naissance ;
Et de mes feux cachés je connois l'innocence.
Cependant vain espoir ! aussitôt qu'il me luit,
Dans un abîme affreux le destin me conduit.
Je trouve que mon pere a fait périr le votre,
Que l'hymen ne peut plus nous unir l'un à l'autre.
Je perds jusqu'aux tourmens qui flattoient mon amour ;
Je pouvois vous parler & vous voir chaque jour.
C'est est fait : à vos yeux je ne dois plus paroître ;
Vous allez fuir en moi le sang qui me fit naître.
Mais quand le ciel s'obstine à me désespérer,
De votre estime au moins j'ose encor m'assurer.
L'arrêt de mon trépas n'aura rien qui m'allarme,
Si je puis vous couter un soupir, une larme :
Sans me plaindre du sort, j'en subirai les loix.

NITETIS.

Ecoutez-moi, Seigneur, pour la derniere fois.
J'aimois dès mon enfance à trouver dans mon frere
D'un Prince généreux le noble caractere :
J'esperois que l'Egipte, où brilloient vos vertus,
Du sang dont vous sortez ne se souviendroit plus ;
Et d'un pere cruel pardonnant tous les crimes,
Vous placeroit au rang de ses rois légitimes.
Par de sinceres vœux vous prouvant mon ardeur,
J'ai rempli constamment les devoirs d'une sœur ;
Et si pour vous enfin j'avois cessé de l'être,
Sans avoir à vanger le sang qui me fit naître,
J'oserai l'avouer, peut-être qu'en ce jour
J'aurois... de l'amitié passé jusqu'à l'amour.

PSAMMENITE.

Ah ! Princesse !...

NITETIS.

Achevez de me prêter silence.
Sur vos vertus, Seigneur, c'est ainsi que je pense.
Mais je sçai que mon pere a péri dans ces lieux :
Son sang y trace encor mon devoir à mes yeux.
Fille indigne de lui, laisserai-je impunie
La sacrilége main, qui termina sa vie ?
Ma mere en sa prison !... que dis-je ? en un tombeau,
Des Cieux, depuis quinze ans, n'a point vû le flambeau.
Et trop lente à vanger le sort de sa famille,
Lui ferai-je un instant méconnoître sa fille ?

Non ; ne l'eſperez pas. Par un dernier effort ;
De l'auteur de vos jours je vais hâter la mort.

PSAMMENITE.

Cambiſe vous adore & tout vous eſt poſſible ;
Madame.

NITETIS.

A ſon amour je ne ſuis point ſenſible.
Ce n'eſt point à l'amant que je porte mes vœux ;
C'eſt au héros, qui doit vanger les malheureux
Sur ſa ſeule équité tout mon eſpoir ſe fonde ;
Et je ne doute point, Seigneur, qu'il n'y réponde.
Cambiſe eſt généreux : mais s'il vouloit enfin
Ne vanger nos malheurs qu'en recevant ma main ;
La gloire & le devoir me faiſant violence,
J'irois même à ce prix lui demander vangeance.

PSAMMENITE.

Digne ſang d'Apriès ! j'admire malgré moi
Cette ardeur à vanger & ſon pere & ſon Roi.

NITETIS.

O fils infortuné d'un Tiran trop coupable !
Hélas ! vous méritez un ſort plus favorable.
N'en doutez point, Seigneur ; je ſauverai vos jours.

PSAMMENITE.

Non ; ceſſez de m'offrir un ſi cruel ſecours.
Eh ! puis-je d'Amaſis voir le deſtin funeſte,
Sans verſer de ſon ſang un déplorable reſte ?

Et de quel œil encor les peuples de Memphis
D'un pere déteſté reverroient-ils le fils ?
D'un amour malheureux l'ame toujours épriſe,
Irai-je ſur vos pas à la Cour de Cambiſe ?
Si je voyois un jour mon rival fortuné. . . .
Que ſçai-je enfin ? je crains le ſang dont je ſuis né :
Dans les premiers tranſports d'une douleur mortelle ;
Madame, à la vertu je puis être infidele.

NITETIS.

Fuyez, éloignez-vous : mais vivez, je le veux :
Cherchez à m'oublier ſous un ciel plus heureux.
Un héros en tous lieux peut illuſtrer ſa vie,
Et l'univers entier doit être ſa patrie.

PSAMMENITE.

Moi, je vivrois ſans vous ?

NITETIS.

Faites-vous un effort ;
Et ne diſpoſez point ſans moi de votre ſort.
Songez que Nitetis vient de vous le preſcrire ;
Et qu'elle doit ſur vous conſerver quelque empire.

SCENE VI.

PSAMMENITE *seul.*

QUE me demandez-vous ? ... dans l'état où je ſuis ;
Sa pitié met le comble à mes mortels ennuis.
Puis-je ſouffrir le jour ? ... quelqu'un vient : c'eſt mon pere !
Qu'il paroît agité de trouble & de colere !

SCENE VII.

AMASIS, PSAMMENITE.

AMASIS.

QUEL bruit dans ce Palais eſt partout répandu ?
C'eſt toi ſeul, fils ingrat, c'eſt toi qui m'as perdu.
Puis-je te pardonner ? Ton pere te confie
Un ſecret d'où dépend ſon Empire, ſa vie ;
Ta bouche l'a trahi. Vien me voir expirer,
Vien à nos ennemis toi-même me livrer.
Tu rougis ? Parle enfin ; quelle eſt ton eſpérance ?
Qui t'obligeoit, perfide, à rompre le ſilence ?

PSAMMENITE.

Seigneur, j'ai mérité l'éclat de ce courroux ;
Et si vous me voyez tomber à vos genoux,
Je n'y viens point d'un pere implorer la clémence ;
J'ai trahi son secret, je presse sa vangeance :
Soyez sourd à la voix de l'amour paternel ;
Faites tomber vos coups sur un fils criminel.
D'un mortel qui te cede, ennemi redoutable,
Cruel amour, c'est toi qui m'as rendu coupable :
Mon cœur de la vertu suivoit les sentimens ;
Devois-tu le livrer à tes égaremens ?

AMASIS.

Que dis-tu ? c'est l'amour ? ...

PSAMMENITE

J'adorois la Princesse :
J'avois sçu lui cacher ma fatale tendresse.
Instruit de son destin, devois-je la revoir ?
Trop plein de mon amour, oubliant mon devoir ;
A peine ai-je senti, dans mon désordre extrême,
Que je vous trahissois & me perdois moi-même.
Vangez-vous : votre bras ne doit point m'épargner.

AMASIS.

Ame foible & timide, es-tu né pour regner ?
Enivré de l'espoir qu'un fol amour te donne,
Tu ne comptes pour rien un Trône, une Couronne ?
Je devrois te punir. Mais Cambise en ce jour
T'offre le juste prix de ton indigne amour.

Hâte-toi. Dans le Temple où ſon hymen s'apprête ;
Vil eſclave, tu peux en ordonner la fête.
Allume les flambeaux qui doivent l'éclairer.

PSAMMENITE.

Malheureux ! de quels coups je me ſens déchirer !
Non, je ne verrai point ce ſpectacle effroyable.

AMASIS.

à part.

Il eſt jaloux ! parlons, l'inſtant eſt favorable.
Tentons le ſeul moyen d'échapper à mon ſort.

à Pſammenite.

Tes noires trahiſons mériteroient la mort.
Mais que ne peut un fils ſur le cœur de ſon pere ?
Oſe tout effacer par un retour ſincere ;
Il en eſt temps encor.

PSAMMENITE.

Parlez, qu'ordonnez-vous ?

AMASIS.

Nous pouvons de la foudre encor braver les coups ;
A ſeconder mes ſoins ſi ton zele s'empreſſe,
Je ſuis maître du Trône, & toi de la Princeſſe.

PSAMMENITE.

La Princeſſe ! ah ! Seigneur, il me ſeroit permis
D'effacer envers vous tout ce que j'ai commis,
Et d'obtenir ? ô Dieux ! ... & ſous quelle apparence
Pourrois-je concevoir cette heureuſe eſpérance ?

AMASIS.

AMASIS.

Tous les peuples voisins, unissant leurs efforts,
Du Nil, près de Memphis, ont inondé les bords.
Sous un chef courageux leurs troupes rassemblées,
Au bruit de nos malheurs ne se sont point troublées.
Un Thébain en secret est venu m'informer
D'un généreux dessein qu'ils ont osé former.
Peut-être, cette nuit marchant dans le silence,
Ils viendront du vainqueur renverser l'espérance.
Ils peuvent sans effort surprendre des remparts,
Où le désordre encor regne de toutes parts.
D'ailleurs, tu le sçais bien, malgré notre disgrace,
Ce jour nous a laissé des amis pleins d'audace;
Dans l'ombre confondus avec nos ennemis,
Les uns s'empareront des portes de Memphis:
Les autres secondant ma derniere entreprise,
Il faut....

PSAMMENITE.

Que voulez-vous?

AMASIS.

Nous immoler Cambise.

PSAMMENITE.

Cambise!

AMASIS.

Dans ces lieux toi seul en liberté
Tu peux remplir l'espoir, dont je me suis flatté.
Guide nos Conjurés. La nuit vient: le tems presse.
Nous avons à sauver un Trône, une Maitresse:

L'ambition, l'amour doivent tout excuſer;
Et pour nous rendre heureux, nous n'avons qu'à l'oſer.
Quand même le ſuccès tromperoit notre attente,
Cherchons, du moins, cherchons une chute éclatante.
Un Monarque, un amant, perſécutés du ſort,
En perdant leur objet, redoutent-ils la mort?
Il eſt dans ce Palais une route ignorée:
A nos plus braves chefs, cours en ouvrir l'entrée.
Juſqu'au fils de Cyrus nous ſçaurons pénétrer;
Et la fortune après viendra nous inſpirer....
Que tardes-tu? quel trouble eſt peint ſur ton viſage?
Ceſſerois-tu d'aimer? manques-tu de courage?

PSAMMENITE.

Non: mais l'honneur m'arrête, & vient me faire voir
Tout ce que pour Cambiſe exige mon devoir.
Je frémis.

AMASIS.

Quoi! toujours oppoſer à ton pere
Une vertu frivole, une vaine chimere?
Sous les plus rudes coups tu me vois abbattu;
Et pour me relever, que pourroit la vertu?

PSAMMENITE.

Le crime peut-il mieux flatter votre eſpérance?
Vous allez de Cambiſe irriter la vangeance.
Quand pour vous ſon courroux peut encor s'appaiſer;
A vous faire périr, pourquoi l'autoriſer?
D'ailleurs il a ma foi; je haïrois la vie,
Si j'oſois la ternir par une perfidie.

Il a briſé mes fers, il ſe confie en moi,
Et je mourrai plutôt que de manquer de foi.

AMASIS.

Je ne te dis plus rien. Je devois te connoître.
Perfide, envers moi ſeul tu prens plaiſir à l'être ;
Mais mon deſſein eſt pris. Je cours l'exécuter.
Je verrai ſi ton bras oſera m'arrêter.

PSAMMENITE.

Seigneur.....

AMASIS.

Ne me ſuis point. Je ne ſuis plus ton pere ;
Et je ſens les tranſports d'une juſte colere.
Ne t'offre plus à moi.

SCENE VI.

PSAMMENITE *ſeul.*

QUE je ſuis combattu !
Dieux, ne me laiſſez point démentir ma vertu.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, ARSANE.

MEROPE.

JE ne puis voir vos soins, sans en être troublée :
Ma garde en ce Palais est par vous redoublée.
Arsane, nos périls seroient-ils plus pressans ?
Cette nuit le repos s'emparoit de mes sens,
Lorsqu'un tumulte affreux & des clameurs funebres
Jusqu'à moi tout à coup ont percé les ténébres.
Je m'arrache au sommeil prêt à fermer mes yeux;
De mon appartement j'ai passé dans ces lieux :
Et le cœur pénétré d'une frayeur mortelle,
Hélas ! j'ai cru revoir cette nuit si cruelle,
Où, le fer à la main, le barbare Amasis
Fit périr à mes yeux mon époux & mon fils.
J'ai sçu que pour causer de si vives allarmes,
Les Rois voisins du Nil avoient uni leurs armes ;
Qu'ils vouloient des Persans traverser les desseins ;
Et que sous nos remparts ils en étoient aux mains.

Pour le fils de Cyrus que je ſuis allarmée !
Ne puis-je de ſon ſort encor être informée ?
Dès longtems le ſoleil, ſorti du ſein des eaux,
Eclaire tout Memphis de ſes rayons nouveaux.
Aucun ſoldat ici n'eſt-il venu ſe rendre ?
Soyez moins occupé du ſoin de nous deffendre ;
Songez à m'éclaircir du deſtin des Perſans,
Et calmez, s'il ſe peut, les troubles que je ſens.

ARSANE.

Madame, comme vous ſi je ſens des allarmes,
De tous ces Rois unis je ne crains point les armes.
Cambiſe, ſecondé d'un peuple belliqueux,
Forceroit les deſtins à répondre à nos vœux.
Mais un péril ſecret peut menacer ſa vie ;
Pour un Roi généreux je crains la perfidie.
La vertu ne met point à l'abri des complots,
Et de lâches mortels font périr un héros.

MEROPE.

Arſane, quel effroi ?

ARSANE.

Par l'ordre de Cambiſe ;
La garde du Palais à mes ſoins eſt commiſe.
Comblé de cet honneur, pour remplir mon devoir,
Juſqu'au moindre péril j'ai voulu tout prévoir :
Et des ſoupçons conçûs avec trop de juſtice,
Me faiſoient d'Amaſis craindre quelque artifice.
En vain je l'ai cherché. Par des chemins ſecrets,
Il s'eſt avec ſon fils dérobé du Palais :

Et de séditieux une troupe hardie
A formé le dessein de leur sauver la vie.
Je crains avec raison que ce trouble intestin,
Ne fasse des Persans chanceler le destin.

MEROPE.

Arsane, c'en est fait. La colere céleste
Veut du sang d'Apriés poursuivre un foible reste.
Vous voyez les douleurs, où mon cœur est livré :
Sçachez pour qui le sort s'est enfin déclaré.
Partez. Je vous attens.

SCENE II.

MEROPE, NITETIS.

MEROPE.

VENEZ, venez, ma fille :
Reste trop malheureux de ma triste famille,
Demeurez dans mes bras. Attendons en ces lieux,
L'arrêt, que sur nos jours vont prononcer les Dieux.
Ce fut dans ce Palais, qu'autrefois votre pere
S'efforçoit, en mourant, de sauver votre frere.
Ma tendresse pour vous fera le méme effort ;
Et vous ne périrez au moins qu'après ma mort.

NITETIS.

Que votre amour me touche! & que je ſens, Madame,
Combien les nœuds du ſang ont d'attraits pour une ame!
J'ai trop long-tems vécu, ſans goûter la douceur,
Que vos embraſſemens répandent dans mon cœur.
Mais, Madame, pourquoi vois-je couler vos larmes?
Pourquoi vous livrez-vous à de triſtes allarmes?
Calmez votre douleur: quoi donc! oubliez vous
Tout ce qu'en un ſeul jour le ciel a fait pour nous?
Eſpérons que Cambiſe....

MEROPE.

Eſpérance incertaine!
Du ſort, qui me pourſuit, je crains pour lui la haine.
Le cruel Amaſis eſt ſorti de ces lieux;
Il arme en ce moment des bras ſéditieux.
Son fils, dont vous vantiez la vertu, le courage,
L'a mis en liberté de ſignaler ſa rage.

NITETIS.

Son fils, Madame! non; je ne ſçaurois penſer,
Qu'aux loix de ſon devoir il ait pû renoncer.
Je vous le dis encor: une vertu ſincére
L'a toujours éloigné des crimes de ſon pere.
Je lui connois un cœur de la gloire jaloux;
Si ſon bras eſt armé, ſon bras combat pour nous.

MEROPE.

Il eſt fils d'Amaſis: au mépris d'un Empire,
Aura-t-il écouté ce que l'honneur inſpire?

Il eſt peu de mortels, qui ne ſoient entraînés
Par les mêmes penchans du ſang dont ils ſont nés :
Et dans le fond d'un cœur, quelques efforts qu'il faſſe ;
Le vice ou la vertu rarement s'en efface.

NITETIS.

Du ſuccès du combat on vient nous informer.

SCENE III.

MEROPE, NITETIS, PHASIMENE.

PHASIMENE.

MADAME, votre effroi doit enfin ſe calmer.
A nos heureux drapeaux la victoire ſoumiſe,
Une ſeconde fois a couronné Cambiſe.
Des rivages du Nil tous les peuples voiſins,
Ont voulu mettre obſtacle à nos heureux deſtins.
Mais, du fils de Cyrus avançant les conquêtes,
Au joug qu'ils redoutoient, ils ont livré leurs têtes :
Ils croyoient dérober leurs projets à nos yeux,
Et marchant dans la nuit, s'introduire en ces lieux.
Mais lors qu'ils étoient prêts à tenter l'entrepriſe,
Ils trouvent ſous nos murs les Perſans & Cambiſe.
Le combat eſt affreux : de l'une & l'autre part,
Tous les traits du ſoldat ne tombent qu'au hazard.
Chacun des deux partis, dans ce déſordre extrême,
Craint, en portant des coups, de s'affoiblir ſoi-même ;

Et pour voir le ſuccès d'un combat ténébreux ;
Attend que le ſoleil l'éclaire de ſes feux.
Les Perſans, entrainés par leur ardeur guerriere ;
Aux Dieux, pour tout ſecours demandoient la lumiere.
A peine elle paroît, qu'elle offre à nos regards
Nos ennemis troublés, fuyans de toutes parts.
Leur chef, du Nil encor occupoit le rivage,
Et de quelques Guerriers ranimoit le courage.
Il montroit ſur ſon front, même en perdant l'eſpoir,
Tout l'orgueil, qu'en ſon camp il nous avoit fait voir ;
Et ne pouvant, des fers affranchir ſa patrie,
N'aſpiroit qu'à l'honneur de vendre cher ſa vie.
Cambiſe, juſqu'à lui ſe faiſant un chemin,
L'attaque, le combat, l'immole de ſa main.
Ce coup aux ennemis ôte toute eſpérance :
Les uns à nos ſoldats ſe livrent ſans défenſe ;
Les autres eſpérant d'échapper à la mort,
Dans les gouffres du Nil vont terminer leur ſort.
Madame, dans Memphis vous êtes ſouveraine :
Tout le peuple aſſemblé demande à voir ſa Reine.
Et rendant grace au ciel, qui vous ſauva le jour,
Chacun verſe des pleurs & de joie & d'amour.
Le Trône vous attend, & Cambiſe n'aſpire
Qu'à remettre en vos mains les rênes de l'empire.
Il y borne ſa gloire, & pour vous couronner,
En ſon nom, dans ces lieux ; je viens tout ordonner.

SCENE IV.

MEROPE, NITETIS.

On entend un grand bruit derriere le Théâtre.

MEROPE.

DIEUX, quel bruit effrayant !

NITETIS.

Le tumulte redouble !

SCENE V.

MEROPE, NITETIS, PHANÉS.

MEROPE.

C'EST vous, Phanès ? Parlez, quelle terreur vous trouble ?

PHANE'S.

Ah ! Madame, j'ai peine à reprendre mes sens ;
Et je frissonne encor pour le Roi des Persans.

MEROPE.

O ciel !

PHANE'S.

Près de ces lieux, par une perfidie,
Je viens de voir Cambiſe au péril de ſa vie.
Tandis qu'aux bords du Nil ſon bras victorieux,
Domptoit d'un ennemi l'effort audacieux,
Amaſis, méditant des trahiſons nouvelles,
Avoit pris ſoin d'armer des citoyens rebelles,
Qui, toujours au Tiran par le crime attachés,
Autour de ce palais s'étoient tenus cachés.
Lorſque nous y rentrons, nous trouvons le perfide,
Ardent à conſommer un affreux parricide:
Mais ſon fils, qui le voit déja lever le bras,
Se jette tout-à-coup au-devant de ſes pas;
Et, voulant arrêter une indigne entrepriſe,
Reçoit le coup fatal qui menaçoit Cambiſe.

NITETIS.

Il eſt mort?

PHANE'S.

Près de lui, tous les Perſans en pleurs,
Se laiſſent pénétrer des plus vives douleurs:
Tout gémit. Vainement par ſes ſoins, par ſon zéle,
A la clarté du jour Cambiſe le rappelle.

MEROPE.

Amaſis a comblé l'horreur de ſes forfaits?

PHANE'S.

Il a reçu le prix des crimes qu'il a faits.
Nos ſoldats, tranſportés d'une juſte furie,

De ce monſtre odieux alloient trancher la vie;
Mais lui même en ſon ſein il ſe plonge à l'inſtant;
Du meurtre de ſon fils le fer tout dégoutant:
L'horreur, le déſeſpoir tracés ſur ſon viſage,
Par ces mots, en mourant, il exhale ſa rage.
» O Fortune! je tombe au ténébreux ſéjour.. ..
» Qui ceſſe de régner... ne doit plus voir le jour.
Les peuples rappellant ſes noires injuſtices,
Cherchent encor pour lui mille nouveaux ſupplices:
Tout ſon corps déchiré... le Roi vient.

NITETIS.

Juſtes Dieux!
Pſamménite mourant ſe préſente à mes yeux.

SCENE VI.

CAMBISE, MEROPE, NITETIS, PSAMMENITE, *porté par des ſoldats.* PHANÉS, THYAMIS. *Suite de Cambiſe.*

CAMBISE.

O Douleur ſans égale! ô fortune ennemie
à Pſammenite.
Une ſeconde fois tu me ſauves la vie,
Et je ne puis payer ta généroſité.

PSAMMENITE.

Cambise ignore encor ce qu'il m'en a coûté...
Non, mon effort n'est pas un effort ordinaire.
Lorsque de Nitetis j'ai cessé d'être frere,
Connoissant sa vertu digne de tous nos vœux;
Sans un trouble jaloux je n'ai pu voir vos feux.
Informé de son sort, j'ai senti dans mon ame
Tout ce que sa beauté peut inspirer de flâme;
Mais j'ai fait au devoir ceder tout mon amour,
Et c'est... votre Rival qui vous sauve le jour

CAMBISE.

O courage! ô vertu!

PSAMMENITE, à Nitetis.

Princesse, ma naissance,
Ne pouvoit à mon cœur permettre d'espérance:
Je ne pouvois jamais devenir votre époux.

En lui présentant Cambise.

J'ai conservé le seul, qui soit digne de vous.
Vivez... regnez heureux.

à Merope.

Vous, Reine infortunée,
J'ai vû changer le cours de votre destinée:
Si l'Auteur de mes jours causa tous vos ennuis,
Laissez-vous attendrir par l'état où je suis...
Oubliez sa fureur... pardonnez-lui son crime...
Sans haine, sans courroux voyez votre victime.
Trop heureux.... si le sang, qui coula dans ces lieux;
Effacé par le mien... n'y blesse plus vos yeux...
Je meurs.

Des soldats l'emportent.

SCENE VII. & *derniere.*

CAMBISE, MEROPE, NITETIS.

MEROPE.

QUE je le plains !

NITETIS.

O sort impitoyable !
Faut-il, pour nous vanger, que ta rigueur l'accable ?

CAMBISE.

Madame, comme vous, je gémis de son sort.
Qu'il soit comblé d'honneurs, du moins après sa mort.
Montrons, dans ces tombeaux d'éternelle mémoire,
Où le Nil de ses Rois a consacré la gloire,
Que sous le coups du sort un Héros abbattu,
Trouve encor plus d'un cœur sensible à la vertu.

Fin du premier Volume.

De l'Imprimerie de BALLARD, seul Imprimeur du Roi pour la Musique, rue S. Jean-de-Beauvais, à Ste. Cécile.

PQ
1972
D2
1751
t.1

Danchet, Antoine
Theatre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY